159

MERCVRE DE FRANCE

TOME QUATRE-VINGT-UNIÈME

Septembre-Octobre 1909

Septembre-Octobre 1909 — Tome LXXXI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingtième année

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

N° 293 — Tome LXXXI 1er Septembre 1909

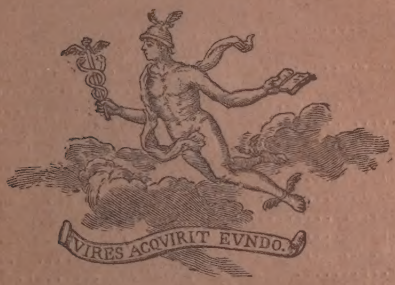
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



MAY ARMAND-BLANC, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÉLEMY, FERNAND BENOIT, ALBERT DE BERSAUCOURT, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, GEORGES EEKHOUD, ERNEST GAUBERT, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, INTÉRIM, LAFCADIO HEARN (MARC LOGÉ *trad.*), LOUIS LE CARDONNEL, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL, GEORGES PALANTE, Dr ALBERT PRIEUR, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 293 — 1er SEPTEMBRE 1909

Lafcadio Hearn (Marc Logé *trad.*)	*Fourmis*	5
André Rouveyre	*Visages : XXIII. Claude Debussy.*	19
Albert de Bersaucourt	*Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie*	20
Fernand Benoit	*Poèmes*	43
Georges Palante	*L'Esprit prêtre laïque*	52
Jules de Gaultier	*Notes sur le Cynisme*	65
May Armand-Blanc	*Ella*, nouvelle	78

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues: Dialogues des Amateurs: XCII. Température*	113
Rachilde	*Les Romans*	114
Jean de Gourmont	*Littérature*	119
Edmond Barthélemy	*Histoire*	123
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	127
Dr Albert Prieur	*Psychiatrie et Sciences médicales*	131
Henri Mazel	*Science sociale*	135
Carl Siger	*Questions coloniales*	140
Louis le Cardonnel	*Questions morales et religieuses*	145
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques.*	149
Intérim	*Les Revues*	154
R. de Bury	*Les Journaux*	162
Ernest Gaubert	*Les Théâtres*	164
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	168
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	174
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	178
Henri Mazel	*Variétés: Les Idées politiques de Renan*	183
Mercvre	*Publications récentes*	189
—	*Echos*	190

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de
HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

AGES CHOISIES, publiées par HENRI ALBERT, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par JULIEN TINAYRE, 1 fort vol. in-18. 3.50

'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par JEAN MARNOLD et JACQUES MORLAND. Un vol. in-18..... 3.50

ONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss*, *Les Études historiques*), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... 3.50

UMAIN, TROP HUMAIN (1^re^ partie), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Un volume in-18..... 3.50

E VOYAGEUR ET SON OMBRE (**Humain, trop humain**, 2^e^ partie), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... 3.50

URORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par HENRI ALBERT, Un volume in-18..... 3.50

E GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par HENRI ALBERT, Un volume in-18..... 3.50

INSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... 3.50

'AR DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie de l'avenir*, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... 3.50

A GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par HENRI Albert. Un volume in-18..... 3.50

E CRÉPUSCULE DES IDOLES. **Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antechrist**, traduit par HENRI ALBERT. Un vol. in-18..... 3.50

A VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs, traduit par HENRI ALBERT. Deux volumes in-18..... 7.00

ECCE HOMO suivi de POÉSIES, traduit par HENRI ALBERT..... 3.50

SOUS PRESSE

ONSIDÉRATIONS INACTUELLES (2^e^ série)..... 1 vol.

EN PRÉPARATION (volumes in-18) :

OMÈRE ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE. — DE L'AVENIR DE NOS ÉTABLISSEMENTS PÉDAGOGIQUES, etc..... 1 vol.

A PHILOSOPHIE PENDANT LA PÉRIODE TRAGIQUE DE LA GRÈCE, etc..... 1 vol.

Félix ALCAN, Editeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6

Viennent de paraître .

A. RAFFALOVICH
Correspondant de l'Institut

LE MARCHÉ FINANCIEF

1908-1909

Un volume grand in-8. Prix..... **12** f

Précédemment parus : Années 1891, 1 vol. 5 fr. — 1892, 1 vol. 5 fr. — 189 1894, 1 vol. 6 fr.— 1894-1895 à 1896-1897, chacune 1 vol. 7 fr. 50.— 189 1898 à 1901-1902, chacune 1 vol. 10 fr. — 1902-1903 à 1907-1908, chacu 1 vol. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

La Conférence d'Algésiras. **Histoire diplomatique de la cri Marocaine (15 janvier-7 avril 190** par **A. TARDIEU**, secrétaire d'ambassade honoraire, professeur à l'Ecole des Scienc politiques. *3e édition, revue et augmentée* d'un appendice sur **Le Maroc après Conférence (1906-1909)**. 1 vol. in-8..... **10**

Histoire du catholicisme libéral en France (1828-1908
par **G. WEILL**, professeur adjoint à l'Université de Caen. 1 vol. in-16..... **3 fr.**

La question sociale et le socialisme en Hongri
par **G. LOUIS-JARAY**, auditeur au Conseil d'Etat, chargé de mission en Autriche-Hongr 1 vol. in-8, avec 5 cartes hors texte..... **7**

Le Congo français. **La question internationale du Congo,** F. CHALLAYE. 1 vol. in-8..... **5**

A travers l'Angleterre contemporaine. *La guerre sud-africaine l'opinion.— L'organisation parti ouvrier. — L'évolution du gouvernement et de l'Etat*, par **P. MANTOUX**. Préface G. Monod, de l'Institut. 1 vol. in-16..... **3 fr.**

La Vie politique dans les deux mondes, publiée sous la direct de **A. VIALLATE**, pro seur à l'École des Sciences politiques, *2e année, 1907-1908*. 1 fort vol. in-8..... **10**

Le Socialisme à l'Étranger, **Angleterre, Allemagne, Autric Italie, Espagne, Hongrie, Rus Japon, Etats-Unis,** par MM. **J. BARDOUX, G. GIDEL, KINZO GORAI, G. ISAMBE G. LOUIS-JARAY, A. MARVAUD, DA MOTTA** de **SAN MIGUEL, P. QUENTIN-B CHART, M. REVON, A. TARDIEU.** Préface de M. **A. Leroy-Beaulieu**, de l'Institut, Di teur de l'Ecole des Sciences politiques, et conclusion de M. **Jean Bourdeau**, Corres dant de l'Institut. 1 fort volume in-16..... **3 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE
Fondé le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois
Direction : 26, rue de Condé, à Paris

DIRECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.
Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn et A. van Gennep.

Sommaire du n° 68 (15 Août 1909).

Les Femmes d'Espagne, par M. Havelock Ellis.
La Comparaison mathématique, par M. Joseph Deschamps.
La Question des langues en Italie, par M. Albert Dauzat.

Notes et Analyses :

La Méthode en chimie, par M. Léon Faloustre.

Les Livres :

Psychologie de l'enfant. — Livres nouveaux.

Les Revues :

La Dépopulation de la France. — Sur la nature au plaisir. — Articles signalés.

Chronique :

Académies et Sociétés. — Carnet.

France, un numéro....	2 fr. »	Union postale, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois.....	11 fr. »	— six mois.....	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande XII[e] ANNÉE, 1908

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° Illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (12e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMEN France, 12 francs par an ; Etranger, 15 francs par an
Le numéro 50 centimes

Un n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet,* Paris, et accompagnée d'un timbre de *25 centimes.*

CUMIN et MASSON, Éditeurs à Lyon

ÉDITION NATIONALE

VICTOR HUGO

Il ne reste plus que **QUARANTE COLLECTIONS**

GARANTIES BIEN COMPLÈTES
DE L'ÉDITION NATIONALE DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO

Ni Musset, ni Balzac, ni Lamartine, ni Chateaubriand, aucune de nos grandes Gloires nationales ne possède un pareil monument.

Il est utile de dire que l'Édition Nationale élevée à la gloire de Victor Hugo a coûté :

TROIS MILLIONS & DIX ANNÉES DE TRAVAIL

qu'elle est illustrée de 2.200 compositions dues à 200 artistes, tous en renom, et que ces 2.200 illustrations sont gravées en taille-douce (procédé long et coûteux).

Cette grande édition dépasse tout ce qui a été fait en France comme librairie d'art, et l'on peut affirmer que jamais un pareil effort ne se reproduira — pareille publication est impossible.

PRIX DES DERNIÈRES COLLECTIONS

(43 volumes in-4° brochés)

750 francs au lieu de 1290

payables 30 francs par mois

NOTA. — Il reste quelques exemplaires de l'édition de luxe :

I. — Sur papier Vergé de Hollande à 1.200 francs.
II. — Sur papier Impérial du Japon à 2.500 francs.

La Librairie CUMIN & MASSON, à Lyon, seul vendeur de ces dernières collections, envoie sur demande (franco par poste) *:*

I. — Un spécimen de cette publication comprenant :
1° Une feuille de 8 pages de texte ; 2° Diverses eaux-fortes.
II. — Un catalogue détaillé de l'édition et des conditions de vente.

FOURMIS

I

Le ciel, ce matin, après l'orage de la nuit dernière, est d'un bleu pur et éblouissant. L'air est parfumé de douces senteurs résineuses qui émanent des branches de pins qui gisent à terre, brisées par l'ouragan.

Dans le bosquet de bambous j'entends l'appel flûté de l'oiseau qui chante les louanges des Sûtras des Lotos. Tout est tranquille; le vent du sud souffle... L'été nous est enfin venu!

Les papillons aux bizarres couleurs japonaises voltigent çà et là... Les « semis » sifflent... Les guêpes bourdonnent... Les moucherons dansent dans le soleil et les fourmis sont occupées à réparer leurs habitations dévastées par la tempête...

Je songe à un poème japonais :

Yuku e naki
Ari no sumai ya :
Go getsu amé !

La pauvre créature n'a plus, à présent, de lieu où s'abriter : hélas pour les demeures des fourmis pendant la pluie du cinquième mois !

Les grandes fourmis noires qui vivent en mon jardin ne me semblent pas mériter qu'on les plaigne!... Des arbres furent déracinés, des maisons démolies et les routes balayées par les eaux; mais les fourmis ont surmonté l'orage d'une façon tout à fait remarquable, bien qu'elles n'eussent pris, avant le typhon, d'autre précaution que celle de bloquer avec soin les entrées de leurs cités souterraines.

C'est la vue de ce travail qui m'induit à essayer d'écrire une Etude sur les fourmis.

J'aurais voulu faire précéder mes recherches de quelques morceaux tirés de l'ancienne littérature japonaise, de quelques réflexions métaphysiques ou sentimentales... Malheureusement, tout ce que mes amis japonais ont pu recueillir sur ce sujet est d'origine chinoise!... Parmi ces légendes chinoises, il y en a une qui me semble valoir la peine d'être racontée, faute de mieux !

La voici :

Autrefois, dans la province de Taishu, en Chine, vivait un homme pieux qui, chaque jour, pendant de longues années, adressait des prières ardentes à une certaine déesse. Un matin, comme il était absorbé en ses dévotions, une femme pénétra dans sa chambre et vint se placer près de lui... Elle était très belle et vêtue d'une robe jaune. L'homme pieux, profondément étonné, lui demanda ce qu'elle lui voulait et pourquoi elle était entrée ainsi sans se faire annoncer.

La femme à la robe jaune lui répondit :

— Je ne suis pas un être humain ; je suis la déesse que vous adorez si fidèlement depuis de longues années... Je suis venue à vous pour vous prouver que votre dévouement n'a pas été vain... Comprenez-vous le langage des fourmis?...

Il dit :

— Je ne suis point un savant, mais un ignorant, de basse extraction. Je ne connais même pas le parler des gens de la classe supérieure !

La déesse sourit à cette humble confession ; elle sortit de son sein une petite boîte qui avait la forme d'une boîte à encens. Ensuite elle l'ouvrit, y trempa un doigt et en retira une espèce d'onguent dont elle oignit les oreilles du fidèle.

— A présent, lui recommanda-t-elle, essayez de trouver quelques fourmis. Lorsque vous en aurez rencontré, baissez-vous et écoutez-les parler... Vous pourrez les comprendre. Elles vous apprendront quelque chose qui vous sera très avantageux... Souvenez-vous de ne pas les contrarier et de ne pas les effrayer.

Puis la déesse disparut.

L'homme pieux se mit tout de suite à la recherche de fourmis. A peine avait-il franchi le seuil de sa maison qu'il en aperçut deux, sur une pierre, au bas d'un pilier. Il se pencha

au-dessus d'elles et les écouta. A sa grande stupeur, il put comprendre ce qu'elles disaient !...

— Essayons de trouver un lieu plus chaud ! dit la première fourmi.

— Pourquoi donc ? interrogea la seconde. Que manque-t-il à cet endroit-ci ?

— Sous la terre il fait bien trop froid et trop humide ! répliqua la première. Un grand trésor est caché à la base de ce pilier et le soleil ne peut chauffer la terre aux alentours !

Les fourmis s'en allèrent et l'homme courut chercher une bêche.

En creusant près du pilier il découvrit plusieurs jarres remplies d'or !... Le trésor le rendit très riche... Il essaya souvent d'écouter parler les fourmis, mais plus jamais il ne put les comprendre. L'onguent de la déesse n'avait ouvert ses oreilles à leur langage que pour un seul jour !...

Je ressemble à ce dévot chinois ; je dois me confesser « très ignorant » !... Il va sans dire que je ne comprends rien au parler des fourmis !... Mais, quelquefois, la fée de la Science touche mes yeux et mes oreilles de sa baguette enchantée... Et alors, pour de trop brefs instants, il m'est permis d'ouïr des sons imperceptibles et de distinguer des faits presque invisibles.

II

Dans certains milieux, il semble que ce soit un péché de parler de peuples non-chrétiens comme ayant une civilisation moralement supérieure à la nôtre ! Certaines personnes seront donc très fâchées de mes réflexions au sujet des fourmis !... Il existe, néanmoins, des hommes, des savants, comme je ne serai jamais, qui songent aux civilisations et aux insectes indépendamment de la vie religieuse. Je me suis senti très encouragé en lisant les remarques suivantes sur les fourmis, contenues dans le « New Cambridge Natural History » du Professor David Sharp :

« L'observation a révélé, dit le professeur Sharp, des phénomènes remarquables dans la vie de ces insectes. Nous ne pouvons nous empêcher de conclure qu'ils connaissent l'art de vivre en société plus parfaitement que nous ne le connaissons nous-mêmes. Ils nous ont même devancés, en acquérant cer-

tains arts et certaines industries qui facilitent beaucoup la vie sociale. »

Je présume que peu de personnes bien informées contesteront cette affirmation faite par un spécialiste. L'homme de science contemporain ne se laisse pas facilement entraîner par le sentiment à s'émouvoir sur les fourmis ou sur les abeilles.

Il n'hésite cependant pas à avouer qu'en ce qui concerne l'évolution sociale ces insectes semblent être en avance sur l'homme. Herbert Spencer, à qui l'on ne peut imputer des tendances romanesques, présente des idées plus hardies encore que celles du Professeur Sharp. Il nous montre que les fourmis sont en même temps moralement et économiquement en avance sur l'humanité, car leurs vies sont beaucoup plus débarrassées de l'égoïsme que ne le sont les nôtres...

Le Professeur Sharp restreint ses louanges des fourmis par cette prudente remarque :

« L'activité de la fourmi ne ressemble pas à celle de l'homme. La fourmi se dévoue plus au bonheur de l'espèce qu'au bonheur de l'individu, qui est, pour ainsi dire, sacrifié à l'intérêt de la communauté. »

Qu'un état social où l'amélioration du sort de l'individu est sacrifiée à la prospérité générale laisse beaucoup à désirer, c'est peut-être bien raisonné, au point de vue humain!...

L'homme, disons-nous, n'est qu'imparfaitement développé; la société humaine gagnera encore par le progrès de l'individu... Mais, en ce qui concerne les insectes sociaux, la critique insinuée est sujette à discussion.

« Le progrès de l'individu, nous déclare Herbert Spencer, consiste à l'outiller de mieux en mieux pour la co-opération sociale. Ceci contribuera à la prospérité générale, ainsi qu'au maintien de la race! »

En d'autres mots, la valeur de l'individu n'existe que par rapport à la société. Ceci établi, il faudrait savoir ce que la société gagnerait ou perdrait à un plus grand individualisme parmi ses membres pour que l'on puisse déterminer si le sacrifice de l'individu est bon ou mauvais.

Mais, comme nous le verrons plus tard, ce sont les conditions sociales de la République des fourmis qui méritent surtout notre attention; elles dépassent notre critique, car elles

réalisent cet idéal de l'évolution morale décrit par Spencer comme « un état où l'égoïsme et l'altruisme sont si conciliés l'un avec l'autre qu'ils se confondent l'un dans l'autre »... C'est-à-dire un état où le seul plaisir possible est celui que l'on tire d'actions désintéressées... Pour citer encore Herbert Spencer, les activités de la « société des insectes » sont des activités qui sacrifient complètement le bonheur individuel au bonheur communal ; on ne se soucie de la vie individuelle qu'autant qu'il est nécessaire pour la continuation de la vie sociale. L'individu ne prend que la nourriture et le sommeil qui lui sont indispensables pour soutenir son énergie.

III

Mon lecteur sait, sans doute, que les fourmis pratiquent l'horticulture et l'agriculture, qu'elles cultivent des champignons, qu'elles ont domestiqué cinq cent quatre-vingt-quatre différents animaux, qu'elles percent des tunnels à travers des rochers, qu'elles savent se protéger des changements atmosphériques nuisibles à la santé de leurs enfants et que leur longévité est exceptionnelle pour les insectes : certains membres des espèces les plus développées vivent un grand nombre d'années.

Ce ne sont pas de ces points-là que je veux parler. Ce dont je désire m'entretenir, c'est de la moralité excessive de la fourmi. Je ne parle, bien entendu, que du type le plus élevé de cet insecte : non de l'entière famille des fourmis...

Deux mille espèces distinctes de fourmis nous sont déjà connues ; elles montrent dans leurs organisations des degrés de développement très divers. Certains phénomènes sociaux, d'une importance biologique considérable et du plus grand intérêt au point de vue moral, ne peuvent être étudiés avec utilité que parmi les sociétés des fourmis les plus développées.

Après tout ce qui a été écrit ces dernières années sur la valeur de l'expérience relative dans la longue vie d'une fourmi, personne, je crois, n'osera nier que cet insecte ne possède un caractère individuel. L'intelligence de la petite créature à surmonter des difficultés d'un genre tout nouveau, et la facilité qu'elle a à s'adapter à des conditions étrangères à son expérience prouvent qu'elle a un pouvoir de réflexion personnelle.

Un fait, au moins, est déterminé : la fourmi est incapable,

par la conformation même de sa nature, de travailler dans un but purement égoïste. J'emploie égoïste dans l'acception ordinaire du mot.) On ne peut se représenter une fourmi gourmande, sensuelle, encline à commettre aucun des sept péchés capitaux ni le moindre petit péché véniel! D'autre part, on ne peut concevoir une fourmi romantique, idéaliste ou poétique!...

Nul cerveau humain ne pourrait atteindre au matérialisme absolu de celui d'une fourmi. Nul être humain, constitué comme il l'est aujourd'hui, ne pourrait posséder un esprit aussi pratique que celui d'une fourmi... Ce cerveau superlativement positif est incapable d'une erreur morale. Il serait difficile de prouver qu'une fourmi n'a aucune idée religieuse, mais il est évident qu'elle lui serait tout à fait inutile. L'être insensible d'une faiblesse morale n'est-il pas au-dessus du besoin de tout secours religieux?...

Nous ne pouvons comprendre que très vaguement le caractère d'une société de fourmis et la nature de la moralité de ces insectes... Pour y parvenir nous devrons nous imaginer un fait qui est encore tout à fait impossible : c'est-à-dire un état social et moral humain pareil à celui des fourmis...

Supposons un monde rempli d'êtres, dont la majorité sont des femmes, qui travaillent avec ardeur inlassablement... Nulle de ces femmes ne se laisserait induire à manger un atome de plus de nourriture que la quantité nécessaire pour le soutien de ses forces; aucune ne dormirait plus que le temps indispensable au parfait fonctionnement de son système nerveux. Toutes sont constituées de telle façon que de la moindre satisfaction superflue de leurs appétits résulterait, tout de suite, un dérangement organique.

Le travail que ces ouvrières achèvent journellement est considérable. Il comprend la construction de routes, de ponts, et d'édifices architecturaux; l'horticulture; l'agriculture... Elles doivent nourrir et abriter diverses espèces d'animaux domestiqués : elles coupent du bois, fabriquent des produits chimiques, approvisionnent et conservent des aliments multiples. En outre, elles doivent veiller aux enfants de la race.

Tout ce labeur est fait « pour la communauté ». Nul citoyen de cette société modèle ne songe à la propriété autrement que comme à une « res publica », une « chose publique »!...

L'unique but de la communauté est d'élever et d'éduquer ses rejetons dont la plupart sont des filles. Leur enfance est très longue ; durant cette période, ils sont non seulement incapables, mais informes, et, de plus, si délicats qu'on doit les protéger contre le moindre changement atmosphérique. Leurs gardes ont une certaine connaissance des lois de l'hygiène et de l'antisepsie ; chacune est au courant des règles de la ventilation, de la désinfection, de l'humidité et du danger des germes, qui, peut-être, sont aussi visibles à leurs yeux de myopes qu'ils le sont aux nôtres, grâce au microscope... Tout ce qui a trait à l'hygiène est si bien compris qu'une garde ne fait jamais d'erreur sur les conditions sanitaires de son voisinage...

Aucune des travailleuses n'est mal tenue, malgré ce labeur incessant. Elles sont d'une propreté scrupuleuse et elles font leur toilette plusieurs fois par jour. Mais, comme elles sont toutes pourvues de brosses et de peignes attenant à leurs poignets, elles ne perdent pas beaucoup de temps. En plus de prendre soin de leur corps, elles veillent à l'ordre et à la propreté de leurs demeures et de leurs jardins. Il faut un tremblement de terre, une inondation ou une guerre acharnée, pour interrompre la routine journalière du nettoyage et de la désinfection !

IV

Citons, maintenant, des faits plus étranges. Ce monde, où le travail est continu, est un monde de vestales. On y aperçoit quelquefois des mâles, mais ils ne font leur apparition qu'à des saisons particulières et n'ont rien à faire ni avec les ouvrières ni avec le travail. Il faudrait des circonstances de grand péril pour qu'un d'eux osât s'adresser à une des travailleuses. De même, nulle ouvrière ne s'entretiendrait avec un mâle, car, dans cette société bizarre, les mâles sont des êtres inférieurs. Ils ne peuvent ni combattre... ni travailler... on les tolère, mais on les considère comme « des maux indispensables »...

Une seule classe de femelles, les « mères-élues » de la race, consentent à fréquenter les mâles, pendant une période très brève et à une saison définie... Les mères-élues ne travaillent pas et elles sont obligées d'accepter des maris !...

Une ouvrière ne fréquenterait jamais un mâle — d'abord

parce qu'elle ressent un profond mépris pour les mâles — et puis parce que le mariage lui est une impossibilité physique. Quelques ouvrières, même, sont constituées de telle façon qu'elles sont capables de « parthénogenèse », et donnent naissance à des enfants qui n'ont jamais eu de pères! En général, l'ouvrière n'est vraiment femelle que par ses instincts moraux. Elle possède toute la tendresse, la patience et la prévoyance que nous qualifions de « maternelles »... Mais son sexe a disparu, comme celui de la Vierge Dragon, dans la légende bouddhiste.

Les ouvrières sont munies d'armes pour se défendre contre les créatures de proie et les ennemis de l'état. De plus une importante force militaire les protège. Les guerriers — ou plutôt les guerrières, car ce sont toutes des Amazones ou mi-femelles — sont d'une taille si élevée, qu'il est difficile, dans certaines communautés, d'admettre, à première vue, qu'elles font partie de la même race! Il n'est pas rare de voir des guerrières cent fois plus grandes que les ouvrières qu'elles protègent!... Elles peuvent exécuter les plus durs travaux; organisées pour combattre et pour tirer de lourdes charges, on ne les emploie qu'en des circonstances où la force plutôt que l'habileté est nécessaire....

Le problème suivant n'est pas facile à résoudre : pourquoi sont-ce les femelles, et non les mâles qui, peu à peu, sont devenues les soldats et les laboureurs?... Je suis certain de ne pouvoir trouver la solution. Mais il se peut que l'économie naturelle l'ait résolue?.....

Dans plusieurs manifestations de la vie, la femelle dépasse de beaucoup le mâle en énergie et en taille. Peut-être, dans ces cas, la réserve de force vitale possédée originellement par la femelle complète pouvait-elle être plus efficacement employée à développer la caste guerrière. Les énergies qui, chez le mâle fertile, auraient été dépensées pour la reproduction semblent ici avoir été utilisées pour faire des soldats et des ouvrières...

Les vraies femelles, les « mères-élues », sont peu nombreuses; elles sont traitées comme des reines; on les sert avec un dévouement et une révérence tels qu'elles ne peuvent jamais exprimer un désir : on les dispense de tous les devoirs de la vie... excepté la procréation. Elles sont soignées jour et nuit;

elles doivent manger et dormir à souhait pour le bien de leurs rejetons; leur structure physiologique leur permet de satisfaire tous leurs appétits. Elles sortent peu; jamais sans une nombreuse escorte; sans doute n'ont-elles guère envie de sortir!... Toute l'activité de la race évolue autour d'elles; l'intelligence, le travail et l'économie de la communauté ne tendent que vers un but : augmenter le bien-être des mères-élues et de leurs enfants.

Classés derniers et comme de moindre importance viennent les maris des mères, les « maux indispensables » — les mâles.

Ils n'apparaissent qu'à certaines saisons; leurs vies sont très brèves. Destinés à des mariages royaux, la plupart d'entre eux ne peuvent même pas se vanter d'une noble descendance...Ce sont des enfants nés de vierges — des enfants parthénogénésiques — et, pour cette raison même, des créatures inférieures, les résultats de quelque mystérieux atavisme.

La communauté ne tolère qu'un très petit nombre de mâles; ils suffisent à peine pour servir de maris aux mères-élues. Ils périssent dès que leur devoir est accompli. La devise de ce monde merveilleux est pareille à celle de Ruskin, qui déclarait que la vie sans effort est un crime. Les mâles sont inutiles comme travailleurs : donc leur existence n'est que d'une importance momentanée. On ne les sacrifie pas, comme la victime astèque, choisie pour le festival de Tezcatlipoca, à qui l'on accordait une lune de miel de vingt jours avant de lui arracher le cœur de la poitrine : néanmoins, les mâles de la république des fourmis ne sont guère moins infortunés dans leur bonne fortune... Ce sont des adolescents élevés avec la certitude de devenir des époux royaux... pour quelques heures... Ils savent qu'après leur nuit de noces ils n'auront plus le droit moral de vivre; le mariage est, pour eux, le synonyme de la mort! Et ils ne peuvent même pas espérer être pleurés par leurs jeunes veuves, car elles leur survivront pour plusieurs générations.

V

Tout ce qui précède n'est qu'une introduction au vrai « Roman du monde des insectes »...

Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette étrange civilisation, c'est la suppression du sexe.

Chez certaines fourmis des espèces les plus développées, le sexe disparaît totalement de la majorité des individus ; dans toutes les plus hautes sociétés des fourmis, la vie sexuelle ne semble exister qu'autant qu'il est nécessaire pour la continuation de la race. Le fait biologique est moins effrayant en lui-même que la suggestion morale qu'il présente : cette suppression ou réglementation des facultés sexuelles semble être volontaire en ce qui concerne l'espèce. Il est admis que ces merveilleuses petites créatures ont, par un mode de nutrition spécial, trouvé le moyen de provoquer ou d'arrêter le développement du sexe chez les jeunes. Elles sont parvenues à placer sous contrôle ce qu'on a toujours considéré comme le plus puissant et le plus ingouvernable des instincts. Cette restriction de la vie sexuelle dans les limites nécessaires à la conservation de la race n'est qu'une — mais c'est la plus étonnante — des économies vitales effectuées par les fourmis... Toute capacité pour un plaisir égoïste — dans l'acception ordinaire de ce mot — a été réprimée par des modifications physiologiques. La satisfaction d'un appétit est chose impossible, si elle ne fait pas bénéficier directement ou indirectement la race. Le sommeil et la nutrition, reconnus comme indispensables, ne sont satisfaits qu'au degré nécessaire à l'entretien d'une saine activité. L'individu ne vit, n'agit et ne pense que pour le bien commun. La commune se refuse triomphalement à être gouvernée par l'Amour ou par la Faim !

On nous a élevés dans la croyance que, sans une foi religieuse, sans l'espoir d'une vie future, ou sans la crainte d'une punition antérieure, aucune civilisation ne peut exister. On nous a dit qu'à défaut de lois basées sur des idées morales et d'une police effective pour les renforcer chaque être humain ne s'occuperait plus que de son propre plaisir, au grand détriment de son voisin. Les faibles seraient massacrés par les forts, la sympathie et la pitié disparaîtraient : tout le tissu social serait déchiré.

Cet enseignement n'est, en somme, qu'une confession de l'imperfection actuelle de la nature humaine. Il contient, sans doute, une certaine vérité. Mais je ne crois pas que les sages, qui, des milliers de siècles passés, ont, les premiers, proclamé

cette vérité, aient cru à une forme d'existence sociale où l'égoïsme serait une impossibilité morale et physique.

Pourrait-elle exister, une société où le plaisir d'une bonté active rendrait inutile l'idée du devoir, où la moralité instinctive se dispenserait de tout code éthique, où chaque membre naîtrait si désintéressé et si bon que toute éducation morale ne signifierait pour lui qu'une perte de temps ridicule?...

Oui! et c'est la nature elle-même qui nous en fournit la preuve positive.

De pareils faits démontrent à l'évolutionniste que la valeur de notre idéalisme moral n'est que temporaire. Sous certaines conditions, quelque chose de meilleur que la bonté et de plus élevé que le sacrifice personnel pourrait, peut-être, le remplacer.

L'évolutionniste est obligé de faire face au problème suivant :

Un monde sans notions morales ne serait-il pas moralement supérieur à un monde où la conduite n'est réglée que par des préceptes?... Le seul fait qu'en notre société il y a des commandements religieux et des lois morales, ne prouve-t-il pas que nous ne sommes encore qu'à un degré très primitif de l'évolution sociale?

Ces questions conduisent tout naturellement à une autre : — L'humanité parviendra-t-elle jamais à une condition éthique où tout ce que nous qualifions de « mauvais » sera banni de l'existence et où tout ce que nous dénommons « vertu » sera transformé en « instinct » ? L'humanité atteindra-t-elle jamais un état où les formules éthiques et les codes moraux seraient aussi inutiles qu'ils le seraient, aujourd'hui, chez les fourmis?

Les géants de la pensée humaine ont prêté quelque attention à ce sujet : un des plus grands parmi eux y a répondu, mi-partie affirmativement. Herbert Spencer a exprimé sa croyance que l'humanité parviendra à une civilisation qui, moralement, sera comparable à celle des fourmis...

Si, parmi les ordres inférieurs de créatures, nous trouvons des cas où la nature s'est constitutionnellement modifiée de façon à ce que les activités « altruistes » se confondent avec les activités « égoïstes », il y a là une implication évidente qu'une pareille identification se produise, dans les mêmes conditions, parmi les êtres humains. Les insectes sociaux nous fournissent d'exemples qui nous montrent jus-

qu'à quel point la vie de l'individu peut être absorbée en faveur de la vie d'autrui. On ne peut admettre que la fourmi et l'abeille possèdent le sentiment du devoir, dans notre acception de ce mot ; on ne peut supposer qu'elles subissent un perpétuel sacrifice de leurs personnalités. Les faits nous montrent que c'est dans les possibilités de l'organisation de produire une nature qui sera aussi énergique en la poursuite de fins altruistes qu'elle ne le serait, sans d'autres conditions, en la poursuite de fins égoïstes... Et, de plus, ils nous prouvent qu'en ces cas les fins altruistes ne sont atteintes qu'en poursuivant des fins qui, sur leur autre face, sont égoïstes... les actions qui contribuent au bien-être d'autrui doivent être entreprises pour satisfaire aux besoins de l'organisation.

Il est loin d'être vrai qu'il y aura, dans l'avenir, une condition où la considération de l'individu sera continuellement soumise à la considération d'autrui... Au contraire, la considération d'autrui deviendra, peu à peu, une source de plaisir si grand qu'elle dépassera le plaisir dérivable d'une satisfaction immédiate. Il y aura donc dans le futur un état où l'égoïsme et l'altruisme seront si confondus l'un avec l'autre qu'ils finiront par se fondre l'un dans l'autre...

VI

Bien entendu, la prédiction précédente ne veut pas dire que la nature humaine subira jamais un changement physiologique tel que celui représenté par une particularité de structure semblable à celle qui différencie les nombreuses tribus de la société des fourmis. Nous ne pouvons concevoir un état futur où la majorité active de l'humanité se composerait d'ouvrières, mi-femelles, et d'amazones, qui peineraient pour le bien d'une minorité inactive de « Mères-Elues » !

Dans son chapitre sur la Population Humaine de l'Avenir, Spencer lui-même n'a rien déclaré de précis sur les modifications physiques inévitables pour la production d'êtres moralement supérieurs... Mais ce qui résulte de sa déclaration, ayant trait à un système nerveux perfectionné et à la grande diminution de la fécondité humaine, laisse à entendre qu'une telle évolution morale entraînerait forcément un grand changement physique.

S'il est légitime de croire en une humanité future pour laquelle le plaisir d'une bonté mutuelle représenterait toute la joie de vivre, ne serait-ce pas tout aussi légitime de s'imaginer d'autres transformations, physiques et morales, que les

faits de la biologie des insectes ont prouvé être évolutionnellement possibles ?

Je ne sais.

Je révère Herbert Spencer comme le plus grand philosophe qui ait encore apparu sur cette terre. Je ne veux rien écrire qui soit contraire à son enseignement de façon à ce que mes lecteurs puissent croire que j'aie été inspiré par la Philosophie Synthétique. Je suis donc le seul responsable des réflexions suivantes. Si je me trompe, que ma faute retombe sur moi!

Je présume que les transformations morales prédites par Herbert Spencer ne peuvent être effectuées qu'à grand'peine et à l'aide d'un changement physiologique. Ces conditions éthiques manifestées par les sociétés des insectes n'ont pu être atteintes que par des efforts désespérés soutenus pour des millions d'années contre les plus atroces nécessités. Des nécessités aussi impitoyables devront, sans doute, être rencontrées et surmontées par la race humaine. Spencer a démontré que le temps de la plus grande souffrance morale est encore à venir et qu'il sera concomitant avec la plus grande affluence de population.

Je crois comprendre que, parmi les résultats de cette lutte terrible, il y aura un très grand développement de l'intelligence et de la sympathie humaine, qui s'effectuera au coût de la fécondité humaine. Mais ce déclin du pouvoir reproductif ne suffira pas à assurer les plus hautes conditions sociales ; il ne fera que soulager la surpopulation qui aura été la cause principale des souffrances de l'humanité.

L'humanité n'atteindra jamais l'état de parfait équilibre social, à moins que l'on ne trouve moyen de résoudre les problèmes économiques de la même façon que les insectes sociaux les ont résolus : par la suppression de la vie sexuelle.

Supposons qu'une pareille découverte ait lieu, et que la race humaine arrête le développement du sexe chez la majorité de ses enfants, afin de transférer les forces aujourd'hui réquisitionnées par la vie sexuelle à des activités plus élevées... Le résultat ne serait-il pas un éventuel état de polymorphisme égal à celui des fourmis?... Et, dans ce cas, les types les plus élevés de la race future ne seraient-ils pas représentés — grâce à une évolution plutôt féminine que masculine — par une majorité d'êtres du sexe neutre?...

Bien des personnes, en excluant les religieux, se condamnent, dès à présent, au célibat pour des raisons désintéressées. Il ne me paraît donc pas improbable qu'une humanité plus évoluée et plus haute sacrifierait avec joie la majeure partie de sa vie sexuelle pour le bien commun, surtout si on prend en considération certains des avantages à gagner, comme, par exemple, une importante prolongation de la durée de la vie humaine. Les types les plus élevés d'une humanité, qui contrôlerait la vie sexuelle d'après la manière naturelle des fourmis, pourraient, peut-être, réaliser le rêve de vivre pour mille ans!...

Nous trouvons déjà que nos vies sont trop courtes pour le travail que nous devons y accomplir. Avec le progrès toujours accéléré des découvertes et l'expansion croissante de la science, nous aurons de plus en plus raison de regretter la brièveté de l'existence. Il est improbable que la science découvre jamais l'Élixir des Alchimistes. Les pouvoirs cosmiques ne toléreront pas que nous les jouions. Nous devons payer le prix entier de chaque avantage qu'ils nous cèdent. Rien pour rien ! Telle est la loi immuable... Qui sait si le prix d'une longue vie ne sera pas le même que celui déjà payé par les fourmis?... Peut-être, sur une autre planète, le prix a-t-il été payé et le pouvoir de procréer des enfants est-il abandonné à une tribu qui se différencie morphologiquement du reste de l'espèce.

Si les faits de la biologie des insectes suggèrent tout relativement au futur trajet de l'évolution humaine, n'ont-ils pas aussi une plus haute signification ?... Ne se rapportent-ils pas également aux relations entre les éthiques et la loi cosmique? Apparemment le plus haut degré de l'évolution ne sera pas donné aux créatures capables de ce que la morale et l'expérience humaine ont toujours condamné; la force la plus élevée est évidemment la force qui jaillit du désintéressement, et le pouvoir suprême ne sera jamais accordé aux cruels et aux sensuels.

Peut-être n'y a-t-il pas de Dieu, mais les forces inconnues qui créent et qui détruisent toute manifestation de vie semblent encore plus exigeantes que ne le seraient des dieux, et le procédé cosmique paraît affirmer la valeur de tout système humain d'éthique fondamentalement opposé à l'égoïsme humain.

LAFCADIO HEARN.

Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ.

CLAUDE DEBUSSY

LE THÉATRE DE VICTOR HUGO ET LA PARODIE

Nous avons montré dans une précédente étude sur *les Pamphlets contre Victor Hugo* (1) les attaques dont le groupe romantique et son chef furent l'objet. Notre but est cette fois de passer rapidement en revue les parodies innombrables des comédies et des drames de l'auteur des *Orientales*. Certes nous n'y retrouverons pas les critiques féroces, les vertueuses indignations et les révoltes bruyantes qui caractérisent les petits livres primitivement analysés où se déversa la mauvaise humeur des classiques, mais il ne faut pas s'y tromper, les parodistes, avec leur facile gaieté et leur grosse joie, ont poursuivi le même but que les pamphlétaires : la ruine du prestige de Victor Hugo, la chute de la nouvelle école, la défaite de ses innovations au théâtre, dans le roman et dans la poésie. Ce que les pamphlétaires réclamaient au nom du bon sens, de la décence, des coutumes routinières et des règles adoptées, les parodistes entendaient bien l'obtenir par leurs bouffonneries avilissant l'œuvre et son auteur. Couvrir une pièce de ridicule n'était pas, à leurs yeux, un moins bon procédé que d'en démontrer gravement, au nom du vénérable passé, les fautes ou les imperfections. Ainsi, juges solennels et vaudevillistes, travestissant la donnée des nouveaux drames de Victor Hugo, étaient d'accord et peinaient à une œuvre commune.

Il est connu que toute pièce de théâtre jouée avec succès engendre sur-le-champ des parodies plus ou moins spirituelles et dans ces pantalonnades destinées au peuple, la haine ni la méchanceté ne semblent avoir aucune part. De prime abord, on serait donc tenté d'innocenter les auteurs de *Ruy-Brac* et autres imitations fantaisistes, mais il n'y a plus moyen d'incliner à cette indulgence quand on se souvient de la lettre que le poète adressa au ministre de l'Intérieur, le comte de

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 267, 268 et 269.

Montbel, le 5 janvier 1830. Il se plaignait que ses drames soumis à la censure fussent connus, travestis et bafoués avant la représentation, grâce à la secrète complicité des juges choisis justement dans le parti académique. Enumérant ses griefs, il disait à propos d'*Hernani* :

Depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation.

Des portions de l'ouvrage ainsi accommodées ont reçu d'avance cette demi-publicité, tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces louches manœuvres ont, du reste, pris à peine le souci de se cacher, ils ont fait la chose en plein jour, et, pour leurs discrètes confidences, ils ont choisi tout simplement leurs journaux. Cette pièce, qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons.

Le témoignage de Mme Hugo n'est pas moins formel :

Les auteurs tragiques et comiques, dit-elle, supportaient mal aisément ce nouveau venu qui menaçait leurs doctrines et leurs intérêts. Ils travaillaient d'avance contre ce démolisseur d'une littérature qui était la bonne, puisqu'elle était la leur. Ils écoutaient aux portes, provoquaient les indiscrétions, ramenaient çà et là quelques vers qu'ils défiguraient, racontaient des scènes en les caricaturant, en imaginaient au besoin, et faisaient bien rire les salons du prétendu chef-d'œuvre. Un auteur du Théâtre-Français fut surpris blotti dans l'ombre pendant une répétition. D'autres venaient chez M. Victor Hugo, se disaient ses grands admirateurs, lui arrachaient à force d'importunités une ou deux scènes, et allaient les colporter dénaturées.

Après cela, il serait difficile de se méprendre sur les sentiments vindicatifs et sur la mauvaise intention des parodistes. Leur activité était extraordinaire et, parfois, la pièce n'avait pas atteint sa vingtième représentation que l'on jouait déjà la contrefaçon. Du reste elle revêtait les formes les plus diverses, surtout celles du vaudeville ou du pot-pourri :

Voici une liste que nous croyons à peu près complète des parodies du théâtre de Victor Hugo. Pour *Hernani :*

Harnali ou la Contrainte par Cor, parodie en cinq tableaux et en vers par Auguste de Lauzanne. Jouée au Vaudeville, le

23 mars 1830. Parue chez Bezou, 29, boulevard Saint-Martin.

Fanfan le Troubadour à la représentation de Hernani, pot-pourri en cinq actes, non signé. Paris, Levavasseur, éditeur, 1830.

Oh! qu'nenni, ou le Mirliton fatal, parodie en cinq tableaux, par Brazier et Carmouche. Jouée au Théâtre de la Gaîté, le 16 mars 1830; parue chez l'éditeur R. Riga, 1, faubourg Poissonnière, 1830.

N, I, ni ou le Danger des Castilles, amphigouri romantique en cinq actes et en vers sublimes mêlés de prose ridicule, par MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty. Joué au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Paru chez l'éditeur Bezou, à Paris, 1830.

Lettre trouvée par Benjamin Sacrobille, chiffonnier, 1830.

Réflexions d'un infirmier de l'hospice de la Pitié, 1830.

Pour *Lucrèce Borgia :*

L'Ogresse Borgia, gros cauchemar en cinq parties en vers, vaudeville précédé de *la Queue du Diable*, prologue en vile prose et suivi du *couplet au public*, épilogue.

Tigresse-Mort-aux-Rats, ou Poison et Contre-Poison, médecine en quatre doses et en vers, par MM. Dupin et Jules. Joué aux Variétés, le 22 février 1833. Edité chez Barba, à Paris, 1833.

Une répétition générale, à-propos vaudeville en deux actes, précédé d'un prologue par Scribe, Desvergers et Varin. Joué au Théâtre du Gymnase, le 16 février 1833.

Pour *Marion de Lorme :*

Marionnette, parodie en cinq actes et en vers, de *Marion de Lorme*, par Duvert et Dupeuty. La couverture porte cette épigraphe : « Allez votre chemin! » (*Marion Delorme*, act. I, sc. III), joué au Vaudeville, le 29 août 1831. Parue chez l'éditeur Barba, 1831.

Gothon du passage Delorme, imitation, en cinq endroits et en vers, de *Marion de Lorme*, burlesque, avec des notes grammaticales, par MM. Dumersan, Brunswick et Céran. Jouée aux Variétés, le 29 août 1831. Parue chez l'éditeur J.-N. Barba, 1831.

Une Nuit de Marion de Lorme, parue chez Barba, 1831.

Pour *le Roi s'amuse :*

Romantorgo ou la Cause perdue, rêve en vers libres, dédié aux amis d'un grand poète, par M. Picard.

Pour *Angelo, tyran de Padoue :*

Angelo, tyran de Padoue, raconté par Dumanet, caporal de la 1re du 3e du 22e régiment de ligne. Paru chez l'éditeur Laisné, à Paris, en 1835.

Cornaro, tyran pas doux, traduction en quatre actes et en vers d'*Angelo*, par Dupeuty et Duvert. Jouée au Vaudeville, le 18 mai 1835. Parue chez l'éditeur Marchant, à Paris, en 1835.

Poltrono, tyran on ne sait pas d'où, par A. Jouaud. Bruxelles, 1835.

Pour *Marie Tudor :*

Marie-crie-fort, pièce en quatre endroits et en cinq quarts d'heure. Parue chez l'éditeur Gallet, à Paris. Imprimerie Setier.

Marie Tudor, racontée par Mme Pochet ; Paris, chez l'éditeur, galerie Véro-Dodat, 1833.

Marie, tu dors encore, drame presque historique en deux actes et trois quarts d'heure, mêlés de chant par Armand Chaulieu et Louis Battaille. Joué en 1873, sur le théâtre de Belleville, édité chez Barbré, à Paris.

Pour *Ruy-Blas :*

Ruy-Blag, parodie en prose rimée, par Carmouche, Varin et Huart (insérée dans *le Puff*, revue en trois tableaux). Jouée aux Variétés, à Paris, le 31 décembre 1838. Parue chez l'éditeur Marchant et Tarride, à Bruxelles.

Ruy-Black ou les Noirceurs de l'Amour. Parue chez l'éditeur Cabet, 1873.

Ruy-Brac, tourte en cinq boulettes, avec assaisonnement de gros sel, de vers et de couplets, par Maxime de Redon. Représentée à Paris le 28 novembre 1838. Parue chez l'éditeur Barbré.

Pour *les Burgraves :*

Les Buses Graves, par Dupeuty et Lenglé, trois actes en vers. Jouée aux Variétés, le 22 mai 1843.

Les Barbus graves, par Paul Zéro. Parue aux bureaux de la Revue de la province, 15, rue Grammont, en 1843.

Les Buses Graves, trilogie, par Torta-Goth, par d'Arnoult, 1843 (dans *l'Omnibus*, livraisons 3 et 4, conducteur Ildefonse Rousset, 76, rue Richelieu) Imprimerie Schneider.

Les Bâches Graves, par Clercy, en 1843.

Les Hures Graves, trifouillis en vers... et contre les Burgraves, par MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville :

Le Tricentenaire.....	1er fouillis.
Un des Quatre Mendiants.....	2e fouillis.
La Cave égarée.....	3e fouillis.
Total.....	Trifouillis,

représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 21 mars 1843, avec cette épigraphe :

Rien n'est beau que le vieux, le vieux seul est aimable.

Les Burgs infiniment trop graves, *tartinologie découpée en trois morceaux* (dans *le Musée Philippon*, 43e et 44e livraisons). Paru chez Aubert, place de la Bourse.

Pour *Torquemada :*

Torquemada Ose-trop-Goth.

Toquémalade, parodie méli-mélo-drame-à-tics médicinaux. Paris, chez un marchand de romantiques, à l'aube du vingtième siècle.

On le voit, cette liste est assez longue. Mais que nos lecteurs se rassurent, nous ne les condamnerons pas à subir l'analyse de toutes ces parodies. Certaines ne sont pas spirituelles, beaucoup se ressemblent et nous tomberions forcément dans les redites et les inutiles longueurs. Nous nous bornerons à rendre compte brièvement de celles qui nous ont paru les plus amusantes et nous signalerons, dans les autres, les critiques, les reproches et les plaisanteries dignes d'être relevés.

Les parodistes de Victor Hugo évitent presque toujours de modifier le sujet et la place de la pièce. Ils la prennent telle qu'elle est, gardent le même nombre d'actes et observent l'ordre des scènes. Souvent ils n'hésitent pas à intercaler dans leur texte les vers du poète, en ayant soin, bien entendu, que ce qui précède et ce qui suit les rendent grotesques. Leur audace principale consiste à supprimer certains passages pouvant les gêner. Le comique naît du déplacement de l'action, de l'humilité des personnages dont la condition est rabaissée et de la trivialité de leur langage. On a soin de suivre le dialogue de Victor Hugo d'assez près pour que la comparaison entre le drame et la parodie s'impose à chaque instant à l'es-

prit du spectateur et provoque sa gaieté. C'est ce système et cet ensemble de règles d'une facile application que nous trouvons dans *Ruy-Brac*. Don Salluste de Bazan devient le pâtissier Alexandre, don César de Bazan est un simple vagabond. Ruy-Blas appelé Ruy-Brac est un autre vagabond. Gruaudent, vieux garçon boulanger, figure don Guritan. Reine, jeune boulangère, représente dona Maria de Neubourg, reine d'Espagne. A la duchesse d'Albuquerque se substitue Mme Moulin, tante de Reine. Biscuit, garçon pâtissier, et Crouton, garçon boulanger, tiennent de leur mieux l'emploi des ministres espagnols. Quant au lieu de l'action, il nous est indiqué par M. Maxime de Redon, l'auteur : « Le théâtre, dit-il, représente une place publique. A droite, la boulangerie de Reine ; à gauche, la boutique d'Alexandre. »

Voyons maintenant comment le sujet de Victor Hugo a été défiguré. Le pâtissier Alexandre aime la boulangère Reine et le lui a dit, sans réussir à l'émouvoir. Il est furieux et nourrit des projets de vengeance. Arrive son cousin César, un franc mauvais sujet qui affirme avoir « l'estomac et le gousset comme la tête d'un romantique : apparence au dehors, vide entier au dedans ». César, malgré sa pauvreté, est un joyeux garçon, comme le prouvent les couplets qu'il chante sur l'air du vaudeville de *Caroline*. Quand il daigne parler en simple prose, nous nous apercevons qu'il est également un honnête homme, car Alexandre a beau lui offrir « vingt ronds », il refuse de calomnier la douce Reine. Son langage, reconnaissons-le, n'est pas à la hauteur de ses sentiments et manque de noblesse. « Minute, dit-il : j' n'en suis plus : une femme, vois-tu, çà mérite qu'on l'aime, qu'on la respecte. » Bref, Alexandre ne peut rien obtenir de son cousin récalcitrant et il s'empresse de faire aussitôt volte-face. Ses projets de vengeance n'étaient qu'une plaisanterie. César aura quand même son argent et il se rendra auprès de quelqu'un qui assurera son existence. Tandis que le pâtissier est parti chercher la somme promise, Ruy-Brac arrive. Les deux compères se reconnaissent et Ruy-Brac déclare son amour, non sans être entendu d'Alexandre. Ici M. Maxime de Redon donne une forme poétique à sa pensée. Ecoutez :

Le bitume enflammé dont on couvre la rue,
Le soleil du tropique, un volcan qui se rue

Sur de faibles mortels errants dans nos vallons,
Près du cœur de Ruy-Brac ne sont que des glaçons !
J'aime comme l'on doit aimer toutes les femmes,
J'aime comme un héros de nos vieux mélodrames !
Comme une bête, un sot, une cruche, un dindon,
Dont l'asile dernier doit être Charenton.

Il ajoute :

Qui ne possède rien ne peut prétendre à plaire ;
Et pourtant, vois combien Ruy Brac est téméraire :
Il n'a pas un denier pour acheter du pain
Et d'une boulangère il aspire à la main ;
Reine est son nom, vingt ans son âge, et pour empire
Elle a cette maison !
(*Il montre la boutique de Reine*)
C'est là qu'elle respire !

Alexandre est édifié. Il offre à César de l'or que le vagabond partage avec son ami Ruy-Brac, avant de gagner le guet-apens où il doit tomber. Le gueux et le pâtissier, les deux rivaux, restent seuls.

Sur-le-champ, Alexandre propose à son compagnon de le rendre riche. S'il veut faire sa fortune, il prendra le nom de César, s'introduira dans la boutique de la boulangère, mettra ses soins à être aimé d'elle et enfin signera deux billets. L'un, sous son nom Ruy-Brac, portera : « Je suis sans pain et je manque de tout; venez à mon secours. » L'autre, sous le nom de César, renfermera ces mots : « Je vous attends ce soir. » Le vagabond écrit ce que l'on exige de lui et reçoit, pour prix de sa complaisance, une casquette et une blouse neuve, après quoi Alexandre le conduit chez Reine et le présente, comme étant son cousin, au garçon pâtissier Biscuit. Ruy-Brac alors de prononcer cet ironique petit discours à l'intention de Victor Hugo :

Frère et sœur, nos aïeux courant la même chance,
Du fond de la Gothie arrivèrent en France,
Et, pour être plus bref que n'est un Ostrogoth,
Il est fils de la Gothe et moi l'enfant du Goth.
Au boulevard du crime on connaît mon visage ;
C'est là que du métier j'ai fait l'apprentissage,
C'est là qu'on m'a pu voir, dans un temps de grandeur,
Ma perruque à la main en coiffer le souffleur, etc...

Il est facile de le remarquer, l'auteur suit exactement la méthode que nous indiquions plus haut. Pas une minute, il

ne s'écarte du plan de *Ruy-Blas ;* pas une minute, il ne songe à modifier les péripéties de la pièce. Il y a également fort peu de boutades directes contre le chef des romantiques ou ses disciples. Le comique assez médiocre de la parodie vient donc de l'imitation des vers pompeux de Victor Hugo, de l'habile mélange du langage noble, des expressions argotiques et des couplets vaudevillesques, de la trop grande rapidité de l'action suffisamment pressée pour que l'enchaînement des faits et des détails perde de sa vraisemblance ; il naît en dernier lieu, et, nous l'avons déjà dit, de la condition rabaissée des personnages auxquels nous entendons exprimer des sentiments identiques à ceux d'un don Salluste ou d'un comte d'Albe.

Si l'on veut y prendre garde, cette histoire bouffonne, qui met aux prises un pauvre diable et un pâtissier éconduit, n'est pas moins acerbe, sous son apparence de gaieté bénévole, que tel furieux réquisitoire de M. Viennet. En effet, que reprochait-on à Victor Hugo? Son emportement lyrique, son goût des basses comparaisons et des termes triviaux, l'illogisme de ses situations, l'absurdité de certains détails. Tous ces défauts, réels d'ailleurs, sont poussés à l'extrême dans la parodie, exagérés par un procédé caricatural et le spectateur prévenu sourit et les constate.

Mais revenons à *Ruy-Brac*. Reine, la boulangère, est dans sa chambre, triste de l'absence de son fiancé Leroy, qui est allé tendre ses filets sur les bords de la Marne. La jeune fille se console en lisant les billets doux qu'un inconnu lui lance par sa fenêtre et, justement, tombe un nouveau billet entourant un gland de casquette. Elle le ramasse précipitamment. Hélas! M^me^ Moulin, tante revêche, survient, accompagnée de Gruaudent, le plus vieux garçon de la boutique. M^me^ Moulin n'est pas moins dure que ne l'est la duchesse d'Albuquerque à l'égard de la souveraine espagnole. Elle reproche à sa nièce son goût de la solitude et de la rêverie, ses lectures interminables. Reine ferait beaucoup mieux d'être assise à son comptoir et de s'occuper de ses intérêts. Gruaudent, qui figure tant bien que mal don Guritan de *Ruy-Blas*, approuve M^me^ Moulin. Arrive Ruy-Brac qui apporte ce mot laconique de Leroy : « Le vent trouble les eaux et je ne puis rien prendre. » Reine le lit et Ruy-Brac, incapable de garder son sang-froid en face de celle qu'il aime, perd connaissance. Voilà qui paraît

suspect à Gruaudent. Il s'enquiert de l'identité de l'inconnu. Ruy-Brac, lui dit-on, est un brave homme, cousin d'Alexandre. Ici, M. Maxime de Redon se moque de Victor Hugo.

GRUAUDENT.

Brave ou non, de quel droit vient-il se trouver mal ?

RUY-BRAC, *qui a repris ses sens.*

Du droit de la nature et du cœur, animal !

GRUAUDENT.

J'ignorais...

RUY-BRAC.

L'ignorance est la reine du monde,
Et par elle aujourd'hui tout se crée et se fonde.

GRUAUDENT.

Mais on n'a jamais vu le sexe masculin
S'évanouir ainsi devant le féminin.

RUY-BRAC.

Si la mort de mes jours ne vient couper la trame,
Si pour moi de long-temps le vieux Caron ne rame,
Au public, rassemblé comme un groupe de fleurs,
J'en veux faire avaler de toutes les couleurs.

GRUAUDENT

Soit; mais en attendant, autrement ça se gâte,
Ne venez pas fourrer vos mains dans notre pâte,
Ou bien... Vous m'entendez... nous mesurant des yeux,
Seul à seul, nous verrons qui pétrira le mieux.

Le vieux garçon boulanger, ce défi jeté, sort majestueusement et Ruy-Brac reste seul avec Reine. Il lui déclare son amour à grand renfort de comparaisons grotesques et la jeune fille s'écrie :

Mais jamais on ne m'a tenu pareil langage !
Il parle, et sur-le-champ mon esprit déménage :
J'ai besoin de l'entendre et je crains d'écouter ;
Ai-je tort ou raison ? tant pis. Lui résister
Ce serait, me plongeant vivante dans un gouffre,
Regarder sans pitié le malheureux qui souffre.

Enfin elle trahit son fiancé Leroy, offre son cœur à Ruy-Brac et le nomme capitaine du corps des mitrons.

Au troisième acte ou à la troisième *boulette*, selon l'expression de M. Maxime de Redon, Mme Moulin, Gruaudent et les garçons boulangers sont exaspérés de la surveillance perpétuelle de Ruy-Brac et de la sévérité de leur nouveau chef, qui les empêche de mêler de l'orge et du seigle à la farine et de

vendre à faux poids. Il importe de se soustraire à l'autorité de l'ennuyeux personnage et de le mettre dehors. Ruy-Brac est entré durant la conversation. Il a écouté et, brusquement, apostrophe les employés infidèles en des termes qui rappellent le célèbre discours de Ruy-Blas devant les ministres espagnols.

Bravo! claquez des mains ! je prépare la mienne
(*A Mme Moulin*).
Pour t'étriller le dos, vieille bohémienne !
(*Aux garçons.*)
Quant à vous, si ma force égalait mon courroux,
Au plus haut d'un clocher, je vous suspendrais tous,
Et personne n'irait, comme au mât de cocagne,
Détacher des pendus, vrais Gitanos d'Espagne !
Comment, quand de la haine on me fait les honneurs,
Il faut pour vous venger, imitant les voleurs,
Faire de votre four un affreux coupe-gorge
Où l'on donne un pour deux, et pour du blé de l'orge ?
Misérables! sachez qu'à mes yeux un filou
Mérite moins que vous d'avoir la corde au cou :
Il travaille en plein air, vous exercez dans l'ombre...

Longtemps encore Ruy-Brac exprime sa vertueuse indignation et il congédie Mme Moulin, Gruaudent et le garçon boulanger. Reine devrait maintenant arriver ; mais, ne l'oublions pas, l'auteur a placé la scène d'amour au second acte. C'est donc Alexandre qui survient et ce farouche pâtissier raillant le misérable est aussi cruel que don Salluste accablant son valet. Ruy-Brac paraît avoir oublié sa véritable condition et Alexandre la lui rappelle en l'obligeant à nouer la chaussure qu'il lui présente. En outre, il ordonne à Ruy-Brac de gagner la maison qui appartient à César et de s'y tenir. Au cas où Ruy-Brac serait tenté de refuser, Alexandre n'hésiterait pas à remettre à la justice le fameux billet disant : « Je suis sans pain et je manque de tout ; venez à mon secours. » On s'empresserait alors de conduire Ruy-Brac au dépôt. L'infortuné est obligé d'obéir. Il ne le fait pas sans déclarer à Alexandre :

Mais votre caractère est odieux, horrible!
Il doit faire haïr.

Le pâtissier réplique avec bonne humeur ces vers dont Victor Hugo pourra tirer profit :

La chose est fort possible,

Car je l'ai pris à ceux que sur le boulevard
On a toujours armés de glaive ou de poignard;
A Tautin, à Frénoy, ces rois de mélodrames,
Sur la scène envoyés pour tourmenter les femmes.

Nous sommes prévenus qu'à la quatrième *boulette* « le théâtre représente un riche appartement ». César tombe chez lui par la cheminée. Il s'est échappé de la prison où on l'avait enfermé, grâce à Alexandre. Trouvant des vêtements sur une chaise, il les endosse, puis au valet Hector qui accourt, il commande à déjeuner et se rassasie copieusement. Il reçoit ensuite M. Bonnefoi industriel, qui redoute que Ruy-Brac ne dénonce ses turpitudes, de la même façon qu'il a révélé les vols et les honteux trafics des boulangers. M. Bonnefoi veut acheter le silence de Ruy-Brac au prix de cent mille écus. César, ravi, accepte l'argent et, songeant à ses frères malheureux, il envoie Hector leur distribuer des aumônes.

Sur les places, les quais, les environs des halles,
Va vite; et si tu vois, à de courts intervalles,
Des souffreteux couverts de haillons, en lambeaux,
Les uns marchant pieds nus, les autres en sabots,
Danser, pirouetter, jouer à la marelle,
Voir si la Seine coule, y patiner s'il gèle,
Sans pain, sans feu, sans lit, sans peine et sans désir,
Oublier leur misère aux grelots du plaisir,
Et courir, en quittant pour le danger la joie,
A la maison qui brûle, à l'enfant qui se noie,
A la femme insultée, au vieillard renversé...
Qu'en leurs mains, à l'instant, cet argent soit versé.

Le valet parti, Ruy-Brac et Alexandre font successivement leur entrée. César reproche à son cousin sa perfidie. Le pâtissier, de son côté, menace de rendre à la justice l'échappé de prison et le dialogue se termine par ces mots :

ALEXANDRE.

Tu n'es qu'un vil faquin.

CÉSAR, *le toisant.*

Vous êtes un fier gueux.

Nous nous sommes légèrement écartés de la donnée de *Ruy-Blas*. Au cinquième acte, nous la suivons de nouveau. Reine, la boulangère, vient au rendez-vous fictif de Ruy-Brac. Alexandre, auteur du stratagème et qui a envoyé le billet : « Je vous attends ce soir », surprend les deux amants et il

s'apprête à expliquer à Reine comment il s'est moqué d'elle, mais Ruy-Brac avoue l'humilité de sa condition et la jeune fille s'éplore. Cependant tout se terminera le mieux du monde et, semblable aux autres vaudevilles, *Ruy-Brac, tourte en cinq boulettes*, finira joyeusement. César offre à son vieux compagnon les cent mille écus qu'il a reçus le matin et Ruy-Brac épousera Reine. Ceci, ai-je besoin de le dire, se passe devant toute la famille réunie. C'est la tradition en pareil cas et la tradition réclame également que chacun des auteurs chante son couplet. Ceux de César et de Ruy-Brac sont à retenir. Le premier dit :

D'être à l'Institut sans fauteuil
Victor prétend qu'il fait son deuil,
Au fond il s'en désole ;
Mais il vend trois cents mille francs
Tout son esprit pendant dix ans,
C'est ce qui le console.

Le second ajoute :

D'un grand poète les écarts
Sur lui font pleuvoir maints brocarts,
C'est ce qui nous désole ;
Mais de ses odes la beauté
Le mène à l'immortalité,
C'est ce qui nous console.

Hugo aurait eu mauvaise grâce à se plaindre. Le correctif est aimable. MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty témoignèrent au poète moins d'aménité dans *N, I, ni, ou le Danger des castilles*, bouffonnerie qui met en jeu les mêmes moyens que ceux de *Ruy Brac*. Tout d'abord, nous remarquons le travestissement des personnages. Don Pathos, marchand de blanc d'Espagne, prend la place de Don Carlos; Hernani est le simple vagabond N, I, ni. Dona Sol s'appelle Parasol et Ruy-Gomez, de grand seigneur qu'il était, devient le traiteur Dégommé. Don Pathos raconte qu'une ligue se prépare contre lui près de La Chapelle. C'est la ligue des Dévorants dont le chef vient de mourir. Don Pathos, étant le petit-fils de ce chef, espère lui succéder. Parasol, qui assiste à l'entretien, s'exclame :

Dieux ! qu'ils sont embêtants, avec leur politique !

Ce premier acte traîne un peu et il manque de gaieté. Au

second, je relève un passage assez drôle. On se rappelle que, dans la pièce de Victor Hugo, don Carlos essayant d'enlever Dona Sol, est surpris par *Hernani*.

Ce dernier propose au roi de se battre, mais le roi ne peut pas accorder sa demande au séditieux, et Hernani de riposter à l'insolente réponse du souverain :

> ..... Quand un roi m'insulte et par surcroît me raille,
> Ma colère va haut et me monte à sa taille...
> Savez-vous quelle main vous étreint à cette heure ?
> Ecoutez : votre père a fait mourir le mien,
> Je vous hais. Vous avez pris mon titre et mon bien,
> Je vous hais. Nous aimons tous deux la même femme,
> Je vous hais, je vous hais — oh ! je te hais dans l'âme !

De même, dans *N, i, ni*, don Pathos, surpris par N, I, ni, chez le traiteur Dégommé, refuse de se battre avec le vagabond et il lui en fournit le motif :

> .....Un marchand patenté ne peut point
> Avec un vagabond faire le coup de poing !

N, i, ni, furieux réplique :

> Quand un homme bien mis prétend me faire honte,
> Aussi haut que son nez la moutarde me monte ;
> Du fin fond de mon cœur je t'haïs, je t'haïs,
> Je t'haïs, je t'haïs !

Le marchand de blanc d'Espagne l'interrompt :

> — C'est bon je t'ai compris,

Les auteurs de cette parodie se sont également moqués de la scène d'amour entre Hernani et dona Sol. Rappelons les vers de Victor Hugo :

> Viens, oh ! viens dans mes bras !
> Je reste, et resterai tant que tu le voudras....
> Chante-moi quelque chant, comme parfois le soir
> Tu m'en chantais, avec des pleurs dans ton œil noir !
> Soyons heureux ! buvons ! car la coupe est remplie,
> Car cette heure est à nous, et le reste est folie !

Voici le travestissement :

> Il faut que je te dise encore une tirade.....
> Me voici, me voilà !... serre-moi dans tes bras ;
> Je parle et parlerai plus que tu ne voudras.
> Ne pensons plus à rien. Viens sur ce banc de pierre
> Des ruisseaux de tes yeux rafraîchir ma paupière.

Chante-moi quelques chants, comme parfois, l'hiver,
Tu m'en chantais, avec des pleurs dans ton œil vert !...

MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty sont peut-être plus heureux, lorsque, au troisième acte, ils introduisent N, I, ni chez le traiteur Dégommé. Le traiteur a un noble caractère. Il s'empresse de laisser l'étranger seul avec Mlle Parasol, sa nièce, en recommandant que l'on ne vienne pas les déranger. Ayant surpris la trahison, sûr de son fait, accablé de douleur, il refuse cependant de laisser arrêter N, i, ni à la requête de don Pathos. Son hôte est une fripouille, un gredin sept fois condamné par défaut, mais il est aussi sa pratique. Or, de mémoire d'homme, on n'a pas arrêté une pratique chez le traiteur Dégommé. Et notre barbon en appelle au témoignage de ses ancêtres. Nous laissons à penser ce que peuvent être les portraits accrochés à la muraille. Dégommé l'explique dans son discours :

Vous y voyez d'abord Gaspard, grand cuisinier,
Cordon bleu, s'il en fut, puis le père Gérôme,
Pâtissier ambulant, puis ma tante Guillaume,
Matrone, sage-femme et revendeuse, — enfin
Mon aïeul, professeur d'escrime et de latin.
— Mon prisonnier !
— Mon oncle, ancien apothicaire ;
L'autre, de Charenton, fut bibliothécaire...
Ce portrait qui n'est pas ressemblant, c'est le mien,
Tu dois le reconnaître !... Et, dans chaque boutique,
On dirait qu'aux mouchards j'ai livré ma pratique !

Dégommé est brave. S'il a refusé de livrer son client, il prétend venger son honneur compromis par le jeune homme et Mlle Parasol. N, I, ni et lui vont se battre. « Vous êtes trop vieux ou moi trop jeune », lui répond son rival et il ajoute :

Attendez, je m'engage
A me battre avec vous dès que j'aurai votre âge.

Cette promesse suffit au naïf traiteur et il accepte, en gage de la parole donnée, le cor minuscule que lui offre N, i, ni, lequel déclare : « Quand tu voudras ma mort, viens sonner à ma porte. »

On dira que j'y suis — il n'y aura plus personne.

Au quatrième acte du *Danger des Castilles*, don Pathos se trouve dans les carrières Saint-Denis et de même que don

Carlos, venu à Aix-la-Chapelle, attend le résultat des délibérations du Collège électoral qui le fera empereur d'Allemagne, ou ne lui accordera que la royauté espagnole, de même aussi don Pathos, que nous avons vu désireux d'être nommé chef des Dévorants, s'inquiète de savoir s'il sera ou non accepté par la ligue et il médite sur Carmagnole, son prédécesseur, en des termes qui bafouent l'apostrophe célèbre de don Carlos à Charlemagne. Nous devons dire, pour être clair, que la ligue des Dévorants est une sorte d'association ouvrière. Don Pathos parlant de Carmagnole, s'écrie :

> Ah ! c'est un beau coup d'œil à vous rendre insensé
> Que le compagnonnage ainsi qu'il l'a laissé :
> Un grand échafaudage, une grande machine,
> Avec un homme en haut qui commande et domine,
> Le peuple des gavots, en bas, crie et s'émeut,
> Les autres sont de là, le chef veut ce qu'il veut !...
> Dévorant ! Dévorant ! Être Dévorant ! Peste !
> Ne pas l'être, et sentir un cœur dessous sa veste !...
> Par lui, tout au monde est, et sans lui rien n'est rien !...
> Comment sortir de là ! Nous n'en finirons pas !...

Là ne se borne pas le discours de don Pathos, mais nous n'avons pas le loisir d'énumérer toutes ses pensées bouffonnes. On le nomme chef des Dévorants. N, i, ni déclare qu'il a trompé les gens avec son identité. Il est réellement ancien cocher et prévôt de salle d'armes. Don Pathos généreux daigne l'absoudre. Il va plus loin, il l'embrigade dans la ligue des Dévorants, il le reçoit compagnon et donne aux spectateurs les motifs de sa clémence :

> Ecoutez mon discours :
> Je n'ai pas plus de fiel qu'un enfant de deux jours.
> De tout ce que j'ai dit je ferai le contraire
> Pour mieux prouver que j'ai le plus grand caractère !

Le quatrième acte du *Danger des Castilles* se termine de façon imprévue. On voit apparaître un régisseur qui déclare : « Messieurs, l'administration vous supplie de rester ; vous avez peut-être cru que la pièce était terminée, tout le monde, l'aurait pensé comme vous, mais il y a encore un acte, pour le second et le vrai dénouement de l'ouvrage. » Il est facile de deviner la critique contenue dans cette plaisanterie. On a souvent répété que le cinquième acte de *Hernani* était inutile. L'empereur ayant accordé son pardon, il semblerait que la

pièce dût être terminée. Remettre Hernani et dona Sol en présence est superflu. Hugo en décida autrement et les parodistes, après avoir énoncé leur blâme, sont obligés de suivre *Hernani* jusqu'au bout. *Le Danger des Castilles* a donc un cinquième acte. Comme il fallait s'y attendre, la grande scène d'amour est copieusement raillée et l'ancien cocher dit à sa maîtresse qui admire la beauté de la nuit :

Nous allons donc, ma mie,
Faire toute la nuit un cours d'astronomie ?

Hélas! au milieu de leurs épanchements, le traiteur Dégommé, avide de vengeance, survient tout à coup et il apporte des « pilules mortifères » destinées à *N, i, ni*. Le jeune homme, fidèle à sa promesse, les avalera. Cette peu réjouissante perspective ne l'émeut guère, car il conserve assez de lucidité pour remarquer que la pièce va se terminer comme un drame de Shakespeare :

Mourons, comme Juliette et comme Roméo!

Parasol a pris quelques pilules. Elle ne meurt pas sur-le-champ. N, i, ni succombe le premier et le terrible Dégommé, qui suit avec intérêt l'action du poison sur ses deux victimes, constate gaiement :

La femme plus que l'homme est toujours coriace !

Telle est la fin de *N, i, ni ou le Danger des Castilles*. Cela ne manque pas d'esprit. Néanmoins il existe une autre parodie de *Hernani*, beaucoup plus amusante et justement célèbre. Nous voulons parler de *Harnali ou la Contrainte par cor*, d'Auguste de Lauzanne. Les personnages sont Dégommé Comilva, actionnaire de théâtre, Quasifol, nièce de celui-ci, Charlot, chef d'un contrôle de théâtre, et Harnali, ancien contrôleur devenu marchand de billets. Charlot souhaiterait épouser Quasifol et Quasifol aime Harnali. Charlot s'est introduit chez celle qu'il aime. Il demande à M^me^ Joseph, vieille domestique, de le cacher :

N'as-tu pas quelqu'horloge,
Où, quand vient un rival, prudemment on se loge ?
— Ces tours-là sont bien vieux !
— N'importe ! employons-les.
— Mais on l'a déjà fait dans *Douvres et Calais*...

— Ah ! la vieille a raison !... Moi, je suis un tragique,
Je ne dois pas agir ainsi qu'un bas comique...
Si j'allais me blottir au fond de ce buffet,
Cela pourrait produire un excellent effet...
Mais non ! il vaut bien mieux me cacher dans l'armoire ;
Le moyen est plus neuf, si j'en crois ma mémoire,
Jamais, on n'y songea... oui, c'est un nouveau tour...
— Renouvelé des Grecs et de *Monsieur Vautour*.

Monsieur Vautour est un vaudeville de Désaugiers. Nous aurons souvent l'occasion de retrouver le reproche de manque d'originalité que ses détracteurs ont adressé à Victor Hugo. De même, un peu plus loin, l'invraisemblance de l'action et la pauvreté des moyens dramatiques employés dans *Hernani* sont vertement blâmés. Harnali nous déclare :

Je sors... je ne sais trop ni pourquoi ni comment.
Dans la passe où je suis, il serait mieux peut-être
D'attendre mon rival, de me faire connaître...
Oui, mais nos démêlés s'éclairciraient trop tôt ;
Allonger la courroie est peut-être un défaut ;
Mais il nous faut aller jusqu'à la catastrophe,
Et, pour arrêter là, nous avons peu d'étoffe.
Jamais tailleur adroit, quelques efforts qu'il fît,
Avec un quart de drap n'a pu faire un habit ;
Et jamais pâtissier, quelque soin qu'il y mette,
Ne fait d'un peu de pâte une énorme galette !

Les auteurs de *Harnali* ne se montrent pas toujours aussi durs et ils savent être d'une franche drôlerie. Ecoutez le discours du vieux Dégommé Comilva arrivant chez M^lle^ Quasifol, sa nièce, et y découvrant Charlot et le marchand de billets :

..... Deux hommes chez ma nièce !
Voilà, sur mon honneur, une plaisante pièce !
Qu'est-ce à dire ? En ces lieux vous introduire ainsi !...
Pour un vieux Lustucru me prenez-vous ici ?
Suis-je donc un jouet, un homme en pain d'épice,
Que l'on donne aux enfants qui viennent de nourrice ?
Suis-je un polichinelle, ou suis-je un chien barbet
Que l'on fait aboyer en pressant le soufflet ?
Eh bien ! il était temps !... Je vois qu'en ma demeure,
Pour savoir du nouveau, j'arrive à la bonne heure !
Vous êtes des gaillards qui montrez du toupet ;
Ainsi donc, pour vous deux, ma nièce me trompait ?
C'est du propre ! Et c'est vous, ma nièce ? vous, ma femme ?
(Vous l'alliez devenir !) Quelle conduite infâme !
Lorsque de notre hymen j'arrange les apprêts,

Je me trouve être avant... ce que l'on n'est qu'après.
C'est du propre ! et vraiment, dans cette circonstance,
C'est bien aimable à vous de me faire une avance.
Et toi, fille modeste !... Ah ! mon amour craintif
N'ose plus à ton nom joindre cet adjectif...
Ah ! je me sens rougir de fureur et de honte !
Je sens à mon vieux nez la moutarde qui monte !
Si je n'étais pas chauve, en ce moment affreux,
Je voudrais par paquets m'arracher les cheveux ;
Mais par bonheur encor j'ai la poigne assez forte...
Il faut nous expliquer tous trois devant la porte.

Le passage où Harnali se découvre à Quasifol vaut le discours de Comilva. Qu'on en juge :

Apprenez tout ! Le nom du métier que j'exerce
Ne décora jamais l'*Almanach du Commerce*.
Avant que ma famille ait eu tant de malheur,
D'un théâtre chantant j'étais sous-contrôleur ;
Mais un nouveau commis, un scélérat, un drôle
Me fit, en arrivant, renvoyer du contrôle.
Au théâtre, jadis, me tenant sur le seuil,
Je faisais au public un rigoureux accueil ;
Et ma main, des marchands confondant la cohorte,
Déchirait les billets qu'on vendait à la porte :
Ne les déchirant plus, je les tends à présent ;
Quand l'homme public tombe, il devient opposant...

Harnali aux prises avec Charlot garde une verve égale. Est-il besoin d'indiquer que le passage que nous allons citer est la parodie de la fière réponse d'Hernani à don Carlos refusant de se battre.

Eh bien, oui, j'en conviens, oui, je tends des billets,
Je t'haïs! chaque soir tu nous donnes la chasse ;
Je t'haïs, tu perçois cinq sous par chaque place ;
Je t'haïs, je t'haïs ! Je ne veux pas te voir.
Je t'haïs le matin et je t'haïs le soir,
Soit que je reste assis, soit que je me promène ;
Je t'haïs le dimanche et toute la semaine.

Au troisième acte d'*Harnali*, Auguste de Lauzanne retrouve toute sa méchanceté et les critiques tombent dru sur Victor Hugo. Négligences, invraisemblances, imitations, tout est soigneusement relevé. On se moque de la confiance de Comilva acceptant chez lui le vagabond famélique, l'inconnu déguenillé qu'est Harnali. Ce dernier déclare qu'il est « dans la débine » et qu'on l'a mis à la porte de son « garni ». Il vient

donc s'installer chez Dégommé Comilva et Comilva trouve la chose fort naturelle. Il dit à son hôte « d'un air satisfait » d'agir comme chez lui. Jacquot, le neveu du portier de Comilva, nous fait part de ses réflexions :

> Au moins c'est un beau trait ; s'il n'est pas raisonnable,
> On ne saurait nier qu'il ne soit charitable.

On ne saurait nier non plus la bonne humeur des censeurs qui s'étonnent également du désir d'être arrêté qu'exprime Harnali, lorsqu'il apprend le prochain mariage de Mlle Quasifol et de Comilva. Comilva ne s'explique guère les sautes d'humeur de l'homme qu'il abrite :

> Ah ça ! mon bon ami, tâchons de nous entendre ;
> Si vous désirez tant de vous voir arrêté,
> A quoi bon implorer mon hospitalité !
> Il valait mieux aller au premier corps de garde,
> Vous faire simplement empoigner par la garde,
> Que de venir ici troubler nos doux ébats,
> Par vos cris enroués, qui n'en finissent pas.
> Votre trait d'héroïsme a l'air d'une bêtise...
> — Que voulez-vous ? Je fais sottise sur sottise.

S'il a le caractère changeant, Harnali ne manque pas de littérature et il connaît les pièces d'Alexandre Dumas, comme vous l'allez voir. En effet, à la proposition qui lui est faite de se cacher derrière un panneau mobile, il répond à Comilva :

> — Ah ! bon ! merci ! je vois...
> C'est un panneau montant, comme dans *Henri Trois*.

La scène des portraits provoque, naturellement, la gaieté des auteurs. Comilva montre une grand'tante à Charlot :

> Ici vous y voyez ma grand'tante Desloges ;
> Elle exerça vingt ans comme ouvreuse de loges
> Au Théâtre-Français, et laissa trois enfants
> Quelle avait élevés avec les petits bancs :
> On y jouait souvent et Corneille et Racine ;
> On y parlait français (du moins je l'imagine).
> Et le théâtre alors gagnait gros, Dieu merci !
> Les temps sont bien changés... et les pièces aussi !

De même que les autres parodistes d'*Hernani*, Auguste de Lauzanne estime que le changement de lieu au quatrième acte ne sert à rien, sinon à planter un nouveau décor et à satisfaire le goût très prononcé de Victor Hugo pour la mise

en scène curieuse. Imitant don Carlos venu s'enfermer dans les caveaux qui contiennent le tombeau de Charlemagne, les acteurs d'*Harnali* se sont transportés, par dérision sur la butte Montmartre, et on nous dit :

Nous sommes hors barrière,
Sur la butte Montmartre, assez près des carrières,
Et dans l'un des caveaux d'un hospice vanté
Où les fous quelquefois vont chercher la santé.

Charlot, dévoré de l'ambition d'être nommé régisseur, est venu là. Le titre qu'il espère sera-t-il accordé au simple contrôleur de théâtre? Il se le demande, plein d'anxiété, et, parodiant don Carlos, médite en ces termes :

Il le faut avouer, le monde est un beau lot,
Et si je ne craignais d'être trop téméraire,
Je voudrais être un jour régisseur de la terre ;
C'est une belle place !... Oh ! qui me dit tout bas :
Tu l'auras ! Je l'aurais ? Non, je ne l'aurai pas.
Tu l'auras, je te dis... Laissez-moi donc tranquille ;
Non, je ne l'aurai pas ; mais pourtant, c'est facile...
Si je l'avais ? Crois-tu que je l'aie ?... Il faut voir.

Don Carlos a pardonné à Hernani. Charlot, nommé régisseur, pardonnera pareillement à Harnali et, lui ayant rendu sa place de contrôleur, lui donnera licence d'épouser Quasifol. Harnali est enchanté et il nous avertit de son état d'âme :

Tiens ! c'est particulier, ma haine qui s'en va !

Quasifol s'étonne :

Quoi ! ton affreux courroux, ta colère funeste !

Et Harnali bon enfant :

Je viens de les quitter comme on quitte une veste !

Les deux amants se sont épousés. Ils restent seuls et vont goûter les suprêmes délices. Survient l'implacable, le cruel Comilva, qui souffle depuis une heure dans l'instrument que lui a confié Harnali. Corner ne servant à rien et Harnali feignant de ne pas entendre, Comilva se montre à sa victime et lui rappelle sa promesse de mourir à la première réquisition :

Harnali, me voilà !
— Que voulez-vous ?
— Eh bien !
Tu ne m'entends donc pas corner depuis une heure ?

— Si fait, j'entendais bien.
(*A part.*) Faut-il donc que je meure
Par procédé pour lui ?
(*Haut.*) Le jour de mon hymen ?...
Vous êtes bien pressé, remettez à demain.
— Quoi ! remettre à demain ! Tu voudrais donc que j'eusse
Trompetté pour sa Ma—jesté le roi de Prusse ?

Puisqu'il faut mourir, Quasifol entend bien rendre la fin de la pièce émouvante et, du même coup, elle nous dira ce qu'elle pense de l'œuvre de Victor Hugo.

Il faut absolument que j'éprouve un accès
De délire... il le faut... c'est là qu'est mon succès.

Harnali la prie de se dépêcher et, véhémente, elle continue :

Voilà que cela vient. Quelle étrange harmonie !
J'entends chez le voisin un bruit confus de voix !
Que de cris différents s'élèvent à la fois !
Admirable ! mauvais ! superbe ! ridicule !
Elevons des autels !... donnons-lui la férule !
Son œuvre est un prodige !... un long amphigouri
Qui semble procéder de Pindare... et d'Odri...
Jamais de pareils vers, jamais les cors de chasse
Ne pourront sur la scène...Ah ! Messieurs, grâce ! grâce !
D'où vient ce désaccord ? pourquoi dispute-t-on ?
Dieu, que l'Académie est près de Charenton !
L'auteur est jeune encore ! son talent est futile ;
Le temps, le temps viendra pour corriger le style,
Et s'il change de route avec quelques efforts,
La raison reviendra...

Elle tombe et Harnali termine sa phrase :

Pour extirper les cors.

A en juger par cette conclusion, Auguste de Lauzanne tenait en piètre estime la langue poétique de Victor Hugo. L'auteur anonyme de *l'Enfan le Troubadour à la représentation de Hernani* partage cette opinion, quand il apprécie le monologue de don Carlos devant le tombeau de Charlemagne, en ces termes :

Dans un' tirade où qu'il dév'loppe
Tout un pompeux galimatias,
La belle' chos', dit-il, que l'Europe
Deux homm's en haut ! les aut'... en bas !
Pati pata,
Enfin voilà !

C'est d'un tragique à fair' pouffer de rire.
Quel grand morceau !
Comme ça serait beau
Si l'on pouvait d'viner c'que ça veut dire !

Animé d'une égale sévérité, il écrit encore :

Parbleu ! messieurs de la critique,
S'écrie alors un élégant,
Convenez qu' cet ouvrage unique
Pour le styl' n'a pas son pendant ;
Qu'il peint bien l'esprit, l' caractère
D'ces Espagnols fiers à l'excès.
Il est vrai, répond un gros père,
Qu'on n'y trouve rien de français.

Plusieurs des situations de la pièce lui paraissent absurdes. Au second acte, on ne s'explique pas que dona Sol puisse s'échapper de la maison de son oncle.

Au portier-z-il faut croire
Qu'elle aura donné pourboire.

On ne s'explique pas davantage que Hernani ne tue pas le roi, quand il pouvait aisément le faire :

Hernani, qui sur le roi
Brûlait d'assouvir sa haine,
Maint'nant qu'il le peut sans peine
Ne l'veut plus, je n'sais pourquoi.

Nous avons déjà vu qu'une douce gaieté s'empare des parodistes lorsque Ruy Gomez laisse seuls Hernani et dona Sol. L'auteur de *Fanfan le troubadour* ne s'amuse pas moins que ses confrères de la naïveté du vieillard :

Il court, dans l'zèle qui l'enflamme,
Fermer les portes du donjon,
Laissant l' bandit avec sa femme.
Faut-il qu'un homme soit cornichon !

Partageant l'opinion exprimée dans *N, i, ni ou le Danger des Castilles* et dans *Harnali* au sujet de l'inutilité du cinquième acte, il ajoute plus loin :

L' rideau tombe, j' quittais ma place,
Quand j'entends dire à mon voisin :
Ceci, Messieurs, n'est qu' la préface,
C'est le commenc'ment de la fin.
L'auteur s'est dit dans sa sagesse :

Tout doit s' compenser ici-bas ;
Gnia deux dénouements dans ma pièce,
C'est pour celles qui n'en ont pas.

MM. Brazier et Carmouche écrivant : *Oh ! qu' nenni, ou le Mirliton fatal*, font une semblable critique :

Mais c'est là le plus beau, c'est là l'indéfini,
Lorsque tout est fini, que rien ne soit fini.

Le style de Victor Hugo ne leur plaît pas non plus. Belle-Sole écoute les doléances de son amoureux contre Blaguinos, « neveu du greffier de M. le Maire, le scélérat qui fit mettre son père au violon ». Blaguinos, de son côté, s'exprime de pompeuse manière et Belle-Sole, agacée, l'interrompt :

... Assez ! assez ! c'est bien !
Voilà des chiens de vers auxquels on n'entend rien !

Enfin, MM. Brazier et Carmouche, ayant l'âme vertueuse, blâment l'immoralité de *Hernani*. Dans leur parodie, Belle-Sole aime Oh ! qu'Nenni, dont le frère fut contrebandier et mourut au bagne de Toulon. La jeune personne apprend cette nouvelle qui ne la déconcerte nullement. Au contraire, l'infériorité sociale de son amant lui plaît et elle s'exclame : « Un voleur ! Je t'aime !... » Oh ! qu'Nenni réplique : « L'honneur est bien rococo... la vertu est bien rococote... au *lieur* qu'avec moi tu diras : J'ai pour amant un monstre. » Et Belle-Sole extasiée : « Quel heureux avenir se prépare pour moi ! »

Nous arrêterons ici l'analyse des parodies de *Hernani*. Il est incontestable que la plupart sont fort drôles. La pièce se prête, d'ailleurs, aux travestissements faciles.

(*A suivre.*)

ALBERT DE BERSAUCOURT.

POÈMES

LA MORT DU FOSSOYEUR

La terre chante, la terre chante
la légende de la neige qui s'argente,
la terre blanche et rêche,
chante la neige,
dans le verger sévère où l'air tremble, glacé.

La neige au cimetière où sommeillent les âmes
chasse les ombres vers ailleurs;
le fossoyeur aux mèches blanches creuse
la terre en paix, la terre calme et bienheureuse,
le fossoyeur des choses du passé!
Son visage est ridé comme un arbre très vieux,
oh! ses mains sont des feuilles mortes,
les veines de son cou saillent comme des cordes,
toute la paix est dans ses yeux.
Son cœur est léger comme une prière,
comme le tapis blanc qui s'étoffe à ses pieds,
comme les bouleaux à écorce de papier,
comme la neige sur les pierres.
Ses bras de fossoyeur ont fouillé le sol noir,
les mottes et les herbes,
parmi l'aurore verte et la cendre du soir.
Aux portes de minuit, il borde des couchettes
pour les pâles bébés drapés de langes noirs.
Il a tendu des lits, il a creusé des fosses,
que d'autres et tremblantes mains ont tapissées
de pensées tristes, de blanches roses
pour les fiancées auréolées de lis gris,

que la mort de leur rêve flétrit au seuil des noces.
Il a creusé, le fossoyeur pour les lassés,
le fossoyeur du deuil, de l'hiver et du rêve
et fossoyeur de son orgueil,
une fosse de terre douce pour soi-même
que ne duvète pas la neige blême !

Creuse, ô fossoyeur, creuse et chante,
pour la neige qui s'argente,
pour le rêve de la terre,
car voici, seule et sombre, au verger de mystère,
qu'une forme s'agenouille sur la neige
avec une lampe ;
oh ! la verdeur étrange,
à ses hanches du flot de l'étoffe inconnue,
des ailes d'aigle enracinées à ses épaules ;
elle est venue
en silence, sans écarter les pleurs du saule,
écoutant les flocons tomber.
Alors le fossoyeur au front bombé d'aurore
lève le front de son labeur vers sa prière :
il surprend des bruits d'ailes dans de la lumière,
il entend des chants larges
mais étranges,
et des stances qu'on chanterait comme à voix basse :
le fossoyeur est ravi en extase !

Chante, chante,
pour la terre qui s'argente,
pour le rêve de la terre,
pour l'archange aux ailes vertes de lumière,
pour l'archange aux larges ailes de printemps ;
entends la chanson blanche et tends tes bras vers elle,
son âme est la veilleuse droite
dont la flammèche froide est tremblante à sa gorge,
pour que la neige pleure et pleuve dans la fosse

et que ses flocons sombrent
dans la fosse de terre ouverte sous toi-même,
car ils n'ont pas blanchi la paroi haute
de la fosse où pleure la neige,
où pleut le saule avec les ailes de la femme,
aux vantaux de velours taillés dans un cyprès !
Alors, dans la forêt
des gouttes beiges, des gouttes pâles, des gouttes blanches,
où les pétales de la neige
ont respecté le seul plumage de l'archange,
quels lents remous d'arpèges, quelles fanfares larges !
Est-ce que des cortèges
sont en marche ?...
Surgis du soir, vers quelque part,
vers son âme ?...

« Neige effeuillée à la couronne de la Vierge,
neige des cierges purs et des baisers chastes,
neige et manne des lis poussés dans le ciel blanc,
plumes dont les danses des anges ont jonché
les planchers lilials et les parvis célestes,
effeuillez-vous, les neiges,
fleurissez les pommiers tristes, comme au printemps,
les fronts paisibles des vieillards de sagesse,
les fronts rosés,
les fronts frais des nouveau-nés roses dans leurs langes,
baisers des anges,
caresses des ailes brodées, et flocons
semés du ciel pour la moisson
des âmes chastes !... »

Et l'ange emporte la veilleuse qu'est son âme,
et dans la tombe, et dans le moelleux berceau,
étoffé d'ombre blanche où sommeillent ses os,
pourra pleurer la neige.

☆

ÉTÉ

La sagesse du noir lierre et des ricins
cède au dogme de feu que le soleil proclame,
et sur la route déroulée en oriflamme
on voit de la chaleur titiller par essaims;

les rochers surchauffés dorment sur les coussins
des môles et le blé, par rafales de flammes,
s'enfle et darde, vautré comme un grand corps de femme,
en pavots clairs, les boutons roses de ses seins.

Des lézards sont pâmés sur les terrasses veules ;
l'égoïsme hautain des peupliers s'esseule,
et des brindilles de clarté au front des meules ;

mais pas un souffle, et les nuages sont en panne ;
la prairie est au calme plat ; le paysage
semble au « ne bougeons plus » de quelque photographe.

☆

LE VOYAGEUR

Il marche, sombre et seul. Il rencontre des foules
de pèlerins lassés sur les sentiers qu'ils foulent
des routes de l'aurore aux sentes violettes
du soir. Des christs pendus comme des amulettes
aux gorges des vallons crèvent la brume dense
d'automne, et le troupeau, dont les clochettes dansent,
bat ses enclos comme un fleuve qui bat ses digues,
et le heurt des sabots sur les terroirs prodigues
est un ressac ; et les têtes sont des aigrettes
d'écume blanche et les oreilles sont des crêtes
de vagues. Et le vent cingleur fouaille l'exil

de l'arbre aux andouillers argentés de grésil.
Et quand, las, il a vu que la foule compagne
se cherchait pour se fuir par les mornes campagnes,
il rappelle vers soi ses yeux d'inquiétude,
ô solitude, solitude, solitude !

Il marche. Il est celui que les ombres n'arrêtent
ni l'aube. Il est celui qui nargue les tempêtes
et les déluges où des mondes font naufrage.
Il n'a jamais souri qu'en face des orages,
il n'a jamais subi la honte des déroutes,
il n'a jamais foulé deux fois la même route,
et la lune qui hait les moindres recoins d'ombre
crayonne au dos des monts sa silhouette sombre.

Le voyageur s'en va, parmi des somnolences
d'astres, et son radeau par des mers de silence
rit aux sargasses, flotte et nage sur le dôme
des eaux vertes comme un regret dans un cœur d'homme.
Il regarde l'abîme et ses remous l'effarent
de joie : il est celui qui dédaigne les phares ;
la mer pleut ses béryls au pelage des grues,
et le soir, au travers d'un soleil de chair crue,
lui montre des rochers où les écumes brisent
leur rage ; il ne voit point ces dangers qu'il méprise.
Le voyageur par des routes insaisissables
vogue au travers des mers, marche au travers des sables,
franchit la dune et le glacier, s'acharne et lutte
dans les circuits troubles des vents, dans les volutes
des orages, et dans les typhons en manèges
désordonnés, sans prendre au sérieux leurs neiges
blêmes. Et quand il a bravé la haine immense
et la fureur des hémisphères en démence,
il s'assied sous un arbre où la tristesse flâne
et son regard s'étend comme un oiseau qui plane.
Voyageur dévalant aux pentes des nuits sombres,
hanté par ce désir de marcher devers l'ombre,

il marche vers la ville où songea sa jeunesse :
des palanquins pompeux dragués par des ânesses
blanches, avec des cheikhs dans des toges de soie,
le croisent sur la route ; et la course à la joie
est celle aussi des mendiants et des ilotes,
des misérables de la terre ; et son cœur flotte
entre un remords et le désir des routes larges ;
le monde est un déluge, et son âme est une arche
où de louches instincts vont par couples farouches.
L'amour mêlait dans les ivresses de sa bouche,
sous les philtres des fleurs, toutes les fleurs des conques.
Alors il est parti par un sentier quelconque,
il a marché par des plages de solitude,
il a trempé son âme aux lourdes hébétudes
des fatigues, il a nourri son cœur de baies,
il s'est désaltéré dans les sources qui béent,
il a goûté dans les mousses et sur les steppes
le frais sommeil bercé des mouches et des guêpes,
ses cheveux ont poussé, et sa barbe et ses ongles,
sa chair s'est aguerrie aux épines des jongles,
ses pieds se sont durcis aux sandales d'écorce,
sa passion d'enfant s'est unie à sa force
virile et sa sagesse a grandi d'âge en âge
aux choses qu'il voyait dans son pèlerinage.
Mais il n'a point trouvé la chose qu'il cherchait
dans sa folie ; et le fantôme s'est caché
dès son approche ; alors il a foulé les plaines
pour l'illusoire orgueil d'une recherche vaine,
car sur son front n'a pas rampé le doute ignoble
ô satisfaction de cueillir aux vignobles
d'erreur l'égarement de vendanges austères !
Il faudrait atterrir au port d'une autre terre
moins rebattue, assise au fond d'autres espaces,
et ce mot qu'il disait aux foules à voix basse,
il l'a hurlé dans son désert. Puis des années
ont passé. Son ardeur ne fut éperonnée
qu'à l'orgueil de poursuivre un but insaisissable.

Enfin le voyageur s'est assis sur le sable
au coin d'un soir, dans un désert ; il songe et pleure.
L'heure où l'on se souvient n'a point convié l'heure
où l'on espère. Il pleure et songe, et la nuit tombe,
et l'espoir a fermé sur lui, comme une tombe,
ses ailes, et le soir décline dans son rêve.
Puis il se lève ; il sort un instant de son rêve
pour briser un portrait qu'il cachait dans la toile
de son sac. Et son front retombe, et les étoiles
pleurent sur lui. Le feu brille comme une torche
et des sanglots aussi s'allument dans sa gorge.
Il voit la plaine et le mancenillier funèbre
de sa désespérance et la grande Ténèbre
qui le guettait pour l'attirer sous ses ombelles,
et, las d'avoir marché pendant toute sa vie,
le voyageur s'endort dans la vision belle
des mirages domptés et des routes suivies...

★

PRIÈRE A MOI-MÊME

En allant vers la vie où l'on chante, à l'orée
des soirs roses dont ton enfance se grisait,
quels porches d'or ont entr'ouvert tes clefs dorées,
quels anneaux lourds rapportes-tu de ton passé ?

Devant quels dieux t'es-tu prostré dans ta prière,
ô moi-même, de quels anges fus-tu vainqueur,
de quels vins forts as-tu nourri tes lèvres fières
et les paons de l'orgueil qui rouaient dans ton cœur ?

Les heures, goutte à goutte, et les minutes brèves
l'ont grignoté, ce cœur de périssable roche,
avec la mort quotidienne de ton rêve
dans la voix douce et transparente de l'horloge ;

Car ton sang monte, telle l'huile d'une lampe ;
l'hiver de tes cheveux fera fondre les roses
de ta joue, et de lentes larmes à ta tempe,
quand descendra sur toi le soir de toutes choses !

★

OPTIQUE

Le vol crêpu de l'aigle Rêve aux ailes noires
meut ses charnières d'or en radiances noires
parmi les garous blancs et les floraisons noires ;
sur la rocaille l'aigle et l'homme se recueillent.

La mousse ourle la souple hermine de ses feuilles
sur l'idéalité du jour blond qui s'effeuille
et voici poindre au soir de gloire et sous les feuilles
le trône où dort la rose blanche aux feuilles noires.

Et sur la terre aux givres de lumière où luisent
les orangers dans les serres tièdes, où luisent
mille villes par flottilles de minarets,

l'automne du jour pleut ses moissons de rayons,
et tout cet or se synthétise, ô visions,
dans la cage du prisme où dansent les reflets !

★

SOIR

Le soir cauteleux vient à pas de loups
avec des pavots parmi ses cheveux.
Dans le vent qui luit comme une arme à feu,
les reflets sont clairs, les contours sont flous.

Les arbres sont noirs. Les arbres sont blancs.
Des rameaux tortus tombent des fruits blets ;
le soleil attend l'instant violet
qui lui donnera le baiser sanglant.

Le jour semble court. Le jour semble long.
Avec un sanglot, il s'enfuit, sachant
que le soir viendra comme un chien félon
lui mordre le dos de son croc méchant.

FERNAND BENOIT.

L'ESPRIT PRÊTRE LAIQUE

J'appelle ainsi les survivances de l'esprit prêtre dans notre esprit moderne, qui se veut pourtant areligieux ou antireligieux. — Est-ce bien survivances qu'il faut dire ? Ce mot implique l'idée d'un sentiment en régression. On peut trouver au contraire que l'esprit prêtre est plutôt en progrès. On sera du moins de cet avis si l'on considère l'extension de l'esprit prêtre en surface. Autrefois, l'esprit prêtre était le privilège d'une caste. Aujourd'hui, il s'est répandu, diffusé, dilué dans nos classes dirigeantes, dans ces élites intellectuelles, politiciennes, administratives, qui forment notre aristocratie démocratique.

Des exemples de cet esprit sont faciles à trouver dans le langage et dans les mœurs. On peut citer la rage de vouloir conférer un caractère sacré à sa profession, de l'ériger, comme on dit, en sacerdoce. Toutes les fois que vous entendez un Monsieur appliquer ce vocable à sa profession ou à celle des autres, vous avez devant vous un homme plus ou moins imbu de l'esprit prêtre. — C'est surtout à propos des carrières de l'enseignement et de la magistrature qu'on parle de sacerdoce ; mais on pourrait étendre ce mot au fonctionnarisme tout entier, à toute « hiérarchie », conformément à l'étymologie de ce dernier mot (1). En ce sens tout fonctionnaire serait un prêtre ou un demi-prêtre. — On parle également du sacerdoce de l'avocat et du médecin. Quand il s'agit d'un avocat ou d'un médecin politicien, le sacerdoce est double et se trouve porté en quelque sorte à la seconde puissance.

Une autre survivance de l'esprit prêtre est la qualification de *renégat*, dont on flétrit l'homme qui change d'opinion ou de parti. L'épithète de renégat est d'origine religieuse. Cela n'empêche pas les anticléricaux de l'employer comme les autres. Tout le monde connaît le Monsieur qui se dit libre-penseur,

(1) Stirner remarque que le mot *hiérarchie* veut dire organisation sacerdotale et sacrée.

qui revendique hautement pour chacun le droit de changer, d'évoluer, etc. Au besoin, il vous citera le vers connu :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Mais qu'il vienne à apprendre une volte-face d'un de ses amis politiques, le voilà qui s'indigne et accable son ancien coreligionnaire de l'épithète flétrissante et redoutée de renégat. — Redoutée, pourquoi? — Parce que nous sommes imbus de l'esprit prêtre, parce que nous tremblons tous devant l'anathème et l'excommunication. Pourtant, si on admet la liberté de penser il la faut entière. Il n'y a pas de renégat qui tienne. Chacun est libre à chaque instant de secouer sa croyance d'hier. Mais la plupart des gens ne l'entendent pas ainsi. Un parti est une église; il prétend tenir les siens sous sa coupe, il veut prévenir les défections et les schismes et terrifier le renégat éventuel par le geste d'anathème.

Une autre expression cléricale est le mot même de « laïque » que l'on met à toutes les sauces. — Morale laïque! Conscience laïque! Idées laïques! Croyances laïques! Ces expressions nous reportent au temps de la bulle *Clericis laicos*, où l'on opposait les clercs aux laïques. C'est du pur moyen-âge. — Dans une société où les clercs n'existent plus ou ne comptent plus, du moins intellectuellement, il ne devrait plus être question d' « idées laïques ». Un esprit indifférent aux controverses théologiques n'attachera pas une signification intellectuellement valable à cette expression. Il faut être soi-même pontife, vouloir opposer une église à une autre.

On parle aussi de fêtes « laïques ». On en a institué récemment : fêtes de l'Amour, de la Jeunesse, du Printemps, du Travail, — avec programme approprié : lecture de vers de circonstance par des messieurs en habit noir, processions de jeunes couples célébrant l'amour, d'ouvriers portant leurs outils et célébrant le travail, etc. — Au fond de ces cérémonies laïques, on retrouverait aisément une préoccupation toute religieuse, toute cléricale : celle de faire communier les hommes dans une même idée, dans une même foi. Pour un esprit religieux, un sentiment, une joie, un souvenir, une espérance n'ont de valeur qu'à la condition d'être mis en commun, d'être solennisés et consacrés par le groupe.

Une autre expression religieuse et évangélique est l'expres-

sion « aller au peuple », si fort à la mode, il y a quelques années, parmi les jeunes tolstoïens et adeptes des U. P.

Du même ordre est l'expression de « devoir social » surtout prononcée d'une certaine façon et avec la componction voulue.

L'esprit de groupe sous toutes ses formes, l'esprit de corps, l'esprit de chapelle prennent aisément la nuance religieuse. Nous avons entendu un jeune ingénieur, frais émoulu de l'Ecole Polytechnique, parler avec dévotion de l'esprit de corps polytechnicien comme d'une religion d'initiés, inintelligible aux profanes. Ce même sentiment a été très souvent exprimé par des militaires, au moment de l'affaire Dreyfus.

Tout cela n'est pas bien grave ni bien profond, si l'on veut. Cela est capable tout au plus d'agacer ceux qu'horripile la « nuance religieuse », comme dit Stendhal. L'esprit prêtre est aujourd'hui à fleur de peau. Il a perdu en profondeur ce qu'il a gagné en surface. Il n'a plus la profondeur de psychologie, la ténébreuse volonté de puissance, l'implacable persévérance dans le ressentiment qui conféraient une majesté sombre à l'âme sacerdotale d'autrefois et que Nietzche a si fortement décrites dans sa *Généalogie de la morale*. — Nous assistons à un embourgeoisement et à une démocratisation de l'esprit prêtre. Nous ne voyons que prêtres autour de nous. Mais quels humbles, quels modestes pontifes, auprès de ces grandes figures ascétiques qui se vouèrent à ce que Nietzsche appelle la « médication sacerdotale de l'humanité » et poursuivirent une œuvre tant de fois séculaire de pandomination spirituelle et temporelle. — L'esprit prêtre laïque est l'héritier et le pâle imitateur de l'autre. Il emprunte au catholicisme sa mise en scène, son décor impressionnant et jusqu'à sa musique sacrée qui fit généralement les frais des panthéonisations et autres cérémonies religioso-laïques, telles que statufications de pontifes laïques, mariages civils rehaussés de pompes laïques et mondaines, etc. — Voyons ce qu'il a retenu de sa psychologie.

Notons tout d'abord que l'esprit prêtre doit être distingué de l'esprit religieux. Cela est si vrai qu'il y a eu de tout temps un épanouissement de l'esprit religieux qui n'a rien de commun avec l'esprit prêtre.

C'est le mysticisme qui est une sorte d'individualisme religieux.

L'esprit prêtre, c'est l'esprit religieux socialisé, cléricalisé ; c'est l'esprit religieux aux mains d'un clergé chargé de le représenter officiellement. — Par suite, l'esprit prêtre est un esprit de caste, ou tout au moins un esprit de corps, avec les sentiments qui s'y rattachent : esprit de domination spirituelle et temporelle, ou tout au moins orgueil et vanité de caste ou de corps, sentiment d'une supériorité morale et sociale, d'une autorité à exercer, d'un certain décorum à sauvegarder, de certains rites à observer. Ces sentiments, qui sont à leur maximum dans un clergé, peuvent exister à l'état plus ou moins diffus et atténué dans les diverses corporations et catégories sociales qui, à un titre quelconque, aspirent à représenter une idée morale, à remplir un apostolat ou une mission sociale, à se poser en modèles (les « honnêtes gens »), à donner le ton et l'exemple, à imprimer une direction morale au reste de la société, bref à exercer un sacerdoce.

Ajoutons que l'esprit prêtre peut être uni au sentiment religieux ou en être séparé. — Sous ses formes supérieures, il est vivifié par une croyance religieuse ou tout au moins philosophique et morale ; mais à son degré le plus bas et le plus pauvre, il tend à se vider de tout contenu intellectuel et idéal, à se réduire à un simple formalisme extérieur, à un pur pharisaïsme. — L'esprit prêtre laïque peut, comme l'autre, présenter à cet égard bien des degrés et des nuances.

§

A son degré supérieur, et tel qu'il se rencontre chez nos intellectuels : philosophes, moralistes, sociologues, professeurs de vie spirituelle et d'action morale, l'esprit prêtre laïque se trouve uni à une certaine conception de la philosophie entendue comme la servante d'un finalisme éthique et d'une foi morale laïque.

Croire et faire croire, dit M. Jules de Gaultier, voici quel sera le but du plus grand nombre des philosophes, après comme avant *la Critique de la raison pure*. Bacon de Vérulam constatait que de son temps on enseignait à croire dans les Universités. Cela est vrai encore du nôtre.

Mais ce n'est pas seulement dans les Universités que cet enseignement est prodigué, c'est dans tout livre capable de trouver un public

de lecteurs. Ce que les hommes demandent à la philosophie, c'est de leur donner à croire, de leur donner un premier principe sur lequel fixer leur conduite, un but vers lequel avoir l'illusion de s'orienter : car le nombre des esprits à qui la joie de comprendre suffit en elle-même ne peut être jamais qu'insignifiant et négligeable (1).

Ici, l'esprit prêtre laïque se fait le serviteur d'une idée. Il suppose, comme l'esprit prêtre catholique, un credo doctrinal, une idéologie dont il s'institue le gardien. La différence est que, dans un cas, le credo est révélé par Dieu ; dans l'autre, il est révélé par la raison. Mais les ressemblances entre les deux idéologies sont nombreuses. L'idéologie rationaliste, comme l'a parfaitement montré M. J. de Gaultier, n'est que le prolongement de l'idéologie chrétienne : c'est une véritable religion laïque. Un écrivain marxiste, M. Ed. Berth, rapproche les deux idéologies sous le même signe de paresse intellectuelle et de routine autoritaire, et les oppose à la fièvre de travail et d'innovation qui agite les milieux industriels. « La plupart des hommes ne ressentent nullement ce besoin de nouveau qui travaille l'industriel : ils préfèrent une bonne routine, où l'on vit tranquille, sans soucis, sans tracas, sans efforts... Les systèmes intellectualistes sont très commodes pour la plupart des paresseux que sont les hommes. Ils forment une sorte de bureaucratie de la pensée où l'on s'installe commodément pour toute la vie, où l'on s'assied bien confortablement pour regarder le spectacle immuable des choses. L'Eglise fut un de ces systèmes, — du moins l'Eglise officielle, l'Eglise dont saint Thomas d'Aquin est le docteur : car il y a dans le christianisme un courant tout différent et opposé à l'intellectualisme, le courant mystique qui, lui, est créateur de liberté. Mais il n'y a pas que l'Eglise pour avoir horreur du nouveau et, par conséquent, de la liberté. C'est le cas, je le répète, de tout intellectualisme, et il y en a, dans le monde moderne, des variétés innombrables. Beaucoup de gens demeurent étrangers aux pratiques industrielles, vivent loin de l'industrie : le monde, la bureaucratie, l'Université, les carrières dites libérales constituent des cercles sociaux que la pensée industrielle a aussi peu pénétrés que l'Eglise (2). » Ces « innombrables

(1) Jules de Gaultier, *De Kant à Nietzsche*, p. 178.
(2) Ed. Berth, *Anarchisme individualiste et marxisme orthodoxe. Mouvement socialiste* du 1er mai 1905.

variétés d'intellectualisme », plus ou moins imbues de l'esprit prêtre laïque, détiennent les « usines où se fabrique l'idéal » ; elles monopolisent les *Personnalités de Respect :* elles produisent des valeurs idéologiques et phraséologiques, dont le prix s'établit sur le marché selon de tout autres lois que celui des produits manufacturés. Ce n'est donc pas sans raison que M. Berth rapproche à cet égard l'Église catholique et les modernes églises laïques et qu'il oppose à l'esprit prêtre dogmatique et routinier l'esprit industriel vivant, actif et novateur.

§

Il est juste pourtant de reconnaître que l'esprit prêtre laïque a quelque peu évolué en France depuis une cinquantaine d'années. — On peut y distinguer deux formes correspondant à deux périodes de la philosophie officielle en France. L'Église laïque de Victor Cousin, dominée par la tradition littéraire gréco-latine et par la tradition religieuse catholique romaine, est encore très voisine du catholicisme qu'elle veut supplanter ; autoritaire comme lui, et étroitement conservatrice des institutions traditionnelles : Religion, Famille, Propriété ; imbue comme lui de cette prudence ecclésiastique qui fait de l'utilité sociale le critérium des croyances, qui divise les doctrines en nocives et salutaires et réfute une philosophie par ses conséquences morales et sociales, — procédé de réfutation que Taine a ridiculisé de façon si plaisante dans ses *Philosophes classiques en France.* — La nouvelle Église laïque, dominée par la tradition kantienne, protestante et rationaliste, repousse le pragmatisme catholique à la Brunetière, élargit son idéal social dans le sens du socialisme et de l'humanitarisme et tend vers une religion de plus en plus intellectuelle, de plus en plus abstraite, finalement universelle et humaine, religion de la Raison, de la Science, de la Justice et de la Conscience universelle. Chez ses plus hauts représentants, elle rappelle les rêves généreux que Renan a symbolisés dans son *Prêtre de Némi.*

Autre transformation : l'ancien idéal catholique et ascétique s'est mué en un idéal progressiste, optimiste, eudémoniste et humanitaire, aspirant au Bonheur universel et aux Paradis laïques. (Le salut de l'humanité par la Science, par la Raison.)

Les deux courants qu'on peut constater dans toute religion,

le courant rationaliste et le courant mystique, se retrouvent dans cette moderne religion laïque : un Renan y représente l'intellectualisme scientiste ; un Quinet, un Michelet, un Guyau, apôtres de l'amour, y représentent le mysticisme démocratique et humanitaire.

Ajoutons que la foi rationaliste, scientiste et humanitaire peut être plus ou moins dogmatique. Elle se trouve à son maximum de dogmatisme chez le Renan de *l'Avenir de la Science* et chez le Guyau de *l'Irréligion de l'Avenir*. Dans les derniers livres de Renan, la foi rationaliste et scientiste s'estompe d'incertitudes, s'atténue de points d'interrogation : L'humanité arrivera-t-elle ? — Échouera-t-elle dans son voyage vers le divin ? — Toutefois, en dépit de ces nuances de pensée, il est permis de dire que Renan est resté fidèle jusqu'au bout à sa foi scientiste. Dans *l'Eau de Jouvence*, le vieux Prospero, mourant, comme Faust, chargé d'années et d'œuvres, symbolise l'idéal de science et de puissance qui reste le point culminant de la pensée renanienne.

§

Quelles que soient les écoles et les nuances de pensée, il est un second trait commun à tous les représentants de la moderne religion laïque : c'est la foi en la puissance des idées. Tout esprit religieux est disposé à accorder une énorme influence à la foi transmise, à la morale enseignée. Tout prêtre croit à l'efficacité de son prêche. Le fameux « Vous êtes orfevre, Monsieur Josse » trouverait ici son application. Un exemple comique de cette foi naïve se rencontre dans la pièce de Shaw, *Candida*, en la personne du pasteur Morell. Ce pasteur — qui est bel homme et parle fort bien — fait, sans le savoir, des passions nombreuses parmi ses auditrices. Toutes, jusqu'à la jeune femme qui remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire dactylographe, sont amoureuses de lui. Le pasteur Morell attribue (car il est l'innocence même) à la vertu de la parole sainte l'affluence des belles dames à son prêche et tombe de son haut quand sa femme lui révèle la maladie qui tient ses ferventes auditrices.

CANDIDA. — James, elles sont toutes amoureuses de toi. Et toi, tu es amoureux de ta prédication parce que tu prêches très bien... Et tout cela, tu le mets sur le compte de l'enthousiasme en faveur

du royaume des cieux sur cette terre ; et elles aussi d'ailleurs. — Ah ! Chéri ! Quel nigaud tu fais !

MORELL. — Candida ! En voilà un cynisme ! Quel terrible destructeur d'idéal tu es !

Nos pseudo-prêtres à nous, philosophes, professeurs de vie spirituelle, moralistes, sociologues, prédicateurs de tout acabit, tombent dans la même illusion que le pasteur Morell, sans d'ailleurs obtenir toujours un succès aussi flatteur. Tous sont éperdument platoniciens, fervents de l'idée, et amoureux de leur prêche. C'est pour eux un blasphème que de mettre en doute la vertu de l'idée, comme l'ont fait de grands esprits peu sacerdotaux : un Bayle, un comte de Gobineau. Leur maître Renan, lui-même, en a dû scandaliser plus d'un quand il a mis dans la bouche de son Prospéro ces paroles légèrement sceptiques :

Quant je dis ces choses-là, je sens bien que nul de mes auditeurs ne sera tellement frappé de mes preuves que cela le porte à se priver d'aucune sensation douce. Sans cela, j'aurais des scrupules d'avoir été cause que quelque brave homme eût diminué, pour avoir trop pris au sérieux mes raisonnements, la somme de jouissances qu'il aurait pu goûter (1).

Ce culte du Verbe s'explique. Comme le prouve l'exemple du pasteur de Shaw, l'esprit prêtre est généralement associé au tempérament oratoire, je veux dire à la faculté de débiter des lieux-communs philosophiques. Types représentatifs : Victor Cousin ; aujourd'hui M. Jaurès. — M. Jaurès est le Victor Cousin de l'Église socialiste. On pourrait lui appliquer l'ingénieuse comparaison de Taine à propos du grand pontife de l'école éclectique :

Comme un phare coloré et commode qui tour à tour reçoit cinq ou six lumières et en transmet au loin la splendeur, il fait briller sur l'horizon philosophique leurs rayons un peu déviés (2).

§

L'esprit prêtre laïque, comme l'esprit prêtre catholique, a en horreur les douteurs, les sceptiques, les dilettantes. Victor Cousin lançait ses foudres sacerdotales contre le scepticisme. Michelet n'aime pas Montaigne : il l'écarte comme malsain et

(1) *L'eau de Jouvence*, acte III.
(2) Taine, *les Philosophes classiques en France au XIX^e siècle*.

débilitant. « Pour ma part, dit-il, ma profonde admiration littéraire pour cet écrivain exquis ne m'empêchera pas de dire que j'y trouve, à chaque instant, certain goût nauséabond, comme d'une chambre de malade où l'air peu renouvelé s'empreint des tristes parfums de la pharmacie. Les délicats, les dégoûtés, les fatigués (et tous l'étaient) s'en tirent au mot de Pétrone traduit, commenté par Montaigne : *Totus mundus exercet histrionem*, le monde joue la comédie, le monde est comédien (1). »

L'esprit prêtre laïque a également en horreur les esprits précis, à la Stendhal, qui ne sont pas dupes du style noble et de l'éloquence de la chaire.

§

Un autre trait commun à l'esprit prêtre catholique et à l'esprit prêtre laïque est la haine et le mépris de l'individu en tant que tel. Le plus pénétrant analyste de l'âme sacerdotale, Stirner, l'a bien noté. Aux yeux du prêtre, l'individu, c'est l'égoïsme, c'est le mal. L'individu est ce qu'il y a de plus méprisable. Il ne devient un peu propre, un peu présentable et un peu intéressant qu'à partir du moment où il se fait serviteur de l'idée morale, c'est-à-dire prêtre. Tous nos sociologues officiels et moralisants en sont là. Tous sont de petits Brunetière pour qui l'individualisme est l'ennemi. Pour eux aussi, religion et sociologie sont synonymes. L'office de la sociologie est, comme celui de la religion, d'unir les âmes (*religare*), d'en faire un grand tout spirituel.

Le prêtre laïque se veut l'ouvrier d'une œuvre désintéressée. Rien d'égoïste ne doit se mêler à sa mission. Il travaille pour l'idée pure; du moins, il le prétend, et parfois il le croit. Nietzsche a noté chez nos libres-penseurs et athées le dévouement à la Vérité, dernière incarnation de l'idéal ascétique.

§

La moderne foi laïque n'est pas une foi morte. C'est une foi qui agit. « Enrôler des jeunes gens, dit M. Ch. Péguy, est la plus vieille et la plus chère ambition, la plus secrète convoitise ecclésiastique (2). » C'est celle du prêtre laïque. Il aspire au

(1) Michelet, *Histoire de France*.

(2) Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne*, p. 48.

gouvernement des consciences, à l'unité morale et s'applique à la réaliser par la double voie pédagogique et politique.

C'est une loi bien connue que tout pouvoir spirituel tend à se doubler d'un pouvoir temporel et qu'inversement tout pouvoir temporel éprouve le besoin de s'auréoler d'une idée morale, de s'ériger en Règne de la Raison et de la Vérité. Cette double aspiration s'est incarnée dans ce parti pédantocratique que M. Ch. Péguy a appelé « le parti intellectuel *moderne* » et dont il a si vigoureusement et si finement campé la psychologie.

Elle s'incarne encore (et c'est tout un, à vrai dire) dans la moderne religion de l'Etat.

Cette religion n'est pas neuve. Elle est un legs de l'Ancien Régime, transmis par les hommes de 1889 dont beaucoup, suivant la remarque de M. Georges Sorel, étaient d'anciens hommes de loi, d'ex-basochiens demeurés fanatiques de la légalité et de l'Etat. Aujourd'hui, l'idée de l'Etat garde tout son prestige dans les milieux intellectuels où règne l'Esprit prêtre laïque, notamment chez les adeptes du socialisme parlementaire à la Jaurès. Il y a quelques années, le débat parlementaire sur le monopole de l'enseignement a mis aux prises les politiciens professoraux, purs adeptes de la pédantocratie étatiste, tels que MM. Jaurès et Lintilhac, et les politiques moins sacerdotaux, plus libérés de l'idéologie pédantocratique, tels que M. Clemenceau (1).

L'Etat de l'Etat est une idole exigeante, jalouse et redoutable. Ses grands-prêtres de 1793, les Robespierre et les Saint-Just, se crurent les exécuteurs d'un mandat métaphysique et moral au service duquel ils déployèrent un zèle terrible. Leur exemple vérifie le mot de Stirner : « La foi morale est aussi fanatique que la foi religieuse. » L'esprit prêtre étatiste est naturellement enclin à la cruauté. Il se satisfait, quand les circonstances l'y portent, par une violence froide, théorique, implacable.

M. Georges Sorel croit que la violence prolétarienne ne sera pas si vindicative ni si cruelle que la violence jacobine parce qu'elle ne sera plus étatiste, ni sacerdotale. « Plus le syndicalisme se développera, en abandonnant les vieilles superstis-

(1) Voir Clemenceau, *Discours pour la liberté*. Edition des *Cahiers de la quinzaine*.

tions qui viennent de l'Ancien Régime et de l'Eglise — par le canal des gens de lettres, des professeurs de philosophie et des historiens de la Révolution, — plus les conflits sociaux prendront un caractère de pure lutte semblable à celle des armées en campagne. On ne saurait trop exécrer les gens qui enseignent au peuple qu'il doit exécuter je ne sais quel mandat superlativement idéaliste d'une justice en marche vers l'avenir. Ces gens travaillent à maintenir les idées sur l'Etat qui ont provoqué toutes les scènes sanglantes de 93, tandis que la notion de lutte de classes tend à épurer la notion de violence (1). » — Cela n'est pas sûr. On peut craindre que sur ce point M. Sorel ne se fasse illusion. Il prend des exemples de récits de guerre pour montrer que les mœurs de la guerre excluent la violence froidement cruelle. — C'est oublier que la guerre a eu, elle aussi, ses fanatiques et ses mystiques. Qu'on se rappelle de Moltke saluant en 1871 la chute de Paris « réceptacle des vices de l'univers ». Le mouvement prolétarien aura vraisemblablement, comme les autres, ses prophètes et des prêtres fanatiques.

§

Il nous reste à dire un mot des formes les plus vulgaires, les plus basses et les plus grossières que revêt l'esprit prêtre laïque. Ce sont celles qu'il revêt chez beaucoup de gens à qui leur situation sociale ou leur propre sottise donnent l'illusion d'une dignité, d'une respectabilité et d'une moralité supérieures. Ici, nous trouvons la tribu des « honnêtes gens » infatués de pose morale, des philistins pontifiants, des fonctionnaires confits dans leur sacerdoce. Ici, bien entendu, l'esprit prêtre laïque se vide de tout contenu intellectuel ou idéal. Il se réduit à un plat pharisaïsme, à un fétichisme et à un tabouisme idiots. Ici aussi les exemples abondent. — Nous connaissons un fonctionnaire, assez aimable garçon et sans pose quand on le rencontre au café ou au cercle. Mais un changement à vue s'opère en lui quand il sort pour faire des visites en compagnie de sa femme et de ses filles. Il se fait une tête spéciale, qu'il porte comme un saint sacrement. On sent qu'il va officier comme prêtre de la Religion de la Fa-

(1) G. Sorel, *Réflexions sur la violence*, p. 81.

mille et de la Religion du Monde, ces deux religions sacro-saintes aux yeux de certaines personnes.

Ces deux religions sont tabouistes. Elles rendent *tabou* certaines choses, certains rites, certaines personnes, certaines idées. — Ainsi, dans une administration de fonctionnaires, le mariage rend tabou. Un fonctionnaire marié, s'il est fautif, est frappé moins sévèrement qu'un autre; par exemple, il ne sera pas déplacé. — L'observance des rites mondains rend aussi tabou. La note la plus importante pour un fonctionnaire est la note mondaine. Un fonctionnaire dont le dossier porte cette note : « Excellentes relations en ville » (ce qui signifie qu'il fait des visites dans le monde fonctionnaire) est tabou.

Le dévot de la Religion du Monde, comme celui de la Religion de l'État, est généralement intolérant et vindicatif. Ne touchez pas à ses idoles. Ne vous attaquez pas à lui; car en lui vous attaqueriez la morale, la société et autres choses respectables. Dans toutes les catégories sociales, on trouve de ces « soutiens de la société », comme dit Ibsen; de ces tartufes de morale,

> D'autant plus dangereux, dans leur âpre colère,
> Qu'ils prennent contre vous des armes qu'on révère
> Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
> Vient vous assassiner avec un fer sacré.

§

L'esprit prêtre laïque, sous ses différentes formes, répand sur notre époque ce sérieux et cet ennui prédits par Stendhal et signalés par lui comme la caractéristique de la future bourgeoisocratie. Le prêtre laïque a la plupart du temps ce « caractère de Genève » dont parle Stendhal, qui « calcule et ne rit jamais ». Stendhal se consolait de n'être pas venu cinquante ans plus tard par la pensée qu'il lui aurait fallu vivre en compagnie de prêtres laïques, de « marguilliers d'église puritaine ».

§

En somme, nous voyons que l'esprit prêtre laïque a tenu une grande place au cours du XIX^e^ siècle, et qu'il garde encore une grande influence au début du nôtre. — Lamennais déplorait l'indifférence de ses contemporains en matière de religion. — Il avait tort. — Le XIX^e^ siècle a été un siècle de foi : foi scientifique, foi politique, foi sociale, foi morale. On y a eu un

« culte » pour toutes sortes de choses : culte du Peuple (Michelet, Quinet), culte des héros (Carlyle), culte de la Femme, culte de la famille, culte de la science, du progrès, de l'humanité, des grands principes, etc., — avant tout, culte du verbe, qui reste le maître du monde.

Ce n'est pas que l'esprit qui est l'antithèse de l'esprit prêtre, l'esprit d'incroyance, d'ironie et d'irrespect, l'esprit de scepticisme et d'immoralisme, ait manqué parmi nous de représentants. — Il a suscité des œuvres vigoureuses, profondes ou subtiles ; il s'est incarné dans la verve antisacerdotale d'un Stirner, dans les diatribes d'un Nietzsche contre les « trafiquants de l'idéal », dans l'immoralisme lucide et dédaigneux d'un Stendhal, dans l'ironie souriante d'un Anatole France. Mais cet esprit n'a pas de prises sur les foules crédules, il n'a pas pénétré l'âme bourgeoise et l'âme populaire sur lesquelles la manie respectante et la manie pontifiante gardent toute leur puissance. Ce qui fait la force de l'esprit prêtre laïque, c'est qu'il échappe au ridicule. Et il échappe au ridicule parce qu'il est très généralisé. De plus, il n'est pas très apparent : le prêtre laïque passe inaperçu, n'ayant pas de costume spécial. La raillerie de Voltaire, si redoutable aux talapoins de son temps, serait désarmée contre ceux du nôtre. Le prêtre laïque est légion; c'est ce qui le rend intangible.

Peut-être ne faut-il pas le regretter. Peut-être l'esprit prêtre tient-il aux conditions les plus essentielles de la société humaine. Peut-être l'homme est-il un animal religieux comme il est un animal social. — En tous cas l'esprit prêtre laïque ne semble pas près de disparaître. Il ne manque pas de fidèles pour l'honorer, ni de pontifes pour le cultiver.

GEORGES PALANTE.

NOTES SUR LE CYNISME

Qu'est-ce que le Cynisme? M. Louis Thomas, avec ses *Tablettes d'un Cynique* (1), pose la question et suggère l'envie de la résoudre plutôt qu'il n'y répond lui-même. L'ouvrage ne se donne pas d'ailleurs pour une philosophie du cynisme, mais, sous le bénéfice du titre, des points de vue s'y expriment où se font jour avec humeur, avec humour, non sans verdeur, non sans outrance et non sans vérité aussi, divers modes, diverses façons, diverses nuances du cynisme. Et, tandis que, suscitée, renouvelée, par les propos de l'auteur, l'interrogation continue d'exiger de moi, en guise de réponse, une définition, voici que peu à peu une question nouvelle s'insinue dans mon esprit, une question qui ne me paraît pas toutefois sans rapport avec la première et qui, sournoisement d'abord, puis d'une façon tyrannique, exploite à son profit le penchant à la réflexion où m'induit la lecture des *Tablettes*. Cette question-là me fut adressée naguère, au cours d'une correspondance, par M. Charles Regismanset, le moraliste de la double série des *Contradictions*, qui trouvera ici une réponse au problème dont il avait posé très utilement les termes.

« Pourquoi », demandait M. Regismanset, « l'homme se concevant autre », suivant la formule bovaryque, se conçoit-il toujours meilleur, je dis meilleur éthiquement comme esthétiquement? Pourquoi aussi, « concevant les choses autres qu'elles ne sont », les conçoit-il tour à tour, suivant son tempérament, sa race ou sa pathologie, meilleures ou pires ? En un mot, pourquoi un absolu optimiste quand il se juge lui-même, et relatif, tour à tour optimiste ou pessimiste, ou même d'indifférence, quand il juge des objets ? »

Les deux questions acceptent une même réponse, et cette réponse, La Rochefoucauld, maître de tous les moralistes, l'a formulée d'une façon décisive en exposant que l'homme est possédé de l'amour de soi et que ce sentiment est le principe

(1) Ed. de la Société nouvelle, Bruxelles.

de tous ses actes et de toutes ses pensées. Les belles âmes ont protesté contre les aphorismes du Maître. Mais elles n'ont pu le faire sans fortifier ses raisons, car, si elles se sont récriées, c'est parce qu'elles concevaient l'amour de soi, en vertu d'un préjugé d'éducation, comme un mobile peu élevé en sorte que, par amour de soi, elles prétendaient échapper à cette motivation et voulaient disposer dans leur âme les mobiles plus nobles. Mais les nécessités de la vie n'ont rien à voir avec les appréciations des belles âmes ; or, l'amour de soi est une nécessité vitale. Ce qui ne s'aime pas soi-même cesse de vivre et ne comporte plus sur aucune table de valeurs. L'amour de soi a ses racines au plus profond de la physiologie, il est le signe de la vie comme le mouvement même du cœur ou le rythme des poumons : il n'est question de bien ni de mal, ni de réalité, ni d'ignoble pour un cœur qui ne bat plus, pour une poitrine qui ne respire plus. Les nécessités physiologiques dominent et précèdent les genèses morales, elles en sont la condition.

L'amour de soi est lié au sentiment de puissance. L'homme s'aime, et c'est un besoin pour lui d'avoir foi en lui-même, en sa force, en sa beauté, en sa séduction en tout ce qui fonde, ou augmente son pouvoir. Tous les hommes ne sont pas en passe de se faire aimer ou estimer des autres, mais tous réussissent à s'aimer et à s'estimer eux-mêmes, et cela suppose qu'ils ont tous le pouvoir de se concevoir autres qu'il ne sont dans un sens favorable, de se concevoir plus beaux, plus forts, plus intelligents. C'est là ce que j'ai nommé le bovarysme et ce pouvoir élémentaire tire son ampleur du caractère universel de l'amour de soi sur lequel il se fonde, dont il est en quelque sorte la réaction naturelle. L'homme est dans la vie comme un oiseau dans les airs, ou — pour parler le langage de l'actualité, — comme un aéroplane : il est plus lourd que la vie. Comme l'oiseau bat des ailes pour résister à la pesanteur qui l'attire vers le bas, comme l'aéroplane joue de son moteur, l'homme, par le jeu de son imagination, se conçoit constamment supérieur à lui-même, l'homme bovaryse et cette présomption éployée est le coup d'aile qui le soutient dans l'atmosphère de la vie. C'est ce qu'a si bien vu Érasme qui, dans son *Éloge de la Folie*, a décrit les mille et une façons dont l'homme s'illusionne sur sa force, sur sa jeu-

nesse, sur son rang, sur tout ce dont il peut tirer plaisir, orgueil ou vanité. Attribuant à la Folie, à son intervention bienheureuse l'épanouissement de cette présomption universelle, il lui fait dire, contemplant ses adorateurs, ce mot suprême : « A mesure que les hommes s'éloignent de moi, la Vie se retire d'eux ».

Pour se rendre compte de l'efficacité et de la grandeur de cette présomption, du pouvoir extraordinaire d'exhaussement que renferme la faculté de se concevoir autre, chacun devra regarder non pas en lui même, — car si cette présomption souveraine y fonctionne, son premier soin est d'y masquer sa présence, — mais dans la conscience du voisin : c'est là qu'en se faisant pourtant aussi bienveillant que possible il lui sera donné d'évaluer la force de la présomption motrice qui soulève l'homme au-dessus de lui-même.

Il apparaît donc que cette présomption, en laquelle consiste le fait de se concevoir autre, se fonde sur l'amour de soi, sur la nécessité biologique qui contraint ce qui vit à s'aimer et à s'estimer soi-même. Mais s'il en est ainsi, et s'il résulte d'une telle constatation que l'homme se conçoit toujours et nécessairement meilleur qu'il n'est, éthiquement ou esthétiquement, il en résulte, avec une non moindre nécessité, qu'en ce qui touche les choses il devra les évaluer tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de ce qu'elles valent, et tantôt avec une objectivité indifférente.

L'homme dispose en effet de deux moyens pour satisfaire à la nécessité biologique qui le contraint de s'aimer et de s'estimer et, selon le point de vue auquel il se place, il use tantôt de l'un et tantôt de l'autre de ces moyens. Ou bien, acceptant l'évaluation établie déjà par le milieu social, il attribue aux choses une valeur fixe, objective, indépendante de l'opinion qui a pourtant décrété cette valeur : ne pouvant changer la valeur des choses, il change alors, à sa propre vue, sa propre valeur personnelle, il se conçoit dans son rapport avec la valeur immuable des choses plus favorisé qu'il n'est, plus heureusement doué, plus fortuné. L'attente, présomption, aveuglement de toute critique, telles sont quelques-unes des manières d'être auxquelles il a recours afin de se métamorphoser et que secondent mille artifices, mille inventions de ce maître en ingéniosité, de cet incomparable magicien qu'est l'amour de soi, —

et il se conçoit toujours, en pareil cas, et comme l'a bien vu M. Régismanset, meilleur qu'il n'est éthiquement ou esthétiquement. Ou bien, et c'est l'hypothèse qui maintenant nous intéresse, moins accessible aux suggestions de l'opinion, il n'accepte pas l'évaluation établie déjà par le milieu social. Il transporte en lui-même le mètre fixe qui tout à l'heure était placé dans les choses et, dominé toujours par la nécessité biologique qui le contraint de s'estimer et de s'aimer, il attribue alors une valeur supérieure aux choses que les modes de son intelligence lui permettent d'acquérir, il déprécie celles que son inaptitude l'empêche de posséder. Qu'il s'agisse d'attribuer une valeur à la fortune, à la possession d'une terre ou d'une maison, d'un vêtement, ou d'un chapeau, à un art ou à une science ou à un jeu, à l'équitation ou au tennis, à la poésie ou à la chimie, l'homme, placé au point de vue que l'on vient de décrire, tient compte, avant toutes choses, et préalablement à l'évaluation qu'il va faire, de la répercussion qu'elle aura sur sa propre valeur.

S'il attribue à l'argent une très haute importance et qu'il soit incapable d'en acquérir, s'il prise très haut le jeu de tennis ou la chimie et qu'il soit maladroit à renvoyer une balle ou à fixer dans sa mémoire une nomenclature, l'opinion qu'il a de lui-même va risquer de s'amoindrir, il va peut-être se mépriser et c'est là ce que la nécessité biologique lui commande d'éviter avant tout. Ayant donc fait cet examen anticipé de ses aptitudes, ayant préalablement établi le bilan de son rapport avec les choses, il va les évaluer en conséquence. « Ne dis pas: je n'aime pas la danse. Dis: je danse mal (1). » Déduction excellente, mais conseil que l'instinct biologique ne permet pas d'entendre. En fait, celui qui danse mal ne se contentera pas même de dire: Je n'aime pas la danse — mais il formulera plus énergiquement ou tout au moins pensera à part soi: sot exercice que la danse! car dès que l'individu renonce pour sauvegarder l'estime de soi à user du premier des moyens que l'on a décrits, soit à se concevoir autre qu'il n'est, à s'abuser sur sa propre valeur, sur son aptitude à acquérir de l'argent, à jouer au tennis, à appliquer les lois des mélanges chimiques, dès qu'il cesse d'inventer mille faux semblants

(1) Ch. Regismanset, *Contradictions*, p. 60.

pour se duper et se leurrer, dès que l'aile de son imagination cesse de battre l'air pour lutter, par la force d'impulsion qu'elle lui communique contre le fait de la pesanteur dont l'action menace de le faire déchoir dans sa propre estime, le voici qui, instinctivement et sans apprentissage, s'applique à déprécier les valeurs qu'il est inapte à acquérir et à exalter celles dont ses dons lui permettent de se rendre maître.

Son incapacité lui devient ainsi un titre à son estime, car il est presque honorable de ne pouvoir accomplir ce qui est méprisable. Un poète se fait gloire de ne savoir faire une addition, l'homme positif s'enorgueillit d'être insensible à la beauté d'un soleil couchant. Spéculatifs, artistes, philosophes, détournés par leur souci dominant des activités pratiques, s'ils sont doués, avec cela, d'un sûr instinct de conservation méprisent l'argent et les honneurs ; ils n'ont pour ceux qui les possèdent aucune vénération. Mais en vertu d'un mécanisme identique, exaltant les conséquences des activités où il excelle, sachant qu'il augmente sa valeur en augmentant celle des choses qui peuvent tomber en sa possession, l'homme d'action pratique qui, par une application laborieuse à quelque tâche d'industriel, de commerçant ou de banquier, a réussi à amasser une fortune, attribue à l'argent une valeur de premier ordre, propre à compenser celle de toutes les choses qu'il ne peut acquérir, éducation, culture, affinement intellectuel.

Cette double évaluation contradictoire à l'égard d'un même objet explique pourquoi, afin de se concevoir toujours plus fort et plus beau qu'il n'est, l'homme dénigre les choses ou les surfait. Et si leur valeur ne relève ni ne déprécie la sienne, on conçoit fort bien qu'en vertu des mêmes considérations il adopte à leur égard l'évaluation communément acceptée ou une évaluation purement objective. S'il est tout à fait sincère, il dira peut-être que de pareilles choses il ne pense rien.

§

Je crois avoir, par ce qui précède, répondu à la question de M. Regismanset et avoir montré que c'est précisément parce que nous nous concevons toujours meilleurs que nous ne sommes que nous concevons les choses tantôt meilleures et tantôt pires.

Mais cette explication me ramène au cynisme qui, à première

vue, semble contredire l'une des assertions impliquée dans la question de M. Régismanset, assertion que j'ai tenue, que je tiens pour valable : l'homme se conçoit toujours meilleur qu'il n'est. Le cynisme, en effet, consiste à dépouiller une action de la valeur qui lui est attribuée par l'opinion et par laquelle cette action relève, poétise, enrichit à ses propres yeux, rend plus heureux celui qui l'accomplit. Le cynisme tend toujours à détruire un bovarysme. Une présomption de bonheur ou de vertu a été attachée à l'accomplissement d'un certain acte. Par la magie de ce bovarysme, l'homme se surestimait, au prix, fort souvent, d'un acte insignifiant, facile à accomplir. Il achetait pour quatre sous un objet de cent francs. Multiplié par le coefficient de la présomption bovaryque un effort minime procurait des résultats considérables. Le cynisme intervient, il crève la présomption qui soutenait l'esprit de l'homme à une haute altitude dans les régions du monde moral ou dans le ciel de la beauté, il brise l'acte d'imagination, le merveilleux moteur dont les battements répétés et confiants soutenaient l'esprit de l'homme et le faisaient planer très haut dans l'azur de sa propre estime, et l'esprit se met à tomber.

Les *Tablettes* vont nous fournir un exemple d'une présomption bovaryque mise à mal par le choc d'un raisonnement cynique. Faire acte de cynisme à l'égard de beaucoup de présomptions bovaryques, c'est simplement faire acte d'analyse, c'est, en les démontant, montrer les artifices qui, en guise de ressorts, conditionnent leur mise en œuvre et leur fonctionnement. Cela suffit pour les mettre hors de service.

M. Thomas applique un tel procédé à la conception morale qui a cours en France à l'époque actuelle, au commencement du xx^e^ siècle. Cette conception est de couleur chrétienne. Elle sert à établir ou à signifier un certain conformisme entre les hommes qui la reconnaissent, et à ceux-ci elle sert également à se procurer d'eux-mêmes une idée avantageuse, à se créer une bonne conscience, en tant qu'elle les fait participer à un idéal qui a reçu l'approbation de leur milieu. A cette morale chrétienne, M. Thomas n'attribue pas un sens confessionnel. Il lui assigne une signification beaucoup plus générale et qu'elle assume en effet. « Je dois avouer, dès maintenant, dit-il, que je ne vois pas en France, au point de vue moral, de différence notable entre un marguillier et un franc-maçon, un chrétien et

un libre penseur (1). » Il n'en est pas en effet pour l'essentiel et tout au plus, pourrait-on dire que la morale chrétienne est plus virulente chez le libre penseur, étant devenue ici plus intérieure, s'étant ici davantage convertie en un réflexe, en une manière d'être instinctive qui a perdu le souvenir de sa genèse dogmatique, du commandement extérieur dont elle relevait à l'origine. Pour les uns comme pour les autres, cette morale représente un principe d'élévation, aux uns comme aux autres, elle confère une dignité, mais elle est aussi, pour les uns comme pour les autres, dans la réalité de sa rigueur, d'une pratique assez malaisée, elle exige un effort assez rude, et c'est ici qu'intervient le petit appareil d'aviation dont il a été question, et qui, par une manœuvre commode, procure à tous le bénéfice de la haute évaluation d'eux-mêmes qu'ils convoitent, au plus juste prix, au prix du plus modeste effort.

« En quoi, demande M. Thomas, consiste donc la vie morale de ces gens? Elle est, répond-il, à triple détente, et comprend trois séries d'opérations : l'affirmation du bien moral et de la vertu, — des actions qui n'ont rien à voir avec la morale et une nouvelle affirmation par laquelle tout ce qu'il pouvait y avoir dans les actes humains de fâcheusement contraire à la vertu et au bien est soigneusement dissimulé. » C'est en cette troisième opération qu'intervient le pouvoir bovaryque d'imaginer. De la perfection avec laquelle elle est accomplie, dépend le succès de l'événement.

J'ai eu maintes fois l'occasion, au cours d'études précédentes, d'exposer les modes du procédé bovaryque, en analysant, dans les œuvres de quelques écrivains de génie, la mentalité des personnages qu'ils ont créés. C'est là-dessus l'œuvre d'Ibsen qui nous renseigne mieux que toute autre. Le Pasteur Manders, des *Revenants*, est un cas absolument typique du procédé facile et à la portée des âmes les plus communes par lequel l'honnêteté officielle se décerne ses brevets. Le bovarysme d'Hialmar également est ici entièrement typique. Hialmar a accepté une situation déshonorante, il a épousé la maîtresse d'un homme dont il est et demeure pécuniairement l'obligé, mais grâce au mensonge vital dont Relling attise en lui la

(1) *Op. cit.*

flamme, il se fait de lui-même la représentation morale la plus haute, se grise de beaux sentiments, est toujours près de pleurer de tendresse sur la noblesse de son âme : « Pas de bière en un pareil moment ! Donne-moi ma flûte. » Donne-moi ma flûte. C'est le procédé coutumier. C'est la chanson des paroles qui s'enthousiasment pour l'héroïsme et la vertu et dont les roulades masquent le bruit discret des actes. Les honnêtes gens se persuadent de leur moralité par l'honorabilité des propos, par la rigidité des maximes émises, par la dignité et le conformisme des attitudes. Il est plus facile d'affirmer sa sincérité et son désintéressement que d'être désintéressé et sincère. On affirme donc, on affirme en public, on affirme en commun, on accepte sans y regarder de trop près les affirmations des partenaires, et on se donne l'air d'y croire sous le bénéfice d'une confiance réciproque : ainsi l'opinion que chacun veut avoir de soi-même lui revient renforcée de toute l'objectivité qui s'attache à l'opinion des autres. Cela n'engage à rien dans la pratique et il se trouve toujours, dans la réalité, une circonstance spéciale qui dispense d'exercer la vertu que l'on s'attribue, une circonstance qui ordonne parfois, au nom d'une vertu plus importante, de la réfréner, de la réserver pour une autre occurrence. Les affirmations par lesquelles on se déclare attaché à telle ou telle vertu visent le cas général, mais on ne rencontre dans la pratique que des cas particuliers. Certes, on hait l'avarice, certes, on est généreux, mais on ne risquera pas d'encourager l'ivrognerie en faisant l'aumône à un inconnu. Et la casuistique en cette matière est si riche en expédients pour qui sait en user qu'un tel raisonnement peut se retourner aisément, et tel qui refuse de venir en aide à un ami besogneux s'attendrit sur sa générosité s'il a donné une obole, d'un geste discret, au mendiant anonyme. Seuls les benêts ne savent point se tirer d'affaire et s'embarrassent des principes. Les gens avisés le leur font bien voir et trouvent quelque bassesse dans leur vertu.

Le cynique rompt le pacte, le pacte de considération mutuelle sur lequel se fonde la croyance de chacun en sa moralité. Il brise le miroir où apparaissait la conception imaginaire que chacun se formait de soi-même, cette image générale d'une vertu à laquelle aucun cas particulier ne répondait. Seuls désormais les cas particuliers demeurent et l'écran ôté, qui les

empêchait de se refléter dans le miroir ils présentent à la vue critique une image toute différente de celle qui flattait les regards.

Il semble donc bien, à première vue, que le cynisme donne tort à l'assertion selon laquelle l'homme se concevrait toujours meilleur qu'il n'est, car le cynisme anéantit l'appareil d'imagination au moyen duquel les hommes réussissaient à s'élever au-dessus de leur propre niveau. Voici détruit l'aéroplane merveilleux qui leur permettait de voguer dans la pure atmosphère de l'estime et de l'amour de soi. Voyons cependant de plus près les mobiles qui poussent le cynique à cet acte de vandalisme. Certes, l'esprit critique y entre pour une bonne part : le cynique a la vue claire, il refuse de se laisser abuser par la suggestion collective que les autres individus entretiennent avec ferveur. Cette attitude déjà suppose de la force, et elle suppose aussi que le cynique fait grand cas de ce sens critique, qui le défend contre l'erreur commune. Ce sens critique, cette vue claire, il les tient pour des qualités plus hautes que les qualités morales dont la foule se procure la jouissance au moyen d'une présomption bovaryque et ces remarques suffisent déjà sans doute pour montrer que le cynique n'échappe pas à la loi générale, qu'il se conçoit lui aussi au-dessus de lui-même, qu'il se surestime. Il change la table des valeurs acceptée par la foule. Il attribue aux valeurs intellectuelles et critiques, dont il se juge abondamment pourvu, une supériorité sur les valeurs morales, et s'il se laisse choir sans crainte de l'altitude à laquelle le bovarysme moral a élevé la foule, c'est qu'il va retomber sur une autre conception bovaryque qui l'élèvera plus haut que le point d'où il s'est laissé choir. Le mépris qu'il a conçu d'une fausse évaluation lui donne un orgueil qui le soulève au-dessus de lui-même, et ce mépris, qui est le moyen de son orgueil, devient pour lui une nécessité ; il faut qu'il ravale toutes les choses pour conserver le sentiment de sa supériorité sur elles. Il tombe ainsi dans une autre forme du bovarysme, symétrique en quelque sorte à la première : tandis que la foule imagine des valeurs très élevées et se hisse jusqu'à elles par un acte d'imagination, le cynique a une propension à déprécier certaines valeurs afin de s'édifier de son mépris à leur égard un piédestal au-dessus d'elles.

§

Cette analyse du cynisme pourrait s'arrêter là. Elle dénonce le cynisme sous sa forme la plus pure.

En fait, cette forme du cynisme est assez rare. Le cynique montre ordinairement une complexité plus grande. Ce n'est pas seulement sur une dépréciation des valeurs morales au profit des valeurs critiques qu'il se fonde pour trouver la force de mépris qui l'élèvera au-dessus de ses semblables. Il y a souvent chez lui un enthousiasme et un amour véritables pour les valeurs morales. Sincérité, générosité, courage, probité ne sont pas pour lui de vains mots. Il croit l'humanité capable de l'effort qui réaliserait ces manières d'être, et il s'indigne d'une mascarade qui costume en vertus des actes de signification contraire, d'une palinodie qui transmue la bassesse en noblesse, et ce qui est petit en ce qui est grand. M. Thomas témoigne de cette nuance du cynisme quand il inscrit en fin de ses *Tablettes*, sous le titre intentionnel : *Ce qui explique tout*, cette pensée de Barbey d'Aurevilly : « Je suis persuadé que Diogène était, de nature, un homme d'esprit très convenable, mais que le Faubourg Saint-Germain d'Athènes avait exaspéré. » Sous cet aspect encore, le cynisme apparaît bien chez celui qui en fait profession comme un moyen de surélévation : il apparaît même comme un moyen de surélévation non pas seulement personnelle, mais collective aussi : en dénigrant par son attitude des manières d'être généralement acceptées par le milieu, le cynique propose à l'homme une conception de soi-même plus noble. Il surfait l'espèce humaine dans sa pensée, et l'invite à réaliser cette image plus haute d'elle-même.

§

Le cynisme se présente donc toujours sous la forme d'une réaction contre un bovarysme, et il se fonde aussi toujours sur une forme nouvelle du bovarysme, soit que le cynique se fasse gloire d'une connaissance plus exacte des mobiles des actes humains ou d'une conception plus élevée de la vertu.

Enfin il arrive aussi que la réaction par laquelle le cynique prétend remettre les choses en place dépasse le but qu'elle a visé, il arrive qu'elle endommage ou nie la chose elle-même que de faux semblants ont parodiée.

Le cynisme, sous cet aspect, est le plus souvent la suite d'une désillusion, et c'est alors un faux cynisme, c'est plutôt une maladie, c'est un des aspects et une des conséquences de ce cas de pathologie collective que Musset a nommé la maladie du siècle, avec les attitudes où elle s'exprime en son Dergenêts. *Les Tablettes* de M. Thomas qui relatent vraisemblablement l'expérience de quelques années, où se rencontrent à peu près toutes les variétés du cynisme et où la sincérité, de l'aveu même de l'auteur, ne recule pas devant la contradiction, *les Tablettes* portent l'empreinte profonde de ce caractère morbide qui emprunta sans doute sa nuance à l'empirisme de la première période. Un jeune homme a conté sa vie à l'auteur : il se plaint de l'éducation qu'il a reçue et qu'il a recueillie principalement chez les poètes et chez les écrivains, où il a pris une idée trop haute de l'amour, où on lui a fait des promesses de bonheur que la réalité n'a pas tenues. L'éducation sentimentale telle que Flaubert l'a mise en scène sous tous ses aspects est ici incriminée, l'éducation sentimentale, fruit du romantisme. Le romantisme n'est pourtant pas seul coupable en cette aventure : le romantisme évidemment est un principe de suggestion, mais encore faut-il qu'il rencontre, pour produire ses effets pernicieux, des natures suggestibles, dénuées de sens critique et non exemptes de quelque naïveté juvénile. Il faut pour tout dire qu'il soit une anticipation, qu'il s'adresse à des esprits trop jeunes, mal préparés à le goûter et avides de tenter des expériences hors des conditions qui les font réussir. Qu'un gamin, excité par *l'Histoire des grandes découvertes*, s'échappe de la maison paternelle et, détachant la barque amarrée à la berge de la rivière, aille atterrir, grelottant, transi de peur et mourant de faim, quand la nuit est venue, à quelques lieues de sa demeure, cela n'empêche qu'un Christophe Colomb ait touché les rivages d'un continent inconnu. De même, les grandes passions décrites par les poètes et les romanciers se rencontrent aussi dans la nature humaine, sous toutes les formes, sentimentales ou brutales, que les écrivains ont mises en scène. Je pense même que la nature en produit de plus belles et de plus fortes et que l'art souverain d'un Shakespeare n'en sait pas évoquer de comparables à celles que la réalité engendre à profusion. Mais nous ignorons tout ce qui ne se raconte pas, tout ce qui se dérobe à la littérature des paroles, tout ce qui ne se laisse pas

enfermer dans l'expression verbale et ne s'en exprime pourtant qu'avec plus de violence dans la vierge réalité de l'acte. L'amour à tous ses degrés et sous toutes ses formes fait figure dans le monde et il y a, à tous les instants et en tous lieux, des êtres que la passion métamorphose, dont elle exalte jusqu'à la beauté les énergies, au regard de qui elle auréole la vie et la rend digne d'être vécue. Mais qu'un enfant de treize ans aille chercher dans une maison close le secret de l'amour, que, dégoûté un peu, mais non découragé, le jeune homme s'applique par la suite à choisir de meilleurs objets et à s'instruire à cet effet dans les principes de l'art de séduire, qu'après de multiples expériences l'amour lui apparaisse comme une chose malpropre et fatigante : — « singulière manie que tourner si souvent autour d'une chose si sale », — cela prouve seulement que l'expérience a été tentée dans de mauvaises conditions, qu'il y manquait quelque chose pour la faire réussir.

Ainsi des expériences de Bouvard et de Pécuchet auxquelles une condition fait toujours défaut pour déclancher le déterminisme désiré : « C'est peut-être que nous ne savons pas la chimie. » Ici ce qui fait défaut c'est la spontanéité, cela revient à dire qu'il y a quelque chose en trop, qui corrompt la tentative à sa source et ce quelque chose en trop, c'est la préméditation. Que la peur ou l'ignorance de la passion soit une des conditions de la passion que toute passion voulue et recherchée ne puisse être jamais qu'une passion feinte à laquelle manquera cette flamme de la réalité qui purifie, assainit, ennoblit et légitime, ceci explique la sorte de cynisme auquel tomba le jeune homme precoce qui fit ses confidences à l'auteur des *Tablettes*. Mais ici le cynique fait une mauvaise affaire : en accusant d'irréalité une manière d'être qu'il n'a pas réussi à réaliser, en dépréciant l'amour qu'il n'a pu ressentir, s'il évite, il est vrai, dans l'instant immédiat de se mésestimer lui-même, cette manœuvre ne lui en est pas moins préjudiciable en fin de compte, car elle le détourne d'une réalité dont le couple éternel et naïf de Daphnis et Chloé atteste contre lui la valeur à travers les âges.

Le cynisme de M. Thomas ne s'en est pas tenu à cette nuance désenchantée et quelques aphorismes truculents et fort montés de ton marquent, avec une élogieuse estimation de la volupté physique, un retour à la santé. Célébrer l'appétit physique de l'amour au détriment des amours frelatées,

ien de mieux, et le cynisme a ici beau jeu qui substitue des éalités à de faux semblants. Et c'est en même temps le retour ossible aux formes les plus raffinées ou les plus exaltées de 'amour, car toutes reconnaissent à leur base la volupté phy- ique et n'en peuvent jamais être que des modes intensifiés ar la contrainte ou diversifiés par la culture.

Il semble enfin que M. Thomas, dont l'évolution est sensi- lement marquée au cours des *Tablettes*, ait réussi au cours le la période la plus mûre de sa pensée à surmonter le ynisme. « C'est encore une manière de romantisme que de vouloir être au-dessus de tous les préjugés », dit-il, et encore : « Un homme qui serait vide de préjugés, le malheureux, le monstre, je ne l'ai pas encore découvert. » Et ceci suppose que le cynisme est une façon erronée comme une autre de concevoir les choses, une attitude de sensibilité qui, pas plus que les diverses autres conceptions bovaryques n'atteint la réalité objective. Mais comme les autres il contribue pourtant à créer, en raison de la part de sincérité qu'il renferme, la seule réalité qui soit. La sincérité est la forme subjective de la vérité. C'en est aussi le seul mode créateur. Toute concep- tion d'une chose, quelle qu'elle soit, est un mode de la sensibi- lité qui conçoit cette chose. Il est nécessaire d'accepter cette façon toute relative de concevoir les choses ou de se résigner à ne les pas concevoir du tout.

Débarrassé de ses prétentions dogmatiques, mué en une simple attitude de sensibilité, le cynisme se montre une arme excellente contre l'hypocrisie; or, si toutes les manières, les plus folles en apparence, de concevoir les choses sont res- pectables et collaborent à la création du réel, apportent au jeu de la détermination des valeurs un enjeu véritable, l'hy- pocrisie qui change les noms des choses, brouille les cartes et pipe les dés, est aussi préjudiciable intellectuellement qu'elle est moralement haïssable. Le cynisme remet sur les choses leurs noms véritables, il contribue ainsi à composer à la réa- lité sa physionomie la plus objective.

JULES DE GAULTIER.

ELLA

—

Biarritz, 9 août 187... minuit.

Pourquoi fixer les détails de ma vie présente? Cette plage brillante et solide, qui ne cède point sous le pas, la ligne violette des montagnes, la mer et ces rochers d'une couleur *vivante* seront toujours autour d'*elle* dans ma mémoire... Et cependant je voudrais tout dire, — redire tout, tenir entre ces pages, ainsi qu'une relique, la fleur des précieuses premières heures : comment un soir je la vis tout à coup ; elle était docile et ébaubissante devant la magie d'un horizon trop beau. Elle buvait cette magie par ses yeux et par tout son être... J'ai osé lui dire depuis mon désir de cette première vision : tracer un cercle autour de la pierre qui la portait, — dalle grise et uniforme de la jetée, — écrire dessus *c'est ici*, et que jamais plus aucun être ne foulât cette place. Le vent du large et le sel de la mer, seuls, l'auraient atteinte désormais à travers le temps...

Ainsi, ce que j'écrivais hier est vain, vide... dire que je revenais à cette vieille habitude d'un journal comme on revient à un ancien, unique ami connaissant toute votre vie, avec qui les paroles d'explication sont inutiles, car vos actes lui apparaissent doublés des faits du passé, — profonds moteurs de nos apparentes contradictions...

Eh bien, rien de tout cela n'est vrai... La vérité, la voici, brûlante et terrible : j'ai repris ces pages pour répéter un mot, un seul, incessamment, sous mille formes diverses, — monotone et infini comme un océan...

La pensée ne me suffit plus, le mouvement de mon cerveau associant des images est trop vague, il me faut *voir*, tracées comme un dessin hardi, les paroles de mon cœur gravées et durables...

Oui, Ella, — jamais je ne puis écrire son nom sans frissonner, son nom léger comme l'air et doux comme une plume, — il me faut te posséder ici, te tutoyer parmi le flot de ces pages

qui toutes te contiendront, toi, tout entière... Je te dirai ce que tu ne veux pas écouter, j'épuiserai mon désir à le crier, d'un cri muet que tes oreilles n'entendront point.

Tu ne veux pas savoir de ma bouche que tu es belle, — mais je puis, je puis, après la journée où je te vois si peu et si mal, te retrouver ici et fixer la mémoire exquise de ton geste, de tes yeux, rappeler jusqu'à ta robe que j'aime et toutes les niaiseries divines qui sont les marques véritables de l'amour.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime...

En ce moment je te vois, — je vois tes yeux éclatants et obscurs, le lourd regard de ton âme à travers la clarté de tes prunelles...

Ce sont tes yeux qui ont percé mon cœur et l'ont fondu à leur lumière ; tes yeux de soleil, tes yeux transcendés...

Ah ! je voudrais des mots inconnus pour dire ta beauté et mon bonheur...

Mon bonheur ... Oui, je suis heureux. Parmi mes désespoirs et ma misère, je subis une commotion ardente.. Or, quel nom donner à cette impression de la vie — extrême jusqu'à l'ivresse, jusqu'au spasme, en dehors de la possession ?...

Je n'en trouve qu'un ; il jaillit de mon cœur, de ma pensée, de ma gorge et de ma plume, impétueux, illogique, — inévitable : le bonheur...

Si je t'appelle « Madame la fée », ô mon cher amour, ne ris pas, je t'en supplie ; tu ne fais rien pour moi, c'est vrai ; tes idées délicieuses, je les trouve absurdes, tu ne veux pas m'aimer, tu ne veux pas m'entendre, ainsi ta vie et la mienne, c'est toi qui les sépare ; oui, tout est vrai, mais ton pouvoir est plus fort que toi-même, et tu restes ma fée...

10 août — minuit.

Je connais un portrait de Bianca Capello, la tragique amoureuse de François de Médicis. Elle ressemble à ce portrait. C'est cette même bouche d'une beauté terrible, ces mêmes yeux aux paupières admirables abaissées sur un regard qui semble arrêté dans l'extrême d'une sensation.

C'est encore ce front un peu étroit et ces cheveux coulant avec apparent désordre, — réseau lâche qui découvre ou voile

les oreilles et les tempes ; c'est enfin cette ligne de la joue presque immatérielle de perfection idéale.

Mais la Vénitienne portait sur tous ses traits l'histoire de séduction et de mort qui fut son destin — et ici s'arrête sa ressemblance avec Ella, car ma chérie a encore en elle quelque chose de l'enfant : une allure simple et gaie, un peu gamine, toute la ravissante grâce de la jeunesse première que rien n'a encore alourdie, ternie, et qui se répand autour de l'être comme un parfum. On le respire avec vertige, on sent entrer en soi cette fraîcheur infinie comme vous entre dans les yeux, largement, pleinement, voluptueusement, un grand horizon de campagne verte et blanche après les monotones, écœurantes images des rues et des foules...

Plus tard.

Je n'ai pu continuer ; elle était là, en moi, souriante...

Mon ange... mot absurde, presque risible de banalité et d'emphase, mot profané que je voudrais effacer des mémoires et des bouches humaines afin qu'à nouveau primordial et divin il soit ton nom, ton nom choisi dans mon cœur, dans *notre* vie confondue...

12 août — soir.

Ah ! j'ai peur ; j'ai peur de l'amour que j'ai pour elle. Celles qui ont traversé mon cœur et mes sens autrefois ne m'inquiétaient pas, — elle m'inquiète... Cette impression me vint le premier soir où elle me parla d'elle-même...

Nous étions dehors et je la voyais à la pleine clarté de la lune ; elle semblait impondérable de suavité, fluide, fondue à la lumière comme une autre lumière...

Elle m'expliqua en quelques mots le mystère apparent de sa peau dorée, de ses yeux où le blanc est comme une opale, — point très blanc et point bleui, — d'une transparence irisée...

Hollandaise d'une famille établie aux Indes depuis un siècle, — à Bornéo, — mariée à un Hollandais, d'où lui venait cette peau, ces prunelles et cette chevelure introuvable où l'or et l'ombre se mêlaient étrangement? Chevelure légère et touffue, changeante comme une rousse fumée d'incendie que la flamme ondoyante fait de feu ou de cendre...

Elle me conta ceci : son grand-père maternel avait aimé une

dayah, prêtresse-danseuse d'une des innombrables sectes de l'Inde.

Il en avait eu une fille.

Vers la même époque, sa femme légitime, ayant mis au monde un enfant mort-né, n'avait pas survécu à ses couches; l'enfant de la *dayah* fut alors substituée à celle de la morte, reconnue et élevée dans la maison du maître.

C'est cette enfant qui, mariée à un Hollandais, devint la mère d'Ella.

Elle me raconte ces choses librement, simplement, en petite fille confiante et pure, — il est vrai qu'un ami commun à moi et à son mari (celui-ci pas encore arrivé) — a mis tout de suite entre nous une facilité de relations, un abandon naturel...

Au cours des confidences de ma chérie, j'ai pu comprendre que toute la passion, le mystère, le charme de sa vie avaient — jusqu'à présent, — tenu dans son union étroite avec cette exotique et non avouée grand'mère. Elle garde, de ses premières années passées presque exclusivement auprès de cette aïeule fanatique et odorante, un souvenir de pure et suprême tendresse.

Elle a aimé cette créature avec une sorte de vénération sacrée. Mais on envoya Ella en Europe vers sa douzième année, et, trois fois déjà, elle m'a raconté cette séparation qui « arracha » son âme de l'âme qu'elle savait emplir seule et tout entière.

La première nuit, à bord, parmi la fièvre des larmes et l'angoisse d'un sommeil lourd, elle sentit tout à coup se détendre le nœud étouffant du chagrin qui liait son cœur, ce fut un apaisement; puis, autour d'elle, flotta la paix lumineuse et vague d'un rêve *vivant*... Réveillée, elle subit la certitude absolue de la chère présence, de l'enveloppement familier..., et, à partir de ce moment, ce ne fut plus la douleur du regret, mais une mélancolie presque douce avec l'impression qu'elles n'étaient point séparées, point éloignées l'une de l'autre...

Or, en arrivant à la Haye, Ella trouva une dépêche disant la mort de sa *dayah*... Affolée, la malheureuse s'était jetée à la mer au départ du bateau.

Les années, en passant, n'ont pas atténué, reculé, le souvenir de ce drame. Elle me parle en pleurant et tremblant

encore de l'heure qui lui enleva cette première et pure tendresse.

Hors de cette affection, sa vie était assez abandonnée entre un père surmené d'affaires et une mère toujours malade et qui mourut quand Ella était encore un bébé.

Et Ella, c'est la nature la plus aimante, elle souffrit beaucoup pendant les années vécues à la Haye, chez des parents éloignés.

Enfin, elle se maria — on la maria — très jeune.

Elle m'a raconté l'histoire de son mariage, — très simple, aucun roman, — et, malgré moi, comme elle me parlait de son mari, je lui demandai :

— Vous l'aimez beaucoup?

— Il est très bon... répondit-elle, et elle ajouta : Oui, je l'aime, d'une voix sérieuse, profonde.

Et je n'en puis douter, elle l'aime. Cependant elle est calme, tranquille dans cette affection et dans cette vie comme une enfant. Je sais qu'il est de bien des années plus âgé qu'elle, elle l'aime filialement, — maternellement presque, dirais-je, car c'est le sentiment naturel aux femmes, et elle si douce, si délicate et dévouée dans son cœur, n'ayant pas d'enfants, a reporté vers son mari cette sollicitude innée; oui, mais elle ne l'aime pas en amoureux...

Il est pourtant impossible qu'une créature aussi exquise, faite pour tous les bonheurs, n'ait jamais rêvé... que son imagination ne lui ait pas fait désirer un sentiment plus ardent, plus irraisonné et plus entier?...

Alors?... Mais non, si fou que je sois, je ne puis songer à cela! Comment m'aimerait-elle! Elle refuse même d'entendre les paroles qui voudraient lui dire ma plus respectueuse adoration!

Ah! l'avoir rencontrée autrefois, au temps où elle était libre!... alors, peut-être! oui, j'ose espérer cela... (si un regret aussi poignant de ce qui aurait pu être peut s'appeler un espoir) — j'ose croire qu'alors elle m'aurait écouté, qu'elle aurait aimé mon amour, qu'elle m'aurait aimé, *moi*...

Je lui ai parlé de moi, je lui ai dit comment j'avais toujours vécu dans l'oisiveté et la sécurité d'une indépendance agréable.

Elle m'en a grondé — oh si doucement ! — et aussi m'a reproché ma tristesse.

— C'est mal d'être triste quand on n'est pas malheureux...

Et c'est vrai, je suis triste — je l'étais bien davantage avant de la connaître, avant de l'avoir retrouvée... Oui, *retrouvée*... N'avais-je pas, jadis, la secrète intuition que, sous un autre ciel, parmi une race étrangère, s'écoulait une vie qui me deviendrait unique? et, au fond de tout, n'était-ce pas l'intime douleur de cette séparation (une séparation ! entre deux êtres qui s'ignorent !) qui m'obsédait...

Sous les phrases que je viens d'écrire, c'est elle qui apparaît. Autrefois (il n'y a pas bien longtemps), j'eusse souri d'une semblable pensée; — ces *dessous* de l'âme... ces correspondances mystérieuses, surnaturelles. Aujourd'hui, sans y *croire*, cette supposition n'est admissible et si je cherche pourquoi, c'est elle que j'entends, me disant d'une voix trop pure, trop douce, ténue et vibrante comme un fil d'argent :

— Il est impossible que deux êtres qui doivent devenir *tout* l'un pour l'autre ne soient pas unis déjà, et profondément, bien avant leur rencontre terrestrement apparente... — Elle ajouta : « Comme ils doivent demeurer unis après leur apparente séparation terrestre : la mort. » — Je l'ai contredite de toute l'énergie de mes convictions si opposées aux siennes, et, bien vite, elle s'est tue, un peu triste, car elle n'a guère de bagage scientifique et ne peut point combattre. C'est donc une lutte inégale où mes raisonnements ont une victoire facile ; mais, la voici, la chère rusée, glissée entre mes pensées, et presque involontairement je dis ici des choses qui me viennent d'elle, de son âme ingénue et sérieuse qui acheva de me nouer à son être paré de tous les troubles de la beauté...

19 août — 6 heures du soir.

Quel joli esprit a ma chérie ! Toute son intelligence est d'innéité. On a pu lui donner la belle éducation complète, — et si incomplète ! On n'a pas pu déformer cette petite chambre fantastiquement drôle de son imagination.

C'est bien malgré elle qu'elle sait ce que savent toutes nos filles instruites. Elle a gardé une foi singulière aux païennes leçons de sa *dayah*. Celle-ci lui ayant révélé « les vérités cachées », ma chérie connaît les esprits, elle les nomme de

leur nom baroque et vénérable, elle les aime et ne les craint point.

La religion chrétienne étant venue prêcher à tout cela ses dogmes précis, c'est en elle la plus étrange compréhension de *l'Être* et de *l'Infini*. L'au delà semble son atmosphère naturelle ; mais c'est trop ravissant de voir son mépris devant les formules les plus répandues des théories de magnétisme animal.

Tout à l'heure, nous étions sur son balcon : elle, presque couchée dans sa grande chaise basse, enroulée de ces mousselines aux fleurs peintes à la main avec des cires coloriées, — *sarongs*, je crois, — œuvre des femmes de son pays.

Elle aime ces bizarres, artistiques étoffes, diaphanes et conteuses et, chez elle, vit drapée là-dedans comme une fée. Elle ignore le corset, la bottine, toutes les pénibles soumissions du corps féminin. Elle est tout entière mince et potelée, la taille libre sur des hanches roulantes, la gorge petite et ronde des Tanagra ; ses bras, souvent nus, sont purs et fins, ses mains exquises, — ses pieds ont les beautés de ses mains.

Je voulais lui expliquer l'hallucination subie après la mort de sa *dayah*.

— J'admets cette vision... lui dis-je.

— Admettre ! mais naturellement ! — fit-elle ; comment pourrait-on ne pas admettre une chose *sentie* ?

— Bien, je l'admets, — mais, madame mon amie, si vous avez lu les livres que j'ai fait venir pour vous, vous admettrez bien aussi les explications scientifiques, *exactes*, qu'ils donnent de faits similaires à celui qui nous occupe, et combien les faits présentés sont plus probants que vos chères et fantaisistes interprétations !

Et j'essayais de lui faire comprendre comment, en elle, qui souffrait et de sa souffrance et de la souffrance de cette femme, il y avait eu, à la mort de celle-ci, cassation de la douleur aiguë par suite de rupture du courant fluidique les unissant. Ce courant lui avait été retourné tout entier *à elle qui vivait*, dès que le dégagement total de sensibilité s'était opéré chez la morte... Emporté par ma conviction, je lui démontrais comment ce flux d'électricité animique avait exacerbé sa puissance sensorielle jusqu'à l'extase, provoquant un som-

nambulisme à l'état de vieille, d'où, très logique, la conclusion : j'ai vu...

Je m'efforçais de lui rendre rationnels ces phénomènes tirant leurs effets de causes purement animales et lui disais comment, en nous, des forces identiques à celles de la nature créaient évolutions et révolutions analogues à celles qui bouleversent l'atmosphère terrestre. Je criais : Mais vouloir donner aux manifestations extérieures de notre puissance animique une explication « surnaturelle », c'est en être encore aux prosternations devant le feu « céleste », aux invocations à la foudre...

Enfin, j'étais très ennuyeux... Elle m'écoutait cependant, et moi, de la voir si délicate, trop belle, audacieuse de beauté sous la lumière dorée du soir, — moi, je ne m'entendais plus... Pouvait-elle ne pas sentir ma folie arrêtée sur elle comme un grand oiseau inquiet, vorace et impérieux ?

Elle me dit :

— Ce n'est pas ce que nous *savons* que nous devons *croire*, c'est l'inconnu ou plutôt la véritable réalité, celle qui sera pour nous, plus tard, éternelle... Non... non... ce n'est pas vrai, je comprends mal vos phrases difficiles où tant de mots ne sont pour moi que des sons, mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi qui ai extériorisé mon désir énervé et me suis abusée d'une vision toute unipersonnelle, — c'est elle, mon amie, son être véritable qui, dégagé des lourdes attaches terrestres, est venu vers moi, le cœur de son cœur...

Elle ajouta assez triste :

— Non, je ne veux pas être née seulement pour ce monde, pour quelques années rapides, — *peu remplies*, — je me sens trop d'âme pour si peu de temps...

Même jour, minuit.

Elle avait dit : *peu remplies*, des années peu remplies...

Ces mots sonnaient dans mon cerveau...

Elle avait donc le cœur vide ? Ah ! je voulais *tout* savoir...

Ce soir je la retrouvai dans une robe claire et moirée où elle semblait nue. De lourds, étranges bijoux d'or massif brillaient à ses poignets, son col et sa ceinture, ainsi que de merveilleuses chaînes retenant cette créature trop idéale et trop frêle à la vie.

Sans parler, nous nous mîmes à marcher sur la grande terrasse du bord de l'eau.

La mer était triste, le ciel fermé, — l'orage, dans l'air, pesait comme un chagrin.

Elle semblait accablée, très rêveuse, très lasse, — telle que je ne l'avais point vue encore.

Son pas était incertain ; elle disait :

— C'est la chaleur... il fait noir... je n'y vois pas... — Elle essayait de rire et son rire me faisait mal ainsi qu'un mensonge.

Je commençai à parler. Ma gorge était incroyablement serrée. Ah ! elle eût pu bien aisément me faire taire !... mais, elle m'écoutait enfin, elle ne *pouvait* plus se détourner de moi, sentant la profondeur du sentiment qu'elle avait mis en moi... et je parlais, — je lui disais tout ce qui peut combler une vie avec les heures fugitives et immenses de l'amour... Alors, elle s'arrêta, je lui pris le bras, elle chancela contre moi et je la sentis trembler des pieds à la tête... Son visage était si doux mais si triste qu'il me vint un attendrissement, un apitoiement comme devant une enfant ou une malade et je lui demandai pardon sans savoir ce que je disais, presque comme si je l'avais offensée, blessée... Mais elle murmura :

— Ne dites rien... rien de plus ...

Un moment, silencieux, mes yeux et ses yeux s'affrontèrent et j'osai dire :

— Je t'aime... je t'aime...

Elle remua les lèvres, voulant parler, elle était d'une pâleur folle, puis, tout à coup, elle m'échappa, courant presque...

Mais à présent, même éloigné d'elle, je ne suis pas seul... J'ai vu son cœur dans son regard : son cœur pur, mais son cœur passionné ; elle ne *veut pas* m'aimer peut-être, — mais elle m'aime... Cette pensée me rend fou !...

20 août — 11 heures du matin.

Fou ?... Oui, je suis fou ! Comment expliquer autrement la chose inouïe, inexplicable *vue* cette nuit...

Mais il faut être calme, réfléchir ! Voici ce qui s'est passé... Cela s'est-il réellement passé ?... Je l'ai *vu*, je ne puis le *croire*.

Presque aussitôt après avoir écrit cette nuit, je me suis jeté sur mon lit, envahi de torpeur... Tout à coup, je m'éveillai.... Oui, certainement je me suis réveillé *tout à fait* ; en y repen-

sant, en scrutant mon souvenir et ma sensation, je suis convaincu de m'être trouvé en pleine conscience et très lucide.

J'avais gardé, comme toujours, une petite lampe allumée ; — à la lueur de cette lampe, je vis la porte s'ouvrir... s'ouvrir sans bruit, — or, elle grince généralement... et ici je redevins hésitant, car deux impressions qui eussent été, — devant ce fait, — très naturelles me firent totalement défaut : émotion d'une attaque nocturne, surprise de ne pas entendre le bruit familier de cette porte...

Ainsi, je rêvais?... Dans un rêve nous acceptons tout sans raisonnements...

Et enfin, hors d'un songe, aurais-je vu ce que j'ai vu, sans témoigner des mille sentiments divers, de la secousse inouïe de joie... de... car, c'est *elle*, qui, par cette porte, entra !...

Je l'appelai par son nom, *j'entendis ma voix* (mais en dormant, nous pouvons observer semblable phénomène), — elle approcha... Ses yeux étaient effrayés et presque révulsés. Elle marchait avec difficulté, du même pas hésitant qu'elle avait hier soir, et la même pâleur couvrait son visage *surnaturel*... Elle s'assit au bord de mon lit... Je reconnus le *frisson* au mouvement de ses mains, de ses épaules, mais sa robe blanche, longue et légère, ne révélait rien de son corps... Elle tendit vers moi une de ses mains d'un geste saccadé et suppliant, et, sur mes yeux, ses yeux de délire et de douleur tenaient le poids de leur regard...

Je relis tout ceci... je suis repris par la force excessive de cette image... et loin de m'être calmé, de pouvoir comprendre, je demeure sans pensée, dans un désarroi absolu...

J'ai eu comme tout le monde des rêves frappants d'exactitude ; dans la vie du sommeil, qui est le tiers de notre vie, il m'est apparu quelques scènes si simples et si nettes que le souvenir en demeure plus réel que celui de beaucoup de jours vécus... Mais ici, cette nuit, c'est *autre chose*... Ah ! je sens que je me débattrais en vain parmi les contradictions de cette heure étrange !... Après combien de temps? elle s'éloigna de mon être, de mon lit, de ma chambre, silencieuse...

Je...

Midi.

Comme j'écrivais encore, on frappa à ma porte, j'ouvris...

C'était elle... le contour de son corps, sa robe, ses cheveux soulevés par le vent... elle vivante... je pouvais la toucher... elle parlerait... Je l'ai prise par les mains, entraînée dans la chambre :

— C'est vous ! répondez ! cette nuit?... Vous êtes venue?...

Elle eut un cri étranglé, agonisant, et je la lâchai aussitôt avec une sorte d'horreur confuse, comme si je lui avais donné un coup physique....

Mais j'étais fou, et je repris :

— Répondez-moi...

Elle fit un effort visible et très bas, très vite :

— Laissez-moi... je suis venue pour vous dire... mon mari est arrivé... cette nuit... le dernier train... laissez-moi... j'écrirai...

Ainsi... c'est vrai? elle est venue?... car elle n'a pas nié... Elle a crié, c'est vrai... mais je lui faisais mal, je serrais ses poignets si fort.....

Elle est venue !

Et j'ai cru à sa pureté !... Sa pureté !

Je m'attendrissais à son enfantine grâce, à ses paroles idéales ! — Je voudrais rire de moi, me salir, m'avilir, pour l'avoir crue... et pour ne pas pleurer, hurler comme un animal blessé...

Quelle misère ! J'avais si bien cru rencontrer parmi ce charme mortel un cœur ignorant des mesquines ruses en amour !...

Ah ! ne m'aime pas, mais sois telle que je t'aimais !...

(*Plus tard.*)

Malheureux, tu l'aimes ! tu l'aimes jusqu'à la mort... Je ne me savais plus les larmes sanglantes pleurées après les lignes de ce matin... Qu'ai-je pu dire d'elle... Quelle horreur ! J'ai été fou ! et pourquoi?

Parce que c'est là une chose incompréhensible... je ne croyais pas l'aimer aussi profondément...

La question est torturante.

Est-elle venue? Si je me réponds : *oui*... je me sens mortellement triste ; et si je réponds : *non*, je suis angoissé affreusement... Il faut que je lui parle, que je sache...

21 août — soir.

Elle m'a présenté à son mari : M. Dwyjne van Salverda.

(Je m'aperçois que dans ces pages, en parlant d'elle, je n'avais pas encore mentionné son nom social. C'est naturel : elle est pour moi en dehors de tous liens extérieurs.)

Que pourrais-je dire de lui? Il paraît robuste autant qu'elle est délicate. On pense en le voyant à un bon gros terre-neuve... Mais je ne veux pas parler de lui ; puis, j'ai autre chose à dire :

Elle m'a abordé ce matin avec cette prière : — « Ne vous énervez pas... » — J'ai ri.

Oui, j'ai pu rire! — Comme elle paraissait souffrir! Le vent étant violent et la mer folle, je lui proposai de venir avec moi au rocher de la Vierge.

Elle est venue. Là, comme je le pensais, ne pouvant lutter seule contre le vent, elle dut s'appuyer à mon bras.

Je lui demandai :

— Voulez-vous me répondre maintenant?

— Oui, je répondrai...

— L'autre nuit, l'avant-dernière, *vous êtes venue*?...

Une horreur désespérée passa dans ses yeux, elle se détacha de moi.

— Ah! dit-elle, il peut le croire!

Alors je l'implorai :

— Non, non, pardonnez-moi! je ne le crois pas, je ne crois rien! Mais expliquez-moi, dites-moi quelque chose... Que puis-je devenir! vous voyez bien que...

Elle m'arrêta :

— Oui, j'étais avec vous et j'étais loin de vous... et, avec déchirement :

— Je ne puis pas, ne puis rien dire de plus, *il faut* comprendre...

Je la regardai et ses yeux, pendant ma pensée, pendant *le silence de ma pensée*, étreignaient mes yeux, me donnant son âme, me disant ceci qu'elle ne voulait pas prononcer :

— Cette nuit, devant l'être à qui j'appartiens, tout mon cœur meurtri de remords, de regrets, de désirs est allé vers toi, si violemment, et a si bien saisi ton cœur que tu as cru me voir, *que tu m'as vue*, moi, en cette forme immatérielle et toute puissante dont tu voulais, comme un fou, nier l'existence!..

Oui, *j'entendais* ces mots si distincts que, dès qu'elle parvint à parler, j'eusse juré qu'elle *continuait* ces phrases nettes...

Elle dit, comme en rêve :

— Ah! vivre toujours... librement... avec l'être qu'*on aime*, que ce doit être doux...!

Quel tumulte en moi à ce moment! Ah! le bonheur est une sensation terrible! L'approche de la mort doit vous faire ce cœur étouffé et vide, ce cœur d'une sensibilité inouïe, et qui cependant semble impondérable, que nous fait une joie soudaine, une joie absolue.

J'eus vers elle un geste fou, un geste qui allait la prendre dans mes bras, la tenir sur mon cœur.

Elle s'en écarta et ce mouvement de recul me remit « en réalité ».

Je regardai et reconnus que nous nous tenions à cette même place où je l'avais trouvée le premier jour... Autour de nous, c'était la pitoyable foule, tassée et grelottante sous les rafales, retenue fascinée par la splendeur effrayante de la mer; je ne voyais très exactement ni la fantocherie de l'une, ni la beauté de l'autre, — mais une obscure, visionnaire conscience de l'humanité et de la nature entrait en moi.

En s'éloignant de mon être, Ella m'avait rejeté tout entier en moi-même et je ne la considérais plus comme la femme d'une délicatesse merveilleuse et soumise aux défaillances de son charme, mais elle m'apparaissait tenant en elle les forces accumulées de l'univers... j'avais peur comme un fou ou un enfant! j'avais peur de ma chérie! Je réentendais sa voix me disant les choses qui m'avaient fait sourire, et ces choses maintenant m'oppressaient...

Car, je ne pouvais plus douter de sa sincérité, de cette candeur profonde jusqu'à l'audace : *elle m'avait dit la vérité, et je la croyais :* après les angoisses abominables des heures précédentes, ce fut une détente si grande que je restai tremblant jusqu'aux sanglots.

J'osai l'appeler : mon amour, et elle me laissa reprendre son bras contre moi. Je vis que son visage était humide.

— C'est l'embrun... dit-elle, — mais c'étaient aussi des larmes.

Je lui parlais... Quelles paroles? Je ne sais plus... peut-être celles-ci :

— Ne sois pas triste... nous nous aimons, tout sera bien.

Et elle :

— Oui, si vous le voulez, tout sera bien.

Mais je lui dis ce que je voulais : elle, toute, toute la vie, à moi seul, loin de tous...

— Ah ! non ! non ! s'écria-t-elle. Et, sans pouvoir s'en cacher cette fois, elle pleura...

Et après?

Des paroles suivirent, sublimes, démentes, elle ne serait à moi que par delà la vie, *pour l'éternité*.

Si nous avions la bassesse, l'impatience honteuse de devancer ce temps de bonheur supra-terrestre par une imparfaite et lâche union ici-bas, nous perdrions cette pureté magnifique, cette puissance de l'amour prédestiné qui nous promettait aujourd'hui l'idéal et éternel revoir... A tout cela, je répondais :

— Oui, « vivre en beauté », suivant la récente formule, — pour trouver, après l'acte dernier de cette grotesque tragédie de la vie, le néant... ou plutôt, ne rien *trouver* à proprement parler, puisque rien de nous ne subsistera de conscient, capable d'un retour ou d'une perception...

Il me venait une colère et je prononçai le mot de *duperie*.

Portée par sa foi passionnée, elle put sourire, me disant :

— Vous ne pouvez pas encore me croire, mais vous serez avec moi un jour, et vous aurez, *avant la mort* cette certitude, si vous m'aimez... comme je vous aime...

Ces trois derniers petits mots elle les sépara des autres et bien que fort bas (à peu près insaisissables parmi le bruit du vent et des vagues) les articula très nettement avec un regard de courage et presque de défi. Je pensais : Le silence, — et des baisers ; mais je ne pouvais pas l'entendre dire ces choses sans répondre, et je répondis tout en m'irritant de sentir mes idées trop agitées et mes paroles pauvres.

— Mais si tu m'aimes, si tu es sincère, tu ne pourras vivre de cette vie *peu remplie* comme tu disais... tu ne seras pas heureuse...

Elle me regarda :

— Ce n'est pas maintenant que je veux être heureuse... puis, le voudrais-je, je ne le pourrais pas... Nous nous sommes trouvés trop tard... Et, avec une supplication presque enfantine :

— Attendez... Attendez... Voulez-vous ?

— Ah ! mais c'est fou, c'est fou, les misérables formules qui dévorent la vie !

La vie ! C'est notre seul bien, présent, tangible sous ses formes les plus réelles, il faut en jouir...

— Tais-toi !...

La syllabe intime, impérieuse, m'arrêta, et Elia m'échappa comme la veille, de ce même pas rapide, presque envolé, qui donne soudain en elle l'impression d'une enfant, seulement une enfant...

C'est cette allure de jeunesse puérile qui me rassure, chère petite tête exquise et exaltée que les premières étreintes calmeront...

22 août.

Elle m'a écrit. Voici sa lettre :

Ne me demandez plus jamais si je vous aime, ami, *vous le savez* ; ne cherchez plus à me le faire avouer, je vous le dis ici : *je t'aime*...

Laisse-moi te parler une fois, une seule, comme si je t'appartenais dès maintenant, et surtout, de cet abandon, ne prends pas l'espoir que je serai jamais à toi en ce monde...

Si je suis belle et que tu m'aimes d'être ainsi, je suis heureuse ; mais c'est quelque chose de supérieur à mon être que je veux te donner, et le mystère profond de l'inconnu veut que je ne puisse te donner mon âme, si je cède à ma chair...

Déjà tu m'as crue froide, indifférente, coquette... Je ne puis le supporter... Si je n'ai pas répondu quand tu m'as dit, hier soir : Je veux ta bouche, c'est que j'avais peur... Ma voix aurait tremblé... trop...

Je t'ai vu rire de mes plus chères pensées, et, contre toi que j'aime, il me faut lutter ! C'est dur, n'est-ce pas, mon aimé? Croirais-tu cependant que je suis joyeuse !...car ce combat si tendre sera une victoire...

Ah ! comment t'expliquer ce que tu es pour moi ?... Je désespère de te faire connaître mon cœur ! Je voudrais pouvoir l'ouvrir, le jeter devant toi, sous tes yeux, tu verrais alors s'il y a rien en moi qui ne soit à toi !... L'amour, mon aimé, est par-dessus la vie et les corps ; ce que tu aimes en moi, et ce qui, en toi, m'a prise, c'est un être divin et éternel que nous portons tous, — il dort dans nos âmes. Oh ! ne l'éveillons pas avant son heure !...

Cette heure, celle de la mort apparente, sera pour lui le radieux réveil ; ce sera toi et ce sera moi hors des misères, des souillures, des remords, ensemble, liés éternellement... Je t'aime...

5 septembre.

J'ai l'esprit lourd et confus comme au sortir d'un récent cauchemar, mais je suis plus calme et presque dégagé de moi-même.

Est-ce le passionnel effort de toutes mes facultés, qui m'a brisé ?... Peut-être... Je ne cherche pas à savoir.

Hors de l'heure tourmentée, je veux seulement respirer un peu, être *simple*.

Enfin, par-dessus toute chose, j'ai une impression d'attente patiente.

C'est une nouvelle phase. C'est Elle qui a mis en moi ce détachement léger.

Comment a-t-elle fait ?

Nous causons avec tranquillité ces derniers jours... Quand je dis nous causons, je me trompe, elle parle et je parle... Nous nous écoutons à peine... Ella en est venue à d'ordinaires raisons pour se défendre, et c'est son mari qu'elle met entre nous :

— Il est si bon, si tendre .. Je ne pourrais le voir souffrir d'une souffrance que j'aurais causée... Je ne pourrais pas être heureuse...

C'est vrai, il est très bon, et, malgré moi, je suis son ami, — cela est venu simplement, comme viennent toutes les choses qu'on croyait compliquées.

Elle a eu, en parlant, une voix gênée, inquiète, une voix *pas vraie*. Elle est, ou veut paraître, moins « rare » que je ne l'avais crue tout d'abord... Je la vois agitée, nerveuse, — de la voir ainsi, m'apaise...

Elle ne saurait s'en tenir à ces pensées généreuses, — je puis attendre.

V

8 septembre,
deux heures du matin.

... Je disais : attendre ! comme si le temps eût été à moi ! Et soudain tout a changé... c'est complet, rapide comme un malheur, et ceci m'épouvante, car c'est mon bonheur, ma vie que je viens de *vouloir*...

Vouloir ?... En vérité il a fallu seulement dans *ses* yeux le fugitif passage d'une promesse trouble, — ce fut fait...

Voici : tous trois sur la terrasse hier soir ; nous parlions peu, car l'heure était jolie... on porte un télégramme à M. Dwyjne, et aussitôt il s'agite avec des mots rapides, le tend à sa femme.

Je le regardais, et sentis son cœur angoissé à la voir demeurer sans mouvement une minute.

Je ne comprenais pas.

Il dit :

— Mon cher ami, nous voilà obligés de repartir, — moi qui voulais finir la saison ici, passer un mois à Paris, ne rentrer à Bornéo qu'en novembre ! Plus de projets ! on me réclame ; il y a des difficultés là-bas, ma présence est nécessaire...

Et, se tournant vers Ella, d'une grosse voix tendre comme s'il parlait à un enfant :

— Petite, je suis désolé, ce n'est pas ma faute... Tu aurais aimé rester en France un peu, n'est-ce pas?... mais il vaudra mieux partir ensemble...

— Certainement... répondit-elle.

Et je dus, d'une voix naturelle, exprimer des regrets... Quelle misère ! Mais, le premier moment passé, une brusque conversation s'engagea.

M. Dwyjne me donnait de nombreux détails sur ses affaires personnelles, et entre nous s'établissait cette sorte d'intimité rapide qui jaillit d'une accélération de vie intérieure ; — chez lui, c'était l'excitation causée par les nouvelles reçues ; — chez moi le besoin impérieux, immédiat d'arriver à un but.

Lequel ?

En parlant je l'ignorais encore ; mais je sentais qu'il était impossible qu'elle s'en allât ainsi de moi, de ma vie, du bonheur d'atmosphère où elle me tenait.

A mon tour je dis mon existence : comment la vie entre ma mère — nature si étrangère à la mienne — et moi ne donnerait jamais, malgré notre mutuelle affection, aucune paix heureuse.

Ainsi je demeurais isolé, un peu sauvage, désœuvré, avec le dégoût des carrières diverses, etc...

Notre table se trouvait à l'extrémité de la terrasse, sous un des lampadaires, loin du passage des gens qui entraient dans les salons ou en sortaient.

Ella s'était redressée dans sa grande chaise, et ainsi, comme

elle tournait le dos à la lumière, ses cheveux mettaient une ombre sur son visage ; — c'est vers cette ombre qu'allaient mes regards, mes paroles... mais je ne pouvais rien y deviner.

M. Dwyjne m'écoutait très sérieusement, paraissant perplexe ; enfin il dit tout à coup :

— Me permettez-vous un avis, un conseil? Vous êtes très jeune encore. — vous me plaisez, plus, je vous aime déjà beaucoup... faites ce que j'ai fait : vous avez, dites-vous, de l'argent disponible, une propriété?... Vendez-la, retirez votre capital, adjoignez-vous un ou deux camarades, des intelligents, des énergiques, et partez... Vous achèterez des terrains, vous les exploiterez, vous agirez... Peut-être aurez-vous un peu la nostalgie des ciels brouillés, que sais-je!... mais vous oublierez vite votre lassitude sans cause, vous ferez fortune, et enfin, qui sait! toujours suivant mon exemple, vous trouverez là-bas une petite chérie... et, — je ne vous dis que ça!...

Il parlait... Je saisissais mal le sens exact de chacun de ses mots, mais dans mon cerveau, sans relâche, affolées et ivres comme deux bêtes libres au grand air, deux pensées tournaient : être avec elle... elle le veut...

Oui, elle le voulait. Comme je ne répondais pas tout de suite, mon amour me regarda, la tête renversée en pleine clarté, et je la vis brûlée jusqu'à l'âme par l'attente... Alors je me tournai et dis :

— Oui, vous avez raison, — je partirai.

Et après? Après il y eut une fébrilité de plans, de rires ; — c'était lui qui riait, — elle et moi avions le cœur tremblant.

Il s'animait et, me frappant sur l'épaule :

— Moi, je suis comme ça... Quand les gens me plaisent, je me mêle de leurs affaires ; quelquefois ça les fâche... Vous, vous avez compris! Je réponds du succès, je serai là, je connais tout, là-bas, vous aurez mon aide, et si, comme je l'espère, vous ne vous casez pas trop loin de nous, — ma maison sera la vôtre... jusqu'au jour où vous serez deux à votre tour...

Alors un malaise est venu entre nous, glissé comme un rampant et sournois animal... elle et moi étions complices à l'instant où cet homme m'ouvrait sa vie, son affection...

Mais je ne puis m'arrêter à cela... Tout est arrangé, nous

partons ensemble pour Paris à la fin de la semaine... Ils y séjourneront très peu, puis iront à Amsterdam, où ils s'embarqueront; moi je hâterai toutes choses afin de les suivre au plus tôt...

La réalité de tout ceci, je ne la sens pas encore. Je suis étourdi comme si j'avais reçu un coup sur la tête... brisé...

En rentrant tout à l'heure, nous avons pu être seuls, une minute... les gestes et les mots eussent été imprudents — elle m'a donné ses yeux...

Ainsi elle m'aime... elle m'aime...

12 septembre.

— « ... Vous me regardez comme si vous ne deviez jamais me revoir!... comme si c'était la dernière fois!... »

Nous étions assis sur les feuilles blondes et mortes dans le petit bois qu'on appelle le « Bois de Boulogne » de Biarritz. Déjà, sous les arbres, c'était la rouille et la mousse vert-de-grisée de l'automne, entre leurs branches d'une couleur fatiguée, tarie, c'était du bleu si pâle, si délicat, presque plus du bleu, — du blanc liquide où l'or du soleil fusait en poudre vibrante.

C'était vrai : je sentais mes yeux attachés sur elle jusqu'à la torture, je la regardais intensément comme on regarde celui qui va mourir et dont on sait que jamais plus la ligne tangible de sa forme ne sera devant vous...

J'essayai de rire afin de rompre cette hantise, — je ne pus pas. Seulement, très bas, je lui dis :

— Parlez-moi...

Alors, pour la première fois, elle m'appela de mon nom, et, chose étrange, d'une voix également basse, bien que nous ayons la certitude d'être très seuls.

— André...

A mon désir, elle répondit ce nom, aussitôt, et je sentis qu'elle portait sur sa bouche comme un baiser... puis elle se tut. Je suppliai :

— Encore !

Deux fois ses lèvres remuèrent vainement, une grande souffrance passa sur elle ainsi qu'un voile, et enfin se détournant un peu :

— Ah! que j'ai mal, que j'ai mal... !

Sa voix était si faible que j'entendis à peine ces mots, bien qu'étant assis très près d'elle. Soudain, avec une angoisse extraordinaire, elle s'écria :

— Mais pourquoi ! pourquoi ?...

Elle paraissait me conjurer de lui dire pourquoi, depuis qu'elle avait compris ce qu'était le bonheur, elle souffrait tant, pourquoi, ayant l'assurance de ne point vivre loin de moi, elle était si tourmentée.

Quel silence après ces mots !

Nous étions comme des morts, et, quand je me jetai sur ses pieds avec folie, c'était autant pour faire cesser cette insoutenable agonie que par désir de sentir entre mes mains, sous mon front, un peu de sa chair.

Mes mains pressaient ses genoux, qui tremblaient, j'avais la tête contre ses chevilles découvertes au bas de sa robe, et, avec l'odeur de fleurs d'ambre qui venait de ses jupes, je respirais la fragrance forte et âcre de la terre.

La terre... la mort... Ivre, je levai mes yeux vers elle et lui dis ce mot : *la mort ?*

Je me sentais un sourire sur la bouche, un sourire mystérieux qui voulait lui *expliquer tout ce que je ne disais pas.*

Elle jeta ses bras en avant d'un geste d'inconscience :

— Non, non...

Et je vis qu'elle avait déjà pensé cela : — (souvent, peut-être ?) *la mort, ensemble...*

Alors je me levai, et elle pleura. Je la saisis contre moi sans qu'elle bougeât — ses cheveux, son front étaient sous ma bouche... elle renversa légèrement la tête, les yeux fermés, comme évanouie, et je pris ses lèvres...

Après, elle me dit en pleurant :

— Tu vois, je t'ai donné ma vie, tu as bu mon cœur...

Elle ajouta :

— Il faut oublier ! oublier cela !...

Oublier ! comme si c'était possible !

Ainsi fut cette journée, — la *dernière journée*, — nous partons demain.

Paris, 20 septembre.

Pourquoi n'avons-nous pu rester *hors la vie*, dans ce bois, où tout était si tendre et si triste ?

Ici, au milieu de l'énorme et fastidieux décor, de multiples obligations nous enlisent, nous tiennent étrangers, et, quand, après mille difficultés matérielles, nous pouvons y échapper, et courir sur la petite plage douce et unie du rêve, je lui arrive irritable, avec un désir de lui faire du mal, — oui, un étrange désir de méchanceté...

Je voudrais la voir souffrir — un peu, — par moi, comme si cette souffrance dût être une preuve irréfutable et magnifique de son amour.

Je la tourmente de mes jalousies, je la blesse avec une sorte de joie sauvage et abominable d'être fort qui use de sa force avec vertige. Je lui dis que je doute d'elle quand tout ce que j'ai de plus sincère en moi est convaincu de sa propre sincérité. Enfin, c'est entre nous, entre nos deux êtres qui *s'aiment* et qui *le savent*, c'est un combat misérable où je suis agresseur, lâche, — et vaincu.

— Ah! que vous êtes méchant, dit-elle, vous doutez de moi parce que je ne veux pas tout ce que vous voulez! Mais je n'ai pas peur, je me sens forte! J'ai tout l'avenir pour vous prouver que je vous aime... Il faudra bien que tu le croies un jour!... Est-ce que ce sera bien long? Combien te faudra-t-il d'années, dis! pour me croire?...

Ah! ma chérie, ma chérie! je posé ma tête là, sur ce papier où sont tes paroles... *je te vois*...

Nous parlons souvent de *là-bas*. Elle me décrit incessamment leurs terres, sa maison, le ciel, *là-bas*... *là-bas*... et je finis par avoir l'impression d'un rivage hors du monde, où une vie merveilleuse nous attend... *Là-bas* elle serait libre, seule, et je vivrais avec elle, *là-bas* elle ne dirait jamais *non* ; et les horizons oscillants de chaleurs avec les verdures inconnues fleuries de fleurs maléficieuses, je les vois comme le cadre indispensable au bonheur qu'elle me donnera — *là-bas*...

C'est effrayant... oui, effrayant. Je souriais, quand j'entendais conter, ou lisais, les légendes rares et belles des passions exclusives... Elles existaient, certes, je n'en doutais pas, mais appartenaient au cycle des événements héroïques et inquiétants qu'on admire, qu'on peut désirer même, — avec l'arrière et secrète conviction qu'on n'y participera jamais.

En ce moment, rien de ce qui surcharge ma vie extérieure n'a de place ici; les discussions avec ma mère, — plutôt opposée à mon départ, certaines complications d'intérêts, les démarches, etc..., je tourne parmi ces apparences comme un cheval bien dressé dans un cirque : Ici on saute, là on plie, plus loin mouvement accéléré...

Mais je suis absent : mes amis ne sont plus mes amis. J'aimais Paris, — Paris m'est insupportable; — elle ne l'aime pas... Ai-je pu me plaire en cette foule indifférente? aux fantasmagories des rues et des spectacles?

Les expressions amoureuses entendues, les gestes passionnés surpris, je les méprise. Quoi cela ! cela seulement ? Ah ! les pauvres gens, ils ne savent pas, ils ne savent rien, car leur maîtresse ne ressemble pas à la femme que j'aime, et leur joie ne connaît pas l'angoisse de mon bonheur...

Le bonheur! — ce mot terrible, tombé de ma plume dès la première de ces pages, revient, hardi et monotone...

... J'ai peur...

Est-ce vrai?... Y a-t-il, sentirai-je un jour, jusques au fond de ma chair et de mon cœur, la domination impérieuse, inexplicable? Tendresses, sensualités, toutes émotions amoureuses que la vie nous émiette au passage, nous voulons désespérément leur donner un sens que nous savons menteur, et nous disons : *je suis heureux*, quand il y a toute l'apparence de l'amour, — et pas d'amour.

Est-ce vrai que j'aie pu trouver cette femme, et qu'elle me donnera, avec son cœur d'enfant pure, le miracle de la beauté?...

... J'ai peur...

28 septembre.

Encore une dernière journée... Elle part demain. Je suis allé à l'hôtel ce soir; je savais la trouver seule. Je monte, j'entre, et, dans le petit salon, voyant une malle ouverte, — je m'arrête... Elle était assise, accoudée à une table, tenant dans ses mains quelque chose qu'elle regardait attentivement. Elle se retourna :

— C'est vous !...

Et resta là, les mains ouvertes sur des objets épars. Elle souriait.

— Asseyez-vous, là, devant moi...

— Pourquoi riez-vous?

— Je te souris..., dit-elle très bas; quand je te vois, je suis heureuse...

— Aujourd'hui je ne pourrais pas être heureux...

Elle essaya de me donner du courage, mais ses yeux, autour d'elle, voyant les matérialités du départ, se remplirent de larmes.

Elle murmura :

— Quelques jours!...

— Quelques jours!... Je dois rester encore un mois ici, — peut-être plus, — puis un mois de traversée! deux mois!

D'ailleurs il n'y a pas *de jours*, peu ou beaucoup, — quand on aime; il y a *tout de suite*... pas autre chose...

— Ah! il y a bien d'autres choses! fit-elle.

Puis, avec un geste d'enfant :

— Regarde!...

Et me tendit un portrait.

— Toi!... toi...

— Oui... et sais-tu ce que je me demandais, quand tu es entré? Je me demandais si j'avais assez l'air de t'aimer... si tu le verrais bien, bien fort... quand je serai loin...

Elle était venue derrière moi, et se penchait. Je répétai mille fois : « Je t'aime, je t'aime... » Je ne respirais plus, et, après un moment :

— Ne plus te voir? est-ce que c'est possible?

Alors, très brave, elle essaya de rire :

— Sois raisonnable... bientôt... Ah!...

Et je voyais que sa force n'allait pas jusqu'au bout de sa volonté. Je lui dis :

— Est-ce que tu crois *bien vrai* que nous nous aimions tant que ça?...

— Ah?... Je ne comprends pas!... Puis, réfléchissant : — Si, si, je comprends... N'est-ce pas? c'est comme si on ne vivait plus déjà? Rien ne semble réel, les gens, les choses, tout ce qu'on faisait autrefois avec la conscience d'agir, tout est dans un brouillard!...

— Oui, oui! lui dis-je, ravi; puis : Donnez-moi vos mains.

Alors elle me donna ses deux mains gravement et je la regardai au fond de ses yeux d'or et de lumière :

— Vous êtes à moi?

Elle me répondit :

— Oui, je suis à vous...

29 septembre — soir.

Tu es partie... est-ce vrai?

Partie — ... Combien de mots nous prononçons sans connaître leur signification entière, jusqu'au jour où ils crient dans l'âme, vivants comme des êtres...

Il est véritable que l'amour est une naissance; nos impressions s'ouvrent aux secrètes profondeurs de la vie, comme s'ouvrent aux apparences de cette vie les sens extérieurs des petits enfants...

Partie! — Toi, loin de moi, j'ai une frayeur intense, continue; je ne sais plus ce que tu fais, et il me faudra des heures, des jours, — des semaines bientôt! — avant d'en rien savoir...

Se dire qu'à la créature tenant à votre cœur par tout son cœur, à vos sens par les détails délicieux de sa chair, il pourrait arriver *quelque chose*, on ne veut même pas préciser, et que rien ne nous en avertirait, ne nous dirait : elle souffre, elle t'appelle...

Ah! c'est une misère affreuse, mais quand la *présence* manque, il en est de la vie extérieure de l'être le plus cher comme de toutes les autres vies proches, mais étrangères, là derrière votre mur, votre porte, — vous n'en savez rien, rien!

Près de toi ma chérie, il me semble pouvoir te préserver de tout, — c'est une folie, mais une si chère et si tendre folie...

Qui pourrait, sans souffrir un peu, voir un train noir et rapide chargé d'êtres en route vers un destin changeant, quand même il nous laisserait, lui qui passe, toutes vos tendresses et toute votre paix?...

Ah! l'atmosphère d'une gare oppresse comme un malheur! — Il y a là, à l'heure d'un départ, quelque chose de l'agitation, de l'angoisse refoulée en ahurissement qui se voit dans les maisons où la mort vient inattendue, et où le deuil, aux premières heures, avant d'être organisé, montre cette même fébrilité, ce même désarroi de la douleur mêlée à des choses matérielles d'une façon étroite et répugnante...

Mais, quand on s'y trouve pour l'*adieu*... comment en dira-t-on la misère, l'amertume, et que tout mouvement autour de vous qui annonce et rapproche cet adieu, vous est une souffrance physique, une intolérable souffrance où tout l'être sombre avec une impression d'abîme...

L'absolu de la fin apparaît, — c'est presque la mort, tant l'heure heureuse est lointaine, — et d'autant plus lointaine que la distance sera plus grande... Et ici, ici ! — ce sera entre nous la moitié d'un monde !...

Ah ! je n'ai pas de force, pas de courage... Je lui ai promis d'en avoir. Je n'en ai pas.

Et tu étais si faible et si pâle, pauvre amour ! Ah ! si pâle ! tout ton sang gonflait ton cœur...

Des paroles très rares, — très inutiles et d'apparence très vides, — allaient et venaient entre nous, lourdes de tout ce que nous taisions, — solennelles...

Comme nous nous tenions debout devant la porte du wagon, pétrifiés, elle dit d'une voix presque indifférente, tant elle en contenait l'émotion :

— *Hier soir*...

Je répétai :

— Oui, — hier soir...

Et ce furent, parmi les phrases dernières, les mots les plus secrets, les plus intimes, — les mots passionnés...

Quelle chose mortelle, — mortelle !...

Paris, 2 octobre.

Sa lettre est venue ce matin, si douce et si inattendue que j'ai sangloté follement pendant une heure... Son écriture, son parfum, sur ce papier, — matérialités de son existence manifestées malgré la séparation. Une lettre presque ardente... Ah ! elle est loin déjà des tendresses retenues de ses premières pages, — celles de Biarritz...

Mais pourquoi y a-t-il en moi une sorte de terreur, comme si trop de joie fût une chose défendue ? que mon bonheur des semaines écoulées ne fût du bonheur que par le tourment qu'y mettait son refus ?... et maintenant où je la sens amoureuse et faible, pourquoi est-ce une angoisse trop grande pour que je puisse dire avec confiance : je serai heureux...

Chose étrange, dans sa lettre, je retrouve ce même senti-

ment ! — Elle parle du passé comme du temps radieux de notre amour, et sous les mots il y a cette résignation désolée, ce *jamais plus* des joies qui ont eu leur heure...

Elle dit, en rappelant par d'exquises paroles la dernière journée de Biarritz :

— « Il y avait de l'éternel dans cette heure-là, elle était donnée *une fois*, mais pour toujours... »

5 octobre.

Ah ! quand elle était là, je ne l'ai pas assez prise avec mes regards, enfermée dans mes yeux. — Et maintenant je ne la retrouve plus ; elle est partie d'un second départ, étrange et intangible : la ligne de sa forme est sortie de ma mémoire...

Je veux la revoir, — elle m'échappe... c'est une image tremblée qui flotte et se dérobe. Je sais le détail précis de chacun de ses traits, — leur ensemble n'est pas net et frappant devant moi.

C'est le matin au réveil, après des rêves confus où elle passe, que je m'épuise à la ressaisir... Elle est là, légère et mobile comme derrière un voile ondulant : parfois, en éclair, une attitude, un sourire revient, — pour mourir aussitôt...

Son portrait même ne me la donne pas.

Paris, 13 octobre — soir.

Une dépêche de M. Dwyjne m'annonce leur départ d'Amsterdam aujourd'hui...

15 octobre.

Je poursuis les préparatifs avec la plus singulière disposition d'esprit : je suis hors de moi-même et il me semble être occupé à une besogne presque inutile, — *étrangère à mon destin;* pourquoi ?...

Même jour — soir.

La chérie ! Non, elle n'est pas partie ainsi sans un mot... J'ai une lettre datée de la toute dernière minute avant l'embarquement :

Vite un mot pour te dire que je t'aime, comme si tu ne le savais pas ! — mais on ne le sait jamais assez.

Je ne veux pas que vous soyez triste ; s'il y a de la peine à avoir, je la veux toute pour moi... et il y en a, ah ! oui, il y en a...

Mais non, — *il faut* être forts. Nous avons tout, puisque nous nous aimons. Ce qui arrivera plus tard, nous ne le savons pas... Aujourd'hui, si loin de toi, et prête à m'éloigner encore, je veux te dire seulement ceci ; nous sommes heureux, toi et moi, car ce n'est plus notre propre cœur qui bat si tendrement en nous, mais c'est le tien qui est en moi et c'est le mien que tu as pris... Ah ! dis-le avec moi, que c'est là le bonheur...

Mon pauvre, pauvre aimé, que je souffre...!

Et les larmes sont bien visibles sur ces derniers mots.

Quelle douleur !... C'est impossible... s'il était *vrai* que nous dussions nous retrouver bientôt, je n'agoniserais pas ainsi... Ma peine va au delà du présent. Jusqu'où va-t-elle ? Dans l'avenir... vers une chose certaine, arrêtée... quelle *chose* ?... Mais je ne formule rien, n'imagine rien...

20 octobre.

Presque chaque jour, j'ouvre ce cahier, mais je le relis simplement, perdu âme et sens parmi tant de mots qui disent si peu !...

Et, s'il m'arrive, comme ce soir, de prendre la plume, elle est lente et lasse entre mes doigts...

Du présent, je n'ai rien à dire que mon intolérable angoisse d'attente parmi le mouvement quotidien fastidieux à détailler, — et, retourner vers le passé, remuer les souvenirs, me fait peur... C'est trop doux, trop proche... et fini, fini...

1er novembre.

Je partirai par Marseille le premier décembre, — un mois encore.

Sur la ville, c'est une lèpre de suie, de pluie ; une abominable fange qui monte de la terre et descend des toits, du ciel il n'est pas question, — c'est la détresse humaine exhalée des cheminées, des fenêtres, et qui nous englue l'âme.

Il me semble que je ne reverrai jamais le soleil, — je l'ai oublié.

Les jours d'or et de beauté, la paix aérienne du cœur qui nous fait le corps souple et léger, — j'ai l'impression que je ne les connaîtrai plus jamais..,

Si je pouvais avoir des lettres... Mais je n'ai rien... Je relis la dernière, celle du départ, arrêtée sur le cri de son chagrin, et là je m'abîme misérable...

15 novembre.

Elle approche... c'est-à-dire qu'elle est toujours plus loin de moi. Aller si vite, si vite sur la mer immense, et que tant de jours et tant de nuits passent avant d'atteindre le port... Je ferai, moi aussi, cette longue route, pas tout à fait la même, mais pour le même but; peut-être qu'une fois parti le temps me sera moins éternel.

Ici, les quinze jours qui sont encore devant moi, je ne sais comment les dévorer...

18 novembre.

On pense beaucoup à la mort quand on aime. La mort, cette unique certitude de la vie, appliquée à la créature aimée, apparaît impossible. Quoi! un jour, en un moment, et pour jamais disparaîtraient la forme extérieure, l'émotion magnifique, la puissance inouïe qui déterminent cette créature, lui permettant de vous donner et de recevoir de vous une si excessive intensité de vie!

Je sais, il faudrait, comme elle, comme tant d'autres, *croire*.

Quand on doute de tout, le seul fait de *voir croire* autour de soi constitue un miracle; mais douter est encore une forme de la foi, — on ne doute jamais d'une négation, et le plus grand nombre repose dans une paix indifférente qui ignore l'inquiétude et ne désire pas l'espérance.

Autrefois, est-ce que je connaissais ce trouble? — Ah! je voudrais me dégager d'elle... Mais non, non, je suis fou!

19 novembre.

En ces jours de solitude, je repense presque incessamment à ce rêve... à cette *apparition* que j'eus d'elle la nuit, où, tandis que, toute remuée des paroles qu'elle m'avait laissé lui dire et de ce qu'elle reconnaissait au fond d'elle-même, elle vit arriver inopinément son mari : l'être auquel elle s'était liée, engagée, auquel elle appartenait de *droit*, de *devoir*, — et aussi d'une grande partie de son cœur. Devant lui, devant la réalité de sa présence, de son existence, elle avait compris tout à coup combien le sentiment qui l'attachait à cet homme différait de celui qu'elle eût voulu éprouver — et qu'elle sentait pour un autre...

Alors, elle fut devant moi... Eh bien je sais que j'aurai beau me raisonner, je frémirai toujours devant ce fait !

Comme tout le monde, j'ai lu de nombreux récits de phénomènes télépathiques, on dit qu'ils sont indéniables... ils se manifestent généralement je crois, au moment de la mort, et c'est pour cela peut-être que j'ai si peur au souvenir de ma vision... car enfin, elle était vivante, bien vivante !... et je crois qu'aujourd'hui, revoyant cela à distance et d'un esprit plus lucide, n'étant plus dominé immédiatement par sa présence adorée et troublante, je m'inquiète et m'étonne davantage encore...

21 novembre.

Je parlais d'inquiétude ! C'est à présent qu'elle me tient affreusement !

Ce matin j'ai reçu deux lettres : une d'Ella, oui d'elle, ma petite âme, et une de son mari... J'étais fou de surprise, de stupeur, ne croyant pas avoir de nouvelles pendant leur traversée. Mais à une escale ils ont pu donner des lettres — et ces deux lettres écrites à l'insu l'un de l'autre m'ont été terribles.

Elle est malade, très malade !

Quoi, depuis quand, pour combien de temps, — on ne sait pas !

Ce n'est pas une maladie déterminée; le docteur ne se prononce pas...

C'est la lettre de M. Dwyjne que j'ai ouverte la première, tant j'étais étonné de reconnaître son écriture; mais aux premiers mots m'apprenant ses craintes, je me suis jeté sur les pages de ma chérie, et puis, bouleversé, je les ai lues toutes en même temps, mêlées, l'une — celle de Monsieur Dwyjne me donne des détails précis ; l'autre... — Ah mon Dieu ! l'autre dit *tout* et ne *veut* rien dire... Mon aimée me parle doucement, avec bonheur, avec espoir, comme s'il n'y avait aucune ombre sur nous, et moi, je vois sur *elle* la grande ombre...

Elle me dit :

— On me croit faible, et il est vrai qu'il y a des jours où je ne puis faire un pas sans m'évanouir, mais moi je me trouve plus forte que jamais... Si forte si tu savais ! Sans te le dire, j'étais bien angoissée de mille choses, *avant*, l'avenir m'oppressait... (pardonne-moi de t'avouer cela, mais tu me comprendras).

Je n'y voyais pas bien, — j'avais des remords à cause de *lui*, à cause de toi...

Tu partais — tu pars, — pour moi — je te laisse partir et je sentais que, quoi que je fasse, si je ne faisais pas *tout* ce que tu voulais, je ne te rendrais jamais heureux ! Ah c'était un chagrin immense, tu ne peux pas savoir !

Cependant, *malgré tout*, je ne pouvais pas ne pas penser qu'en te résistant (moi si faible ! résister ! et à toi que j'aime, que j'aime !...) je faisais *ce qu'il fallait faire*... Pourtant je souffrais beaucoup.

Et maintenant, oh maintenant ! je suis calme ! mais calme ! il me semble que je suis devenue très sage, très intelligente (ne ris pas trop de me voir si fière !) : figure-toi que je reste des heures — des journées entières sur le pont à regarder la mer et le ciel. Eh bien il paraît que je souris toute seule, dans le vide !

— A qui souris-tu? me demande-t-on.

— A personne ! — Puis je me repens d'être si loin, si loin en voyant combien *on* est bon pour moi... Ah ! je voudrais que tout le monde soit heureux ! ne faire de peine à personne ! pour qu'*après*, tu sais, dans longtemps, on ne souffre jamais en pensant à moi....

Je suis sûre que je te rends triste en ce moment... et il y a tant de choses que je voudrais dire encore ! Il faut que je les dise vite, car je n'ai pas beaucoup de temps... La nuit, je ne puis pas dormir, j'écoute le bruit de la machine, elle s'essouffle et se presse terriblement, il me semble alors que j'entends la Vie... la vie hâtée, impatiente... enfin je ne saurais pas exprimer tout ce que je pense ainsi la nuit.

Mais ne te tourmente pas, je voudrais de toute mon âme te donner ma force, mon calme... je prie pour cela... j'ose à peine te le dire parce que je sais que tu crois cela inutile, mais pardonne-moi, moi je crois que, sous les mots d'une prière faite *du fond du cœur*, il y a toute l'âme et tout l'amour du monde... tu ne peux pas dire que ce n'est rien... toi qui m'aimais tant...

Enfin, comme je te le disais il n'y a pas longtemps, j'ai de l'espoir et de la patience — tu me croiras un jour, *tu sauras tout*... je me sens très fatiguée... il faut que je m'arrête... ne pleure pas... je t'assure que tout est bien, cher, cher amour...

Et puis, ne crois pas que je souffre — je ne souffre pas du tout...

Et les dernières phrases de la lettre de M. Dwyjne disent ceci :

... Je suis excessivement tourmenté, nous sommes à la merci de l'inconnu, le docteur s'inquiète surtout de l'absence totale de toute souffrance physique. On ne peut lutter contre rien ; cet état n'offre ni prise, ni réaction. Je sais que vous serez avec moi de cœur ; je vous considère comme mon ami véritable. Dieu veuille que je vous donne bientôt de meilleures nouvelles, mais rien ne vous dira mon chagrin et ma frayeur — vous ne pourriez les comprendre que si vous aviez éprouvé vous-même, devant un être uniquement adoré, cette douleur de le voir *s'en aller* littéralement...

... Comment vais-je vivre maintenant ?... Vivre ! attendre ! Tout de suite après avoir lu ces lettres terribles, je lui ai écrit à *elle*, follement, désespérément... et puis tout à coup je me suis arrêté... Envoyer cette lettre ? où ? *oui, où la trouverait-elle ?* Dormir... dormir...

Ah ! perceptions mystérieuses que je redoutais encore hier, je les voudrais, je les appelle malgré mon épouvante, afin de *savoir*, de savoir *quelque chose !* Au fond de moi-même *j'espère*... — si je n'espérais pas, je ne pourrais supporter de vivre, — chose étrange, mon angoisse de ces derniers jours, devant l'excès d'une réalité aussi douloureuse, a presque disparu ! s'est transmuée en l'attente d'un miracle !... Elle sera sauvée, nous serons ensemble, alors nous rappellerons nos misères et nous en rirons tout bas, tendrement, délicieusement, — pas fort, de peur de les éveiller, pas tristement, puisque ce seront choses enfuies, choses légères...

25 novembre.

L'attente toujours plus abominable !... Mais plus précise, moins infinie... car j'ai télégraphié... la lettre de M. Dwyjne m'y autorisait ; je savais quel était le jour probable de leur arrivée, j'ai calculé afin que la dépêche parvienne ce jour-là même — et aussi calculé le temps que mettrait une réponse... J'ai fait cela dans une heure de folie, une heure intolérable... Après, calmé par le fait seul d'avoir *agi*, j'ai craint un moment qu'on ne s'étonnât d'une si anxieuse sympathie de ma part... mais encore une fois, l'attitude de M. Dwyjne et la communi-

cation immédiate de ses inquiétudes pouvaient expliquer suffisamment ma démarche à ses yeux.

Et, quelle agonie, de devoir peser toutes ces choses, et réfléchir quand on subit une telle douleur !

Et pas un rêve... pas un cauchemar... un sommeil entrecoupé, agité, mais rien d'anormal... Réveillé, je la vois toujours souriante au ciel et à l'eau, couchée immobile, si petite, si délicate, emportée sur ce vaisseau à travers l'Océan, entre les nuages et les vagues...

Ce n'est pas une image triste, je sens presque un sourire sur ma bouche, comme si je répondais à son sourire !

J'ai tant relu ses pages, je les ai serrées si fort sur mon cœur, entre mes mains, qu'elles m'ont donné un peu de cette foi courageuse et paisible qui est la sienne... Je parlais de miracle ? Serait-ce là celui que j'attendais ?

Et je trouve cela tout simple !... Sa lettre, si riante, à force d'être touchée, retournée, a pris l'apparence d'une de ces très anciennes lettres aux feuillets comme usés, à l'encre si pâlie ! qu'on retrouve dans les tiroirs oubliés des vieux meubles alors que, depuis bien longtemps, les mains qui les ont écrites sont en poussière et les yeux qui les ont lues aveugles à jamais...

Personne ne trouvera jamais celle-ci... N'importe où j'irais elle sera avec moi...

Non, ma chérie, il ne faudra pas *beaucoup d'années* pour que je connaisse tout ton amour... Ecoute, laisse-moi te parler comme si tu m'entendais...

Tu vois, je suis calme, ce sont de simples suppositions, mais écoute :

— *Tu pars, n'est-ce pas ? tu pars... tu me dis où tu vas parce que tu crois le savoir ; moi, je ne sais pas, je ne sais rien, mais je pars avec toi ; nous allons* nulle part, *peut-être, mais je ne reste pas seul !*

(*Tu comprends ? simplement : ne pas rester seul — car je suis seul là où tu n'es pas...*) *et je vais, aveugle, derrière toi qui ouvres tes yeux souriants à une lumière qui me demeure invisible...*

. . . . . .

. . . . . .

Oui, il doit être très doux de mourir avec de belles petites idées claires comme celles de ma chérie...

. . . . . .

Bien des paroles pour une chose si simple, pour la nette et rapide action : se tuer...

Mais tout cela ce sont des...

. . . . . .

3 décembre

Elle est morte... morte en mer... elle dort dans la mer...

. . . . . .

Je viens de regarder ces mots bien longtemps et de les lire à demi voix comme si j'apprenais une chose très difficile... oh! très difficile...

Je ne pleure pas... et même je ne souffre presque pas... *elle*, non plus, ne souffrait pas... Je ne sais rien, sinon cela : elle est morte, elle est sous la mer...

C'est au bord de la mer que je l'ai connue, c'est devant la mer qu'elle m'a dit qu'elle m'aimait... elle m'aimait!...

4 décembre.

Je l'ai vue ! elle est venue cette nuit, elle m'a dit : Viens ! de sa voix douce, et nous marchions sur la plage. C'était une plage inconnue, immense, merveilleuse. Tout était cependant très naturel et je ne me sentais pas triste. Elle était nu tête, et enveloppée d'un long vêtement que je lui ai vu souvent *dans la vie*. Elle regardait l'horizon et me dit :

— C'est *là-bas*... tu vois... *là-bas*...

Je me retournais, et reconnaissais aussitôt les rochers, les montagnes au loin et jusqu'à des maisons sur la falaise... Mais au moment où tout me devenait *réel*, elle disparut...

Cependant je ne m'inquiétais point, car j'étais certain, d'une certitude absolue, que j'allais la revoir, la retrouver tout de suite... *si je voulais*...

5 décembre.

Je sais ce que je dois faire... je pars ce soir pour Biarritz, je serai beaucoup plus près d'elle...

8 décembre.

J'ai tout revu : le bois, la plage, la jetée, *nos* chambres et son balcon.

Il y avait du soleil sur toutes choses, mais ce n'était plus le même soleil.

Enfin j'ai revu *la mer*...

La mer ! — elle est partout ici ! Le jour on la voit, la nuit on l'entend — mais je vois et j'entends en elle bien *autre chose* qu'elle-même !

Elle est devant et autour de moi, elle remplit cette ville qui est si petite et mon cœur qui est si lourd...

Cependant elle est trop loin de moi encore...

Hier un marin, me voyant depuis trois jours incessamment sur la jetée, me dit :

— Vous aimez bien la mer, Monsieur?

— Oui... je l'aime.

Elle est calme, car il fait froid.

Elle est brillante, car il fait beau.

9 décembre.

J'ai loué une barque, je vais aller sur la mer... je sens que là je serai heureux... heureux...

... Ah! le pays où je devais être heureux avec *elle*...

Là-bas elle ne dira jamais : *non*...

. . . . . .

. . . . . .

☆

Et le lendemain ce fut un fait divers dans les journaux :

TRISTE ACCIDENT

Un jeune homme, A. de M..., en séjour à Biarritz, s'étant imprudemment aventuré seul en barque, malgré les observations des marins, qui connaissent trop bien les traîtrises de la mer, a péri hier victime de son inexpérience.

Il s'est noyé en vue de la côte ; le corps n'a pas encore été retrouvé.

MAY ARMAND-BLANC.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XCII. — Température.

M. DESMAISONS. — Comment ! Mais je vous croyais parti !

M. DELARUE. — Et moi aussi je me croyais parti, mais quand j'ai vu et senti tant de soleil et de chaleur...

M. DESM. — Ah ! vous commencez à comprendre qu'il n'y a qu'à Paris où l'été soit possible ?

M. DEL. — L'été, non, mais l'extrême été, peut-être. J'avoue que l'idée de me trouver par trente degrés sur les plages, avec Phébus dans les yeux...

M. DESM. — Et la brise marine ?

M. DEL. — Il faut qu'elle soit bien forte pour neutraliser la colère du dieu, et quand elle est très forte, elle est un second fléau.

M. DESM. — Vous avez la belle nature, les champs, les forêts.

M. DEL. — Les bois, quand il fait chaud, c'est le four, cependant que le champ, c'est la fournaise. Décidément, je vais attendre le mois d'octobre.

M. DESM. — Et vous irez à Versailles voir tomber les feuilles mortes.

M. DEL. — Nous vieillissons, mon ami. Est-ce que nous songions, il y a vingt ans, à la température, et surtout, est-ce que nous avions peur du soleil ?

M. DESM. — Vieillir, et cependant voir augmenter sa sensibilité, mauvaises conditions pour être encore heureux par les dehors. Faut-il donc maintenant rester chez soi et ne regarder la vie que par le rideau levé ?

M. DEL. — J'en ai peur. Et puis, vous le dirai-je, le dehors m'attire de moins en moins, surtout le dehors un peu lointain. Que voit-on en voyage ? Des choses vertes, des gares avec des gens ahuris, des cathédrales, des musées, des sables et puis de l'eau. Mais si nous restons chez nous, nous regretterons tout cela. Ah ! le chemin de fer nous a donné de bien mauvaises habitudes. Voyager pour voyager, ceux qui se risquaient à cela, jadis, passaient pour un peu fous et, tenez, j'ai connu en province un avocat intelligent et riche qui fai-

sait tous les ans un long voyage, Amérique, Inde, Japon. Eh bien ! cela a brisé son avenir. Ses compatriotes n'ont jamais pu comprendre qu'on gaspillât ainsi son argent, sans obligation. Ils le qualifièrent d'original, dernier terme du mépris pour ces gens tous pareils les uns aux autres, et ils n'en ont même pas voulu pour conseiller d'arrondissement.

M. DESM. — C'est la sagesse provinciale, celle des enracinés. On a dû lui dire plus d'une fois : « Si vous aviez mis de côté l'argent de vos voyages... »

M. DEL. — Naturellement, on le lui a dit, et devant moi. Eh bien ! il hochait la tête et souriait d'un sourire où il y avait du regret.

M. DESM. — Du regret de quoi ?

M. DEL. — Du regret de l'argent qu'il n'avait pas épargné. Sagesse provinciale.

M. DESM. — Qui est un peu la nôtre, à part la question d'argent, qui ne nous passionne point, car, avez-vous quelquefois fait un voyage, petit ou grand, qui vous ait pleinement contenté ?

M. DEL. — Oui, et même après n'importe quelle absence j'ai toujours été un peu moins fâché avec la vie.

M. DESM. — C'est vrai, le vieil air est moins amer. Il faut donc partir.

M. DEL. — C'est ce que je me dis, et pourtant je n'en ai pas encore la volonté.

M. DESM. — Alors, reste, Panurge.

M. DEL. — Ne me faites pas trop sentir mon ridicule ou ma faiblesse, car délibérer des petites choses, c'est avouer un système nerveux bien détendu.

M. DESM. — Nous savons trop ce qui nous attend, à Fontainebleau comme à Bénarès, à Rome comme à Saint-Valery-en-Caux. L'imagination n'est que de l'ignorance. Mais quand on n'imagine plus, on ne désire plus.

M. DEL. — Et quand on ne désire plus, c'est la fin de tout. En êtes-vous là ?

M. DESM. — Non pas, car j'ai encore la curiosité, et c'est une autre source du désir. Avec de la curiosité, on ne vieillit jamais tout à fait.

M. DEL. — Vous me refaites optimiste, vous me rafraîchissez. La chaleur me déprime un peu moins. Oui, elle a bien trente ou trente-deux degrés, notre conversation, mais vous y avez mis un peu d'air, je suis plein de curiosités et je m'en vais décidément aller voir comment sont faites, cette année, les femmes des plages.

M. DESM. — Il y a quelque apparence qu'elles seront faites comme l'an passé.

M. DEL. — Ne le croyez pas. Il y a des années de vaches maigres et des années de vaches grasses.

M. DESM. — Et vous augurez pour cette année?

M. DEL. — Une saison de vaches maigres. Cela ne fait pas très bien mon affaire, mais c'est la mode, plus forte que nos goûts et qui les dompte. La femme la plus sotte, mais qui veut plaire au plus grand nombre, sait se maigrir et s'arrondir à volonté. Il faut les prendre comme elles se présentent.

M. DESM. — Et ce sont toujours des femmes. C'est avec sagesse qu'on a appelé tout le reste des caractères sexuels secondaires, la femme est tout entière dans l'appareil muliébrile. Il sied seulement que cet organe essentiel soit entouré d'un jardin assez frais et verdoyant, il n'est pas besoin de ces bombements et vallonnements, de ces paysages onduleux et charnus dont la plantureure richesse ne vaut pas la légèreté des lignes et la modération des contours.

M. DEL. — Je vous emmène!

M. DESM. — J'aurais fait un assez bon paysagiste du corps féminin, mais cela induit à trop de distractions.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — Alors, nous partons.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

André Billy : *La Dérive*, Louis Michaud, 3.5o. — Louis Delzons : *Les Mascran*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Abel Hermant : *Les Confidences d'une Biche*, Lemerre, 3.5o. — Adolphe Darvant : *Les Confidences de Souricette*, Fasquelle, 3.5o. — J.-H. Rosny : *Nymphée*, Société Française, 3.5o. — Charles-Edouard Levy : *Le Médecin*, Fasquelle, 3.5o. — Paul Ginisty : *Francine actrice de drame*, Fasquelle, 3.5o. — Hélène Vacaresco : *Amor Vincit*, Plon, 3.5o. — Mme Pierre de Bouchaud : *Francine Davier*, Ollendorff, 3.5o.— G. Lechartier : *Le Vaisseau de plomb*, Plon, 3.5o. — Charles Petit : *Pétale de Rose et quelques bonzes*, Calmann-Lévy, 3.5o. — René Fraudet : *Tu seras roi!* « Les Annales » 3.5o. — Alexis Noël : *Mon prince charmant*, Plon, 3.5o. — Paul-Guitet-Vauquelin : *Province lointaine*, A. Messein, 3.5o. — Comte de Saint-Aulaire : *Un étrange divorce*, Perrin, 3.5o.— Pierre Lièvre : *Le Roman sournois*, Stock, 1 fr. — Alexandre Héranger : *Miss Florence*, Sansot, 1 fr.— François-Guillaume de Maigret : *Selon que votre humeur...* Grasset, 3.5o. — Alfred Kurz : *Sous leur masque*, Société d'éditions et publications parisiennes, 2 fr.

La Dérive, par André Billy. Il y a des gens qui s'imaginent que les seules mentalités littéraires sont intéressantes à étudier. Ce sont, du reste, des gens de lettres.... et pas toujours, hélas! des écrivains. Eh bien! il faut l'avouer, la mentalité des gens de lettres est certainement la moins intéressante de toutes parce qu'elle obéit à des lois trop connues, s'encombre de procédés par trop artificiels, est tiraillée par de décevantes ficelles de théâtre, ne se remplit que de son espoir d'arriver au même but, l'éternel but qui est en somme d'arriver... Mon dieu, n'est-ce point suffisant de rencontrer les gens en question... sur les trottoirs et dans les salons, sans être encore leur victime dans les livres! Et puis quelle tête doivent faire les lecteurs

quand on leur parle une langue complètement étrangère à leurs aspirations : les malheureux lecteurs désireux de reposer leur cerveau et à qui l'on prouve que certains estomacs de porc peuvent rivaliser avec les plus chinoises des lanternes? Le héros de roman, par nature, semble déjà fou, mais quand ce héros de roman est un romancier, oh, alors, c'est le fou, furieux, le monomane, l'éthéromane, le psychomane, le ou la nymphomane, tout ce que vous voudrez dans le genre névrose, mais point un personnage à peu près raisonnable. Or, le bon public n'aime pas tant que ça la louphoquerie, ou il la lui faut géniale. Quand il a su par cœur cinq ou six biographies de grands écrivains, il s'est déclaré fourbu. Il s'est dit : « Puisque ces gens de génie sont au demeurant tous pareils, célèbres ou non, qu'ils mangent leur soupe et trompent leurs femmes comme tout le monde, avec cette unique différence, bien regrettable, qu'ils en parlent à tout le monde, nous aimerions mieux qu'on nous raconte l'histoire, plus proche de nous, des mortels ordinaires. » Ne nous méprenons pas, si le roman est en baisse (est-il en baisse?), c'est qu'on nous a trop appris comment on le faisait!.... de sorte que lorsque j'ai vu cette dame en négligé sur la couverture de *La Dérive*, je me suis écrié, mentalement : « Encore une! » tant j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une Muse nouveau style. Agréable surprise... c'était l'histoire, l'humble histoire d'une pauvre teinturière! Si *Peau d'âne* nous est conté d'une manière originale, nous y goûtons un plaisir extrême, je vous assure. Oui, la pauvre teinturière a sa mentalité spéciale. Cette femme qui sombre dans Paris, embarrassée d'un gosse, Bénoni, dont j'ai déjà fait la connaissance ailleurs, cette provinciale aux abois qui veut honnêtement gagner son pain et perd son argent, son petit fond vertueux et ses préjugés sociaux dans le gouffre, est une très curieuse héroïne, elle est servie nature, on la devine vraie, sinon vécue, absolument humaine sous tous les rapports. L'intimité de la fille de boutique avec sa patronne fournit des pages délicieuses à l'auteur et la silhouette du vendeur Fumeaux est plus sinistre que n'importe quelle ombre de traître : c'est, en outre, bien écrit, serré, plein, comme la riche toison d'un bon mouton qui ne regarde pas à vêtir les autres de sa laine. C'est sain et puissant comme toute belle œuvre sincèrement humaine, nullement déparée par une pointe de sauvagerie animale. Or, je vous l'affirme, en vérité, il n'y a pas que la psychologie des gens de lettres! Le monde est bien grand dès qu'on a franchi le cercle vicieux des littérateurs qui se confessent.

Les Mascrans, par Louis Delzons. Drame terrible se passant entre l'orgueil d'un fils et la sournoiserie paternelle d'un notaire voleur. Tant que le jeune Mascran plastronne, s'amuse et joue naïvement son avenir au cercle de sa ville natale, il ne songe guère à la ruine possible de son étude, la première du pays, il tient à la noblesse

et aux notables commerçants par ses belles différences, mais il découvre tout à coup la mauvaise foi du vieux Mascran et il se sent déchu. Peut-être pour plastronner encore lui faudrait-il rester seul possesseur du honteux secret de leur faillite? Un duel effrayant s'engage entre lui et le coupable. Mascran jeune contraint Mascran vieux au suicide. Son père s'exécute. Il n'y aura plus qu'un coupable... car dès la fin des obsèques, Mascran fils se reprend à plastronner. Il obtient le silence du principal intéressé, un homme dont il a déjà volé la femme, et il demeure seul... avec son déshonneur, mais il a sauvé la face, la face d'un notaire de province, ce doit-être plus important que sa conscience. Le crédit lui est assuré pour ses nouveaux caprices d'orgueil. Bonne étude de mœurs provinciales et de ce qu'on entend par la grande vie en province.

Les Confidences d'une Biche, par Abel Hermant. Elles étaient vraiment grandes dames, ces filles de joie de l'Empire! La Solférino se raconte à notre ami, le vicomte de Courpière, et il est pris au piège de la charmeuse déjà vieille, mais encore si jeune d'esprit. Les anecdotes qui parsèment ces confidences ne sont pas toutes inédites, car elles sont déjà de l'histoire, quand Mme de Ventnord en fait part à ses nouveaux courtisans ; cependant elles ont de plus en plus grand air. D'ailleurs une *biche* a le droit, comme le premier chasseur venu, de se vanter d'exploits qu'on nomme d'habitude histoires de chasse. Au long de ces récits galants, quelques silhouettes princières absolument réussies.

Les Confidences de Souricette, par Adolphe Dorvant. Entre la fille galante et la fille d'honneur, pas beaucoup de différence, sinon que la demoiselle suivante de l'impératrice me paraît terriblement délurée à côté du masque un peu hautain de la Solférino. Il est vrai que Souricette est du pays où l'on danse : elle est Espagnole. Nous retrouvons Morny, des généraux, des ministres et des gens de lettres déjà nommés plus haut. Souricette se conduit mal, seulement elle a l'excuse d'avoir un confesseur « dont le misérable patronyme constitue déjà une offense à la sainte vertu ». Enfin, il paraît qu'on s'amusait ferme du temps de l'empire et qu'on était moins bégueule qu'en république.

Nymphée, par J.-H. Rosny. Des hommes verts, des hommes grenouilles et si vivant, si allant, si vraiment grenouillant, grouillant dans un cadre de nature primitive, d'une nature vierge, alors qu'il faisait jour sous l'eau et presque nuit sur la terre encore toute remuée du chaos! Cela se passe au centre des régions de l'Amour, sur les confins de l'Asie et de la Chine, dans un pays naturellement inexploré ; mais cela pourrait aussi bien se passer au commencement du monde! Et le récit de ces aventures étonnantes a la saveur de jeunesse bibli-

que, cette senteur de sel marin et de verdure fraîche qui est le secret charmant de l'écriture de J.-H. Rosny.

Le Médecin, par Charles-Edouard Lévy. Une étude consciencieuse du type médical par excellence, le médecin amoureux de la malade, disons : amoureux de la maladie plutôt. Cette lutte contient de fort belles péripéties. A citer par exemple tout le chapitre traitant des duperies en usage entre malades et médecins, et la vision du vieux praticien, dupe lui-même du mensonge officiel de son examinateur. Il se croit sauvé, tandis qu'il porte sur lui sa condamnation écrite, et il est victime de procédés qu'il aurait lui-même employés en pareil cas. J'aime moins l'idylle du jeune savant avec son sujet, car il y a peu de médecins qui voudraient s'unir en légitimes noces à une fièvre typhoïde, l'eussent-ils radicalement guérie... Cependant il faut un peu d'amour autour d'une pareille ordonnance et dorer de si amères pilules sociales.

Francine, actrice de drame, par Paul Ginisty. Notre ex-directeur de l'Odéon, que l'Odéon regrette, car il était doux et ne se permettait aucune révolution poétique, n'avait même pas scandalisé les jeunes en acceptant tous leurs manuscrits sans les lire, continue à fouiller les vieux décors pour en extraire de nouveaux échos dramatiques ou comiques. Francine, c'est la tragédienne d'il y a 60 ans, laquelle se tenait dans la tragédie de la vie bien plus que sur les planches. Elle aimait, souffrait, mourait toute à son art et jouait si peu, la pauvrette, qu'elle était mieux une héroïne qu'une actrice.

Amor Vincit, par Hélène Vacaresco. C'est la première fois que je lis un roman de cette fort célèbre princesse de lettres. Je l'avoue à ma honte! Et je découvre une importante vérité, c'est que notre petite dame de Noailles n'a rien inventé. Elle a amplifié, développé, perfectionné le jeu savant et les ruses de sauvagesse d'Hélène Vacaresco... mais elle arrive seconde manière. Tenez, je vais tâcher de me faire mieux comprendre en ne blessant personne ; il y a Van Lerberghe et Maeterlinck, Van Lerberghe d'abord, Maeterlinck ensuite. C'est le même génie, le même talent, quoi ! Maintenant je suis incapable de vous raconter le sujet d'*Amor Vincit*... parce qu'en France (où les dames sont moins vertueuses qu'en Roumanie), si une femme du meilleur monde recevait chez elle deux Messieurs inconnus, on potinerait tout de suite, et on n'écouterait pas ses digressions sentimentales.

Francine Davier, par Mme Pierre de Bouchaud. Cette jeune fille, qui veut s'émanciper parce qu'elle a lu beaucoup de livres dans la bibliothèque paternelle m'inquiète. Les livres conduisent généralement à une autre philosophie. Maintenant le papa défunt avait une déplorable manie, c'était de mettre des notes en marge. L'auteur connaît-il cette sévère exclamation de Villiers : « Celui qui ose noircir

les marges d'un beau livre me fait l'effet d'un interrupteur au sermon. Il commet toujours un sacrilège. » Francine Davier finit par devenir une demoiselle de compagnie d'une dame excentrique, et, plus tard, elle revient au bercail ayant assez volé honnêtement de ses propres ailes pour espérer la paix du nid.

Le Vaisseau de plomb, par Lechartier. Pauvre âme de prêtre qui se débat dans les filets de la raison. Et lorsque le plomb de la raison aura sombré en cherchant à retenir l'âme du prêtre, celle-ci s'envolera vers un ciel inconnu, tout au moins des gens raisonnables. Mœurs belges, curieusement détaillées.

Pétale de rose et quelques bonzes, par Charles Petit. Une galante histoire chinoise, où l'on voit successivement la monstruosité de certains lettrés moralistes et la délicatesse de pauvres petites créatures infirmes, d'ailleurs parfaitement immorales, si c'est être immoral pour une créature que de n'avoir jamais eu de morale d'aucune sorte. (Une loi nouvelle vient d'être promulguée depuis la fin de ce vieille impératrice, qui laisse aux femmes du Céleste Empire le libre exercice de leurs pieds !)

Tu seras roi ! par René Fraudet. Cruelle aventure d'un jeune prince qui est... anarchiste. Il refuse de suivre sa destinée, parce que le roi son père est un personnage fort méchant, le tyran de sa famille et de ses sujets. Malheureusement la bombe de la fin ne fait qu'affirmer les tendances tyranniques du prince héritier. Il n'y a guère de différence entre la bombe et la guerre.

Mon prince charmant, par Alexis Noël. Encore une femme de lettres en herbe ! Je me défie des exagérations de ces jeunes personnes qui osent envoyer de la copie aux journaux par leur bonne ! Elles reprendraient l'Alsace et la Lorraine toutes seules que ça ne m'étonnerait pas. Du reste, il faut leur tenir compte de leur excellente intention... mais le prince Charmant en Allemagne, c'est un impair.

Province lointaine, par Guittel-Vauquelin. On a fait de ne pas s'embêter dans cette province-là et les jeunes filles y lisent Marcel Prévost. Où sont donc les austères mœurs de la Corse et que signifient ces nouvelles histoires de brigands ?

Un étrange divorce, par le comte A. de Saint-Aulaire. Ne pas épouser la femme pour son amour, mais bien pour sa postérité, est en effet un acte d'aristocrate, cependant je crois qu'il est difficile même à un aristocrate de sacrifier la passion sincère d'une épouse. Espérons que ce divorce ne sera pas éternel.

Le Roman sournois, par Pierre Lièvre. L'ami intime auquel une amoureuse s'habitue comme à n'importe quel objet de luxe. Il ne sait pas profiter du moment psychologique et laisse passer son tour... de faveur.

Miss Florence, par Alexandre Héronger. Ah ! combien j'ap-

prouve cette nouvelle manière de personnifier Florence, la ville des lunes de miel littéraire, en une Américaine de Chicago ! Comme c'est bien, en effet, une illusion de snob toute cette ferveur pour des villes de soleil... où il pleut comme ailleurs !

Selon que votre humeur..., par P.-G. de Maigret. De jolies nuances de tristesses amoureuses, l'idylle de la femme qui se fane sous le souffle de la passion. Il y a un conte grec : *In profondis*, très beau.

Sous leur masque, par Alfred Kurz. L'aventure de Mme de Bloch d'Asnières, qui, en sa qualité de juive, solde les notes des dames catholiques, est drôle.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Raphaël Cor : *M. Anatole France et la Pensée contemporaine*, 1 vol. in-8°, Editions d'art, Edouard Pelletan. — Anon. : *Voici la Femme*, 1 vol. in-18, 3. 50, Sansot. — *Les Légendes épiques. Recherches sur la Formation des chansons de geste*, par Joseph Bedier, tome II, 1 vol. in-8°, Champion. — Ph.-Emmanuel Glaser : *Le Mouvement littéraire. Petite chronique des lettres, 1908*, 1 vol. in-18, 3.50 Ollendorff. — Louis Thomas : *L'Esprit de M. de Talleyrand*, 1 vol. in-8°, 5 fr., « Les Bibliophiles fantaisistes », Dorbon aîné.

Dans ce volume : **M. Anatole France et la pensée contemporaine**, M. Raphaël Cor nous dit les raisons de son admiration pour le maître écrivain et tente d'établir la synthèse de son esprit. Il nous explique la logique de l'évolution intellectuelle de M. Anatole France. Sous son dilettantisme apparent se cachèrent toujours des sympathies ou des haines ardentes, et déjà dans *les Noces corinthiennes*, une antipathie violente pour le christianisme l'inspire ; mais elle se voile derrière le sourire de l'ironiste. L'ironie n'est pas le scepticisme ; l'ironie est aussi « un jugement », observe M. Cor. M. Cor nous montre en passant la création du monde Paphnuce, révélation de ce que, aux yeux de M. France, l'idéal catholique a « d'odieusement étroit et de si ridicule ». Le christianisme n'est-ce pas la haine de la beauté, de l'art et de l'amour ? Or, pour M. Anatole France, la beauté est la seule vérité. Alors, parlant du caractère « épidémique » des religions et de cette fureur de prosélytisme, M. Cor, interprétant la pensée d'Anatole France, s'écrie : « N'y aurait-il pas de quoi légitimer peut-être certaines mesures récentes, et le droit pour les sociétés de se défier des religions, voire même de leur faire offensivement une guerre défensive ? » M. Cor a des trouvailles d'expression pour définir la pensée de son héros. Cet homme, dit-il, a le sens de l'irrespect, le génie de l'irrévérence ; et il ajoute en souriant : « C'est en quoi il se montre parfait idéaliste. » Mais surtout Anatole France est un des maîtres de l'ironie. La vie ne lui apparaît qu'à travers une « moquerie profonde ». C'est que, pour

s'attaquer aux travers des hommes, l'ironie est l'arme la plus souple et la plus forte. Mais ce n'est pas uniquement pour jouer avec des idées que M. France s'arme de l'ironie : il combat, non pour la vérité, ce qui serait religieux, mais pour certaines vérités qui lui semblent devoir améliorer le sort des hommes. Disons avec lui :

Il est impossible de décider si une doctrine, funeste aujourd'hui dans ses premiers effets, ne sera pas demain largement bienfaisante. Toutes les idées sur lesquelles repose aujourd'hui la société ont été subversives avant d'être tutélaires.

Et puis il est bon de renouveler parfois les vérités et les doctrines : cela redonne aux hommes des activités nouvelles.

M. Cor conclut que l'étude d'une pensée est tout ce qu'il a voulu faire :

A ce point de vue tout intellectuel, d'aucuns, dit-il, trouveront peut-être excessive mon admiration pour ce génie charmant et estimeront que j'ai un trop grand penchant à confondre la grâce avec la vérité et la subtilité avec la profondeur.... Mais on m'autorisera, dès lors, à voir dans le subtil une forme du vrai, et, certes, bien exquise.

§

La femme que nous présente Mme Aurel dans ce volume : **Voici la Femme**, est un être nouveau et davantage encore peut-être puisque, nous dit l'auteur, « la femme n'est pas née ». Des gens pressés, se plaint-elle, ont cependant voulu la juger, partant de ce faux point de vue qu'il y a deux questions : la femme, et la femme-écrivain. « Tandis que chacune d'elles doit saisir le moyen d'écrire pour tenter de se ressaisir, et pour retrouver ses marques natives. » On comprend alors : la vraie femme, c'est la femme écrivain. Il faut qu'elles écrivent toutes, comme les hommes, car « presque tous les hommes écrivent ». Alors, on y verra un peu clair. La psychologie de la femme étudiée par l'homme est aveugle ; c'est une femme qui nous le dit et nous devons le croire. « Il n'est presque plus contesté, ajoute Aurel, que la femme soit faite pour tracer le roman sentimental des âges, c'est-à-dire l'histoire de la sensibilité morale ou disons : le livre du cœur. » Cela serait un lien moins arbitraire que l'amour entre l'homme et la femme. Mais ce qui est à craindre, c'est qu'en se disciplinant par le travail la femme « n'acquière à son insu l'ordonnance habituelle à l'esprit masculin ». Il y a un remède : qu'elles « écrivent beaucoup sans travailler jamais », ce qui est d'ailleurs une méthode instinctive chez les femmes de lettres. Il paraît que jusqu'ici la femme n'a été que « surnaturelle » ; c'est en écrivant qu'elle redeviendra « naturelle », en s'intéressant non plus seulement à l'homme, mais surtout à elle-même, et en remettant l'amour à sa place. L'amour d'ailleurs ne peut exister qu'entre pairs,

pairs d'intelligence et de sensibilité. Mais, s'écrie Mme Aurel, « quel malheur qu'il n'y ait pas d'hommes ! Pas d'homme au sens de Nietzsche, au sens suprême, pas d'être assez fort, qui, sans la craindre (la femme), *sans l'apaiser*, l'assume. » La femme cherche cet homme pour s'unir à lui, mais l'homme demande la femme qui serait son égale, et il faut féliciter Mme Aurel d'en proposer la culture.

§

Dans ce second tome de ses **Légendes épiques**, M. Joseph Bédier continue ses érudites recherches sur la formation des chansons de geste. Il nous montre quel fut l'apport des pèlerins et l'influence des pèlerinages sur la composition de ces poèmes. On sait, dit-il, en tête de son chapitre intitulé *les Chansons de geste et les Routes d'Italie*, que les romans français du cycle carolingien furent importés de bonne heure en Italie, et que ce fut grâce à l'influence des pèlerins venant de France, mais « je voudrais rechercher s'ils n'en ont pas rapporté en outre des légendes et si plusieurs chansons de geste françaises ne se sont pas formées sur ces routes d'Italie, aux étapes des Pèlerins ». Il faudrait de longues pages pour donner une analyse même succincte de ces recherches de M. Bédier, à travers les chansons de geste et le long des voies de pèlerinage. Il conclut que, sauf *Aspremont* et sauf *Jehan de Lanson*, il n'y a pas une chanson de geste, ni un épisode de chanson de geste « qui soit localisé en Italie, si ce n'est une route de pèlerinage ».

Cette méthode critique est encore appliquée dans cet ouvrage à *la Légende de Girard de Roussillon*, à *la Légende de la conquête de la Bretagne par le Roi Charlemagne*, etc. A côté de la légende, M. Bédier nous montre l'élément historique qui a servi à la former, et à propos de *Girard de Roussillon*, que cette chanson de geste « nous fournit un curieux exemple de l'influence des vies de saints sur la littérature vulgaire » ; cette légende de Roussillon tire, en effet, son origine et son explication du pèlerinage de sainte Marie-Magdeleine à Vezelay.

§

Le Mouvement littéraire. Dans cette « petite chronique des lettres », M. Ph. Emmanuel Glaser nous donne de petits comptes-rendus d'une page ou d'une demi-page, de la plupart des livres : romans, littérature, histoire, politique, voyage et poésie, qui ont paru en 1908. C'est de la critique aimable : « Quel livre charmant », dit M. Glaser, des *Lettres à Françoise* de Marcel Prévost. « Un livre exquis », ces *Pages Normandes* de M. Albert Sorel ; « un charme pénétrant s'en dégage ». Un livre de M. Aicard est un « formidable régal ». Les chroniques de M. Lavedan sont aussi « des choses ex-

quises ». Enfin, tout est exquis et charmant dans la littérature de 1908. M. Glaser a décidément un sens critique des plus justes ; pour lui Nietzsche est commenté dans le roman de Mme Daniel Lesueur, *Nietzschéenne*, « d'une façon si lumineuse tout à la fois, et si lyrique, que, grâce à vous, lui dit-il, nous entendrons peut-être désormais dire moins de sottises sur le compte du pauvre et grand philosophe allemand ». Si encore c'était de l'ironie !

§

M. Louis Thomas a réuni dans ce volume, luxueusement édité, de la collection des *Bibliophiles Fantaisistes*: **l'Esprit de M. de Talleyrand**, les anecdotes et les mots de Talleyrand qui sont venus jusqu'à nous. Sans doute, on a souvent prêté à cet homme d'esprit des mots qu'il n'a jamais dits, mais, comme l'observe justement M. Louis Thomas, « chacun sait que la valeur principale des anecdotes consiste non en ce qu'elles sont vraies, mais en ce qu'elles s'accordent parfaitement avec le caractère des personnes à qui elles sont attribuées ». Voici quelques-uns de ces « mots ». M. de Fontanes lui parle des *Martyrs* et de Cymodocée et d'Eudore, dévorés par les bêtes. — « Comme l'ouvrage », répond Talleyrand.

Le 14 juillet 1790, comme il monte à l'autel pour célébrer la messe, à la fête de la Fédération, il se penche vers La Fayette, et lui dit tout bas: « Vous savez, vous... ne me faites pas rire. » On se rappelle son mot, si souvent cité, à propos de l'exécution du duc d'Enghien : « C'est pire qu'un crime, c'est une faute. » La politique, comme la vie, était pour lui, en effet, un jeu où il ne fallait pas commettre de faute : en servant ou en desservant les autres, c'est uniquement lui qu'il servait : « La société est partagée en deux classes, disait-il, les tondeurs et les tondus. Il faut toujours être avec les premiers contre les seconds. » Cette morale n'est ni d'une grande originalité, ni d'une grande beauté. On a pu dire de lui, à propos de sa fortune: « Rien d'étonnant, il a vendu tous ceux qui l'ont acheté. » Sans doute faut-il admirer, avec M. Thomas, ce don qu'il possédait de deviner dans les hommes ou les événements qui passaient devant lui « les causes de faiblesse ou de grandeur, et à saisir ce qui allait être demain, pour les nations et les trônes, la victoire ou la ruine ». Mais l'habileté de Talleyrand fut peut-être seulement de s'adapter si merveilleusement aux circonstances, de leur obéir si intelligemment qu'il sembla parfois les diriger. Comme Louis XVIII le remerciait des services qu'il lui avait rendus, lui disant :

— Votre influence a été prodigieuse ; car, enfin, il fallait plus qu'une habileté ordinaire pour abattre le Directoire, et tout récemment la puissance colossale de Bonaparte.

— Mon Dieu ! sire, répondit Talleyrand, je n'ai rien fait pour cela ; seu-

lement il y a en moi quelque chose d'inexplicable qui porte malheur aux gouvernements qui me négligent.

Peut-être, en effet, que si Napoléon ne l'avait pas négligé, aurait-il continué à le servir. L'Empereur Alexandre ne disait-il pas : « En vérité quand je suis entré dans Paris, je n'avais aucune idée fixe ; je m'en suis rapporté à M. de Talleyrand : il tenait les Bourbons dans une main, Napoléon dans l'autre : il a ouvert la main qu'il a voulu. » Si Talleyrand choisit Louis XVIII, c'est qu'il comprenait que Napoléon était usé, non seulement pour la France, mais surtout pour lui-même. Mais ceci serait de l'histoire vraiment trop simplifiée : les événements ont une logique secrète, à laquelle les plus grands hommes ne font qu'obéir. Le génie de Talleyrand fut de savoir obéir aux événements.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Arvède Barine : *Madame, Mère du Régent* ; Hachette, 3 fr. 50. — Etienne Dejean : *Un Prélat indépendant au XVII^e^ siècle : Nicolas Pavillon, évêque d'Alet (1637-1677)* ; Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Vicomte de Guichen : *Crépuscule d'Ancien Régime* ; Perrin, 5 fr.

Madame, Mère du Régent, par Arvède Barine. Feu M^me^ Arvède Barine, qui nous avait donné un portrait de la Grande Mademoiselle (M^lle^ de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans), a laissé, comme son testament historique et littéraire, ce portrait de la Princesse Palatine (Madame, Mère du Régent et femme de Philippe d'Orléans, frère unique de Louis XIV), qui fait pendant avec l'autre. Il y a, entre ces deux fameuses princesses, un air de ressemblance, l'une et l'autre étant ce que l'on peut appeler, d'un mot, des « chabraques », plutôt sympathiques.

L'une et l'autre furent et vécurent un peu « à côté », la première pour être trop restée d'un temps, celui de la Fronde, qui la faisait démodée, et pis que cela, à la Cour de Louis XIV ; l'autre, pour avoir été trop de son pays, l'Allemagne, qu'elle rappelait immodérément parmi les façons de sentir de Versailles.

Ce dernier aperçu est, du moins, propre à M^me^ A. Barine et il faut croire qu'elle a eu des raisons de s'y tenir, ne serait-ce que l'abondante correspondance de la princesse à ses parents d'Allemagne, correspondance déjà connue en partie par la traduction de G. Brunet (pourquoi ne pas le citer ?) et maintenant utilisée en sa totalité par M^me^ A. Barine. L'historien Léopold Ranke, qui a été en Allemagne l'un des éditeurs de cette correspondance, l'appréciait ainsi : « L'incompatibilité d'alors, entre la nature des Allemands et celle des Français, ne s'est exprimée nulle part d'une façon aussi caractéristique que dans ces lettres. »

C'est sur cette indication que Mme A. Barine se sera sans doute avisée de faire une si large place, dans son ouvrage, à l'histoire de l'Allemagne, notamment à celle du Palatinat. Disons même qu'entre les deux milieux contradictoires, — celui de Versailles étant aussi copieusement reconstitué, — auxquels elle appartint dans des proportions égales, la figure de la Palatine reste un peu incohérente, fait d'histoire? fait du biographe? — Quoi qu'il en soit, et c'est là le côté proprement historique de l'ouvrage (la Palatine n'ayant joué aucun rôle politique à la cour de Louis XIV), deux périodes de l'histoire du Palatinat sont particulièrement retracées (d'un point de vue humoristique, et plus encore malveillant, de chronique des mœurs locales) : l'une, — dans le premier chapitre (très curieux) consacré à l'enfance et la jeunesse de « la Princesse Liselotte » (diminutif du prénom de Madame), — où le Palatinat, au lendemain de la Guerre de Trente Ans, se relève de ses ruines sous l'administration économe de l'Electeur Charles-Louis, rentré en possession ; l'autre, qui est celle de la guerre du Palatinat (1688), et à laquelle se rattache l'histoire des dernières années du règne de Charles-Louis.

Les sentiments qui composent le portrait moral de la Princesse Palatine se rapportent en partie à ces circonstances. Cependant, pour un « cœur tout allemand », elle ne fut pas très tendre envers ses parents d'Allemagne, envers son propre père Charles-Louis. Femme, beaucoup plus heureuse qu'on n'a dit (du moins pendant un assez long temps), de Philippe d'Orléans, belle-sœur, fort bien en cour, de Louis XIV, elle ne profita nullement de sa situation, — son caractère très franc, très rond, étant, d'ailleurs, peu apte à l'intrigue, à la sollicitation, — pour obtenir en faveur de son père un traitement plus favorable, durant l'époque si difficile qui suivit l'accession de l'Electeur à la coalition de 1674 et que marqua le premier incendie du Palatinat (par Turenne).

Mais, en 1689, après la deuxième expédition du Palatinat, lors de l'incendie proprement dit, du grand incendie par le maréchal de Duras, les sentiments de la Palatine étaient changés, — ou devenus manifestes. « Dût-on m'ôter la vie, dit-elle, je ne peux pas ne pas m'affliger, ne pas déplorer d'être pour ainsi dire la destructrice de ma patrie. ».

Elle était, il est vrai, désormais portée à l'apitoiement par la perte de son bonheur domestique. On l'avait brouillée avec Monsieur, et d'autre part Louis XIV, tout à Mme de Maintenon, indisposé du reste par ses querelles de ménage, où elle se débattait et pataugeait, en bonne Allemande, avec une sincérité impétueuse et lourde, étalant ce qu'il fallait cacher, ne lui montrait plus la même amitié. D'où grande douleur. Mme A. Barine a même parlé d'un « sentiment » de la princesse pour son glorieux beau-frère, rapportant à cette

« amitié amoureuse » la haine furieuse de la Palatine pour cette « vieille gaupe » de Mme de Maintenon.

Ajoutons à ces divers traits une vive affection de Madame pour ses enfants, un sentiment profond de ses devoirs envers eux, n'oublions pas sa spirituelle laideur, ses allures de bonne « chabraque » sous sa grande perruque de travers, son goût de la plaisanterie salée, et même scatologique, sa violence, son esprit redoutable d'humoriste allemande, son en-dehors, à travers tout cela sa grande honnêteté, et nous aurons un abrégé de ce caractère, qui fut l'un des plus originaux et, somme toute, l'un des plus sympathiques de la cour de Louis XIV.

Il a été décrit avec savoir et agrément par Mme Arvède Barine. Nous aimons moins la critique littéraire de celle-ci, où elle a indignement calomnié Carlyle. Mais il lui était sans doute plus facile, en histoire, d'être impartiale; toutefois, son curieux tableau de l'Allemagne protestante, au lendemain de la guerre de Trente Ans, ne se signale guère par l'indulgence.

Un Prélat indépendant au XVIIe siècle : Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, par Etienne Dejean. — Avec Henri Arnault, évêque d'Angers, Choart de Buzeuval, évêque de Beauvais, François de Caulet, évêque de Pamiers, Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, fut un des quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal, c'est-à-dire du Jansénisme, et certainement le plus remarquable de ce petit groupe des opposants de l'épiscopat. En racontant, avec une science parfaite, sa vie et ses luttes, M. Etienne Dejean a apporté une importante et remarquable contribution à l'histoire de l'Eglise de France, notamment à celle du jansénisme et du gallicanisme. Le gallican et le janséniste ne se distinguent pas à vrai dire l'un de l'autre chez Pavillon, et la manière dont M. Dejean entend et établit cette liaison est, à vrai dire, la thèse même de l'ouvrage (qui n'est pas, d'ailleurs, qu'on se rassure, une « Thèse »); nous allons y revenir.

Né, en 1597, d'une bonne famille de robe, d'abord ami et collaborateur de Vincent de Paul, Nicolas Pavillon fut nommé, en 1639, par Richelieu, sur la réputation de son talent d'orateur sacré, évêque d'Alet, l'évêché le plus pauvre de France (aujourd'hui supprimé), dans un coin perdu de l'Aude. Sans ambition, il le préféra au diocèse beaucoup plus important d'Auxerre. Il avait une espèce d'âpre goût de l'humilité. C'était un ascète, c'était même un saint, et c'est un véritable chapitre de la vie des saints que le récit de son existence dans son petit évêché des montagnes, où il vécut pauvre comme un curé de village, d'une bonté angélique, d'une charité agissante, se levant la nuit pour porter au loin lui-même le viatique, au refus d'un de ses curés, par d'affreux sentiers de mulet ; donnant le matelas de

son lit pour la couche d'un malade indigent, mangeant de la morue sèche pour pouvoir davantage secourir les pauvres, s'établissant en personne, pendant la peste de 1651, au chevet des pestiférés ; bataillant infatigablement aux États du Languedoc pour les intérêts de ses diocésains. Un saint, certes, ce prélat du temps de Louis XIII, au long visage à « royale », creusé par les consomptions de l'ascétisme, avec des yeux d'abnégation, un visage fait pour le pinceau de Philippe de Champaigne.

M. Dejean trouve le front « calme ». Nous le trouvons aussi têtu. Et ce qu'il advint de ce solitaire, dans son diocèse du bout du monde, porte en effet la marque d'un entêtement qui fit de lui, dit M. Dejean lui-même, « un isolé dans son siècle », trop tard venu « en un temps qui, s'il pouvait encore le comprendre, ne pouvait plus le suivre ». Là, d'ailleurs, remarque encore M. Dejean, est l'intérêt de cette carrière de saint têtu. L'intérêt, du point de vue de l'histoire religieuse et de l'histoire de France. On sait, en effet, — et l'auteur a définitivement raconté cela, — que Nicolas Pavillon s'attira la disgrâce de Louis XIV pour son opposition dans l'affaire de la régale (on connaît cette question du droit de régale, qui fut l'occasion de vifs débats entre Louis XIV et Innocent XI et la cause d'une scission dans le clergé). Précédemment, Pavillon avait refusé de signer le fameux formulaire condamnant l'*Augustinus*. Or, par ces deux actes, Pavillon affirmait, ainsi que le montre M. Dejean, son indépendance d'évêque, au temporel (affaire de la régale) comme au spirituel (affaire du formulaire). C'était là, selon M. Dejean, le vrai gallicanisme. Et comment? Qu'on écoute cette remarque de notre historien touchant la position de la royauté sous le rapport religieux : « La société de Jésus confesse le roi et dirige le pape. » Or, pour ce qui est du formulaire, « ce n'est pas tant la signature du formulaire qui lui importe que la ruine de ce qui subsiste des libertés épiscopales. » Quant à la question de la régale, la fameuse Compagnie « est ici l'alliée du roi contre le pape, parce qu'il s'agit de deux prélats suspects de jansénisme : Pavillon est l'un deux), et qu'elle sait que, le prétendu jansénisme une fois frappé dans les deux prélats indépendants, le roi, conduit par elle, sera obligé, en dépit de la fanfare des quatre articles (de la célèbre « Déclaration du Clergé de France »), de venir « résipiscence (à l'égard de Rome) ».

Il résulte de là, clair comme le jour, que la Déclaration du Clergé ne constituait pas, pour l'épiscopat français, une aussi efficace défense contre la tyrannie de Rome, — puisque le Roi, malgré cette déclaration, devait venir à « résipiscence », et que l'esclavage de l'épiscopat français devait être le gage de cette union refaite entre le trône et l'autel, — que la doctrine janséniste d'évêques comme Nicolas Pavillon. Son gallicanisme était donc plus puissant que celui de

Bossuet. Tel est le lien établi par M. Etienne Dejean entre le gallicanisme et le jansénisme.

Nous devons nous contenter de signaler sommairement cette thèse historico-religieuse, développée dans le cadre fourni par la carrière épiscopale de Pavillon. Elle prête naturellement à la discussion, et même aux attaques. Comme argument anti-romaniste, le « gallicanisme janséniste », substitué au vieux gallicanisme proprement dit (archi-mort), ne manque pas d'originalité. On en pensera ce qu'on voudra. On ne saurait, du moins, passer sous silence, du point de vue de la science pure, la haute valeur et le réel intérêt de cet ouvrage d'histoire religieuse.

Crépuscule d'Ancien Régime, par le Vicomte de Guichen. — Nous ignorons si les épisodes, les événements et les tableaux de mœurs dont M. de Guichen a composé ce choix de lectures historiques marquent, autant qu'il le dit, les phases du « Crépuscule » de l'Ancien Régime, et si, d'après cette vue de l'auteur, le lien qui rattache les uns aux autres ces morceaux est bien réel. Du moins tous ne réalisent pas également un tel plan. D'autres faits que le bombardement de Gênes et les excuses portées à Versailles par le doge en personne caractérisent l'orgueil funeste de Louis XIV ; surtout, il est hasardé de parler d'une entrevue de ce roi avec Jean Cavalier, à l'issue de la guerre des Cévennes, comme d'un symptôme révélant la faiblesse commençante de la monarchie, déjà réduite aux concessions et aux tempéraments : cette entrevue est, en effet, fort hypothétique, et aurait-elle eu lieu, qu'elle n'aurait pas nécessairement le sens que lui attribue M. de Guichen. J'ai bien peur que le récit de Peyrat ne soit romanesque, et quant au passage de la lettre de la duchesse d'Orléans, il ne constitue pas un témoignage.

Plus conformes, il faut le dire, aux intentions de l'auteur sont les chapitres sur « les mœurs de la Société de Paris sous la Régence », sur « la France à la fin de la Guerre de Sept Ans » aux résultats désastreux, enfin sur « Franklin à Paris », quand la sottise publique fit à juste titre du fastidieux « Bonhomme Richard » le coryphée du libéralisme imbécile qui gagna, — pour le submerger, — jusqu'au trône. Je m'aperçois que ces derniers morceaux font une bonne moitié du volume. Le plan de M. de Guichen serait donc, somme toute, plus qu'à demi réalisé. Aussi bien, quelle que soit la valeur du prétexte qui les réunit, on lira, non sans intérêt, pour eux-mêmes, ces divers récits.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Gustave Le Bon. *L'Evolution de la matière*, nouvelle édition (18e mille), 3 fr. 50, Flammarion. — Léon Fredericq et Jean Massart : *Notice sur Léo Errera*, Hayez,

Bruxelles. — Recueil d'Œuvres de Léo Errera : *Botanique générale*, I et II, *Mélanges*, *Vers et Proses*, II Lamertin, Bruxelles. — *Le Bulletin scientifique de la France et de la Belgique* fondé par Giard et continué par un groupe de ses élèves, t. XLIII, 30 francs les 4 fascicules, Paris, 3, rue d'Ulm.

J'ai déjà parlé, ici et ailleurs, de **l'Evolution de la matière** du Dr Gustave Le Bon. Avec le dix-huitième mille paraît une édition entièrement refondue et très augmentée. Le succès de ce livre remarquable et le nom même de l'auteur me dispensent d'insister. Le retentissement à l'étranger a été aussi considérable qu'en France. L'édition anglaise a été accueillie avec enthousiasme dans les revues britanniques. Ce livre, « aussi révolutionnaire que *l'Origine des Espèces* de Darwin », a bouleversé en effet toutes les conceptions du monde scientifique en ce qui concerne la matière et l'énergie.

§

Le Professeur **Léo Errera**, de Bruxelles, mort jeune encore, en 1905, était un botaniste éminent et un esprit d'une grande originalité. Deux de ses amis et collègues les plus autorisés, les professeurs Fredericq et Massart, viennent de lui consacrer une intéressante **Notice**.

Les Herrera ou Errera, Espagnols d'origine, émigrèrent vers 1460 à Alep en Syrie, d'où ils vinrent à Venise, dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle. Le père de Léo Errera vint habiter Bruxelles et s'y maria avec Marie Oppenheim, femme d'élite, qui, ayant lu et médité l'*Emile* de Rousseau, et enthousiaste des idées de Pestalozzi, fut pour ses fils une excellente éducatrice.

Dès son jeune âge, Léo Errera s'intéressait à tout ce qui l'entourait : les pierres, les insectes, les fleurs ; à 11 ans, il notait déjà dans son petit journal de voyage des observations élémentaires de botanique, et il avait commencé un herbier. Un grand événement dans sa vie fut (il avait 15 ans) l'achat du microscope auquel il resta fidèle toute sa vie. Ayant 15 ans, il passe les vacances de Noël à Nice, et il est vivement impressionné par la végétation des côtes méditerranéennes, qu'il décrit dans une lettre charmante ; déjà on y trouve le style à la fois précis et imagé qui rend si agréable et si facile la lecture de tout ce qu'il publia par la suite.

Errera, professeur de botanique à l'Université de Bruxelles depuis 1884, était un maître dans l'art d'instruire ; son enthousiasme se communiquait aisément à ses élèves ; bientôt il fonda un laboratoire pour grouper ceux ci plus étroitement autour de lui. Le « patron » y était plutôt un ami qu'un maître ; et pourtant tous profitaient de son érudition remarquable, et acquéraient à son contact l'esprit de méthode ; Léo Errera exerça autour de lui une influence bienfaisante.

Par tout cela, Léo Errera rappelle beaucoup Giard. Comme lui, il

se passionna tout jeune pour l'éthologie, c'est-à-dire pour l'étude des relations de l'organisme avec le milieu, ce mot étant pris dans son sens le plus large.

Parmi les travaux les plus intéressants d'Errera se trouvent ceux relatifs à la biologie florale. Le premier volume de ses **Œuvres de Botanique générale** contient deux longues études, l'une, parue il y a vingt-neuf ans, « sur la Structure et les Modes de fécondation des fleurs », l'autre, posthume, « sur les Caractères hétérostyliques secondaires des Primevères ». Dans la première, après avoir donné un exposé clair et succinct de la théorie de Darwin, Léo Errera et Gustave Gevaert essaient d'expliquer l'origine des structures florales par la sélection naturelle, et examinent les divers procédés qui assurent la fécondation directe ou croisée des fleurs. Les faits relatifs aux Primevères sont des plus curieux ; dans les unes, le style qui surmonte l'ovaire est long, et le stigmate visible surmonte les étamines, insérées à l'intérieur du tube de la corolle ; dans les autres, c'est l'inverse : le style, court, et le stigmate restent enfermés dans le tube de la corolle, à la partie supérieure duquel sont insérées les étamines. Dans ce dernier cas, la fécondation directe doit être plus fréquente que dans le premier. Mais les fleurs à long style sont un peu plus voyantes. A son insu, l'Homme tient compte de cette faible différence : en cueillant un bouquet, il opère souvent une sélection involontaire ; malgré l'égale fréquence des deux sortes d'individus de Primevère aux environs de Bruxelles, on voit généralement les fleurs à long style prédominer d'une manière notable (par exemple 92 contre 22) dans les bouquets qui, chaque printemps, arrivent au marché. De même les insectes sont plus attirés par les fleurs à long style, et c'est entre celles-ci que la fécondation croisée s'effectue le plus souvent. Les fécondations entre fleurs différentes sont donc rares, et ainsi se maintient l'équilibre entre les deux variétés.

Dans le second volume de *Botanique générale* se trouvent une série d'études sur la physiologie des plantes, et une remarquable « leçon élémentaire sur le Darwinisme ».

Léo Errera est un enthousiaste des théories de Darwin, mais, de même que Giard, il ne rejetait pas pour cela les idées de Lamarck et de de Vries. J'ai tenu à reproduire ici textuellement un des passages qui concernent ce dernier :

C'est surtout à Hugo de Vries, professeur à l'Université d'Amsterdam, que nous devons une longue série d'expériences sur la variabilité et sur la formation de nouvelles espèces, expériences commencées il y a une quinzaine d'années, *conçues d'emblée avec clarté, poursuivies avec patience, discutées avec une pénétration remarquable*. Grâce à lui, ces questions

sont définitivement entrées dans la phase, non plus seulement de l'observation et du raisonnement, mais de l'expérimentation méthodique.

J'en parle d'autant plus volontiers que j'ai pu, à plusieurs reprises, visiter le jardin d'expériences d'Amsterdam, sous la conduite de de Vries, et que celui-ci a tout dernièrement publié l'ensemble de ses résultats. Il a écrit ce livre : Die Mutation, non en néerlandais, mais en allemand (Leipzig, 1901 et 1903). C'est un livre qu'il faut recommander à la lecture attentive et, mieux encore, aux méditations de tout naturaliste.

Quelques-uns ont cherché à opposer l'édifice élevé par de Vries à celui de Darwin. C'est là méconnaître singulièrement l'histoire des idées scientifiques. *Loin d'être inconciliable avec celle de Darwin, la conception de de Vries la complète au contraire admirablement en la précisant.* De Vries lui-même est le premier à rendre justice, en toute occasion, à son illustre prédécesseur.

Le livre se termine par une jolie conférence, intitulée : *l'Epopée d'un rayon de soleil;* Errera, comme toujours, se montre à la fois savant, artiste et philosophe.

Philosophe, son esprit a exploré un peu tous les domaines de la pensée humaine. Artiste, dès l'âge de 14 ans, il fait des saynètes en vers; dans ses nombreux voyages à travers l'Europe, il visite les musées de peinture et de sculpture, les monuments ; pour lui, rien ne surpassait l'architecture des temples grecs, mais il admirait néanmoins beaucoup la cathédrale de Strasbourg ; il connaissait et appréciait les chefs-d'œuvre des littératures grecque, latine, française, italienne, anglaise et allemande, qu'il avait lus chacun dans sa langue. Le troisième volume de ses œuvres est un mélange de **Vers et proses.**

§

Un groupe d'élèves de Giard, MM. L. Blaringhem, G. Bohn, M. Caullery, Ch. Julin, F. Le Dantec, F. Mesnil, P. Pelsencer, Ch. Pérez, E. Rabaud, s'est formé pour continuer la publication du **Bulletin scientifique de la France et de la Belgique**, fondé et dirigé par Giard pendant de nombreuses années. Ce recueil continuera à contenir des travaux ayant trait à l'Evolution des êtres vivants, et à l'Ethologie, science des rapports des organismes avec les milieux où ils vivent. Le premier fascicule de la nouvelle série vient de paraître. Il contient tout d'abord un travail de M. Cuénot; le savant professeur de Nancy cherche à répondre à cette question : les mâles d'abeilles proviennent-ils toujours d'œufs parthénogénétiques ? Dzierzon avait répondu : oui, et cette opinion est devenue classique; Dickel, au contraire, soutient, contre l'auteur précédent, que les œufs des mâles sont fécondés aussi bien que les œufs d'ouvrières, et que la détermination de sexe est due aux soins spéciaux que donnent les ouvrières aux œufs pondus dans les grandes cellules. Kuckuck, plus

révolutionnaire encore, avance que tous les œufs d'abeilles sont fécondés. M. Cuénot, pour trancher le différend, a tenté l'expérience suivante. Il croisa l'abeille commune, qui a l'abdomen d'un noir franc, avec une abeille jaune, « golden bee », qui a de larges bandes d'un jaune doré sur les anneaux abdominaux ; la reine était de la première espèce, le faux-bourdon de la seconde. Bientôt il apparut dans la ruche de jeunes ouvrières présentant des bandes jaunes sur l'abdomen ; presque tous les mâles nouveaux, au contraire, étaient noirs, ce qui prouverait qu'ils sont nés d'œufs non fécondés : cependant, deux, sur 300 mâles environ, présentèrent une large bande jaune sur le premier anneau abdominal, et chez une douzaine d'autres il y avait quelques marques jaunes moins accentuées. Comment interpréter ces exceptions? L'expérience n'est évidemment pas décisive.

M. Bordage a consacré un mémoire des plus intéressants à la mutation et à la régénération hypotypique. Il rappelle que le professeur Bouvier, du Muséum, avait été amené à penser que certains genres de petites crevettes d'eau douce devaient donner naissance, par mutations, à d'autres genres de la même famille : c'est ainsi que les *Atya* devaient dériver des *Ortmannia*. Or, M. Bordage vient de donner la preuve *expérimentale* de cette opinion : l'*Atya serrata* ne serait qu'une mutation de l'*Ortmannia alluaudi*, et en différerait surtout par la forme des pinces. Des œufs d'*Ortmannia*, placés en aquarium, donnent naissance : les uns à de jeunes *Ortmannia*, les autres à de jeunes *Atya*. L'inverse n'a pas été observé : jamais une *Atya* n'a donné une *Ortmannia*. De plus, si l'on coupe la pince d'une *Atya*, elle régénère, mais reproduit alors la pince des *Ortmannia*, comme s'il y avait un retour vers l'état ancestral.

Dans ces derniers temps, on a beaucoup discuté sur les mutations, c'est-à-dire sur les sauts brusques au cours de l'évolution des formes vivantes. Hugo de Vries a décrit des mutations végétales. Ici il s'agit d'une mutation animale. Les faits valent toujours mieux que les théories. Aussi, il serait vraiment dommage si des critiques injustes adressées au grand biologiste qu'est Hugo de Vries avaient pour résultat d'empêcher des biologistes de valeur, comme M. Bordage, de continuer leurs recherches si intéressantes.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES ET PSYCHIATRIE

Camille Vieillard : *Gilles de Corbeil, médecin de Philippe-Auguste et chanoine de Notre-Dame* (Champion). — Memento.

Le livre que M. Camille Vieillard vient de consacrer à Gilles de Corbeil est en tous points fort intéressant. Il s'était déjà occupé du médecin de Philippe-Auguste dans son livre sur *l'Urologie et les*

Médecins urologues dans la Médecine ancienne : cela l'a mis en goût, et il a résolu de fouiller plus profondément dans la vie et l'œuvre de Gilles.

Beaucoup de qualités sont nécessaires, écrit, dans la préface, M. le professeur Ch. V. Langlois, pour travailler utilement, aujourd'hui, dans le champ que les anciens bibliographes, depuis le XVIe siècle jusqu'à Victor Le Clerc et Barthélemy Hauréau, ont déjà retourné avec vigueur. Mais il en est une qui devient rare, maintenant que l'humanisme, après une suprématie de trois siècles, est décidément en baisse dans l'instruction publique : c'est le goût, le sentiment et l'intelligence de la langue latine. Il n'y a presque plus d'humanistes, et il faut l'être, plus ou moins, pour entrer en communion véritable avec les humanistes d'autrefois. L'auteur du présent livre a cette qualité essentielle, qui devient rare, de comprendre la langue latine et de s'y plaire à la vieille mode.

Cette connaissance du latin, M. Camille Vieillard l'a heureusement utilisée en étudiant la vie et les œuvres de Gilles de Corbeil.

Gilles de Corbeil naquit à Corbeil, près de Paris, vers 1140, et alla étudier la médecine à Salerne vers 1160, revint maître à Paris, y composa ses ouvrages médicaux dans un intervalle de quarante années et mourut vers 1224. La tradition veut qu'il ait été médecin de Philippe-Auguste et chanoine de Notre-Dame : c'est une opinion qui a toutes les chances possibles d'être exacte, mais qu'aucun texte précis ne vient prouver. Ses parents étaient probablement des paysans et sa naissance fut probablement le fruit d'un adultère : nous disons probablement, car on arrive à le déduire de certains passages de ses œuvres, où il paraît protester contre la tare qui se trouve à sa naissance, mais on ne saurait rien affirmer à ce sujet.

Par contre, écrit M. Vieillard, il est assez difficile de dire si l'enseignement de la Médecine fut vraiment inauguré à Paris par Gilles ou s'il ne fit que lui donner une nouvelle impulsion. La première hypothèse est pourtant la plus probable si l'on prend à la lettre les vers du poème des *Médicaments composés*, où Gilles demande qu'on veuille bien accepter à Paris cet art nouveau (la Médecine) au moins comme l'humble servante du Droit et de la Logique, qui y florissaient déjà. Ailleurs encore, vers la fin de la *Hierapigra*, faisant de nouveau allusion à la Médecine, il espère que cet art, nouvellement introduit à Paris, contribuera à réformer les mœurs des Prélats.

En tout cas, l'opinion que Gilles de Corbeil aurait été le fondateur de l'enseignement de la médecine à Paris se concilie fort bien avec le texte, de 1212, de Guillaume le Breton, qui dit que l'enseignement de la Médecine, à Paris, est aussi complet que celui des Arts libéraux et du Droit. Naudé considère d'ailleurs Gilles de Corbeil comme le fondateur de l'Ecole de Médecine de Paris et l'invoque comme son génie tutélaire : *primum vestræ Facultatis genium et tutelarum Deum, Œgidium Corboliensem.*

L'œuvre de Gilles de Corbeil nous est parvenue presque entière. Ses deux ouvrages sur *les Urines* et sur *le Pouls* ont été longtemps classiques et on en possède un grand nombre de manuscrits et d'éditions imprimées. Le poème sur *les Vertus des Médicaments composés* fut assez peu connu jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle : il fut imprimé pour la première fois en 1721 par Polycarpe Leyser dans son recueil des poèmes du Moyen-Age. Un ouvrage sur *les Signes et les Symptômes des maladies*, qui avait été signalé en 1777, fut retrouvé en partie par Daremberg dans un manuscrit de la bibliothèque boldéienne d'Oxford. Enfin signalons, à côté de ces traités médicaux, un long poème satirique, la *Hierapigra*, dirigé contre les prélats, et dont l'unique manuscrit connu existe à la Bibliothèque Nationale.

La *Hierapigra*, écrit M. Vieillard, est, elle aussi, à certains égards, une revue médicale, mais c'est d'une médecine spirituelle qu'il s'agit ici. L'élève de Salerne, le médecin de Philippe-Auguste, est devenu vieux. S'il n'a pas, comme le bon Renaut du *Poème des Médicaments composés*, définitivement renoncé à Hippocrate, il est chanoine de Notre-Dame, a sans doute l'humeur un peu morose, et éprouve le besoin de gémir sur les maux dont souffre l'Église. Les vices des prélats, qui devraient être les fidèles gardiens de leur troupeau et n'en sont que les loups ravisseurs, voilà une maladie bien autrement grave que celles qui s'attaquent à la santé du corps. Quel antidote sera assez énergique et assez efficace pour la guérir? C'est ce que se demande Gilles. Mais avec sa profonde connaissance de l'Antidotaire, il a vite fait de le trouver : il le choisit parmi les plus propres à purger les humeurs : c'est la *Hierapigra Galeni*.

L'étude des œuvres médicales de Gilles de Corbeil va nous faire connaître quelles étaient les doctrines médicales qui s'enseignaient à Paris au XII^e^ siècle : ce sont les doctrines de l'école de Salerne, où, à cette époque, la médecine arabe n'avait pas encore fait sentir son influence, et où régnaient en maîtres incontestés Hippocrate et Galien. Et Gilles tient à honneur de faire revivre dans ses vers les antiques doctrines.

Dans le début du Poème du *Pouls*, il expose toute la physiologie de l'École de Salerne : « Toute la machine humaine repose sur quatre organes fondamentaux qui sont : le Cerveau, le Cœur, le Foie et les Testicules. Les trois premiers seuls sont essentiels à l'homme, puisque, à la rigueur, l'ablation des Testicules n'entraîne pas nécessairement la mort, et qu'il en résulte tout au plus une déformation qui tient à lui imprimer le caractère du sexe féminin. »

De toutes les facultés du corps humain la plus indispensable est la *nutritive :* elle se manifeste avant que l'âme soit unie au corps, et elle réside dans le foie, qui apparaît le premier dans l'édifice humain. La faculté *végétative et vitale* l'emporte en dignité sur la précédente, mais n'apparaît cependant qu'après elle. Elle commence ainsi

à fonctionner avant l'union de l'âme au corps, et réside dans le cœur.

De toutes les facultés, la plus éminente est la *motrice* et *sensitive* qui a pour organe le cerveau et qui ne commence à agir qu'au moment précis de la création de l'âme et de son union avec le corps.

La dernière faculté, la moins noble et la moins essentielle à l'homme, réside dans les Testicules. Elle n'agit que lorsque le moment de la puberté est arrivé, elle ne se manifeste que par intermittence, et chez beaucoup d'hommes, même, elle ne se manifeste jamais.

En somme, c'est le cœur et le foie qui gouvernent tout le corps : on comprend, d'après cette théorie, pourquoi les Médecins du Moyen-Age accordaient une telle importance à l'examen des urines pour le foie et à celui du pouls pour le cœur. C'est ce qui explique que tous aient écrit sur le sujet des ouvrages spéciaux qui faisaient la base de leur séméiotique.

§

En somme, le livre de M. Camille Vieillard nous donne un exposé fidèle de ce que fut la médecine au XII^e^ siècle, et de l'enseignement de l'Ecole de Salerne, en même temps qu'il nous fait bien comprendre le personnage dont il s'est efforcé de nous montrer l'œuvre. Il nous le fait même connaître dans son intimité. Lisez ces quelques lignes : « C'est un homme de mœurs simples, content de sa modeste situation, trouvant bien au fond quelque injustice à constater que le savoir n'est pas apprécié à sa juste valeur, mais subissant néanmoins sans trop de récriminations le sort que lui impose un état social où l'on n'a d'égard que pour la fortune et l'illustration de la naissance. Aussi comme il la méprise cette noblesse, qui ne se réclame que d'une suite plus ou moins longue d'aïeux, comme il se moque de ces prétentions fondées sur la probabilité d'une origine qu'il est non seulement à peu près impossible de contrôler, mais qui, étant donné le peu de garanties qu'offre la vertu de la femme, est généralement plus que suspecte. »

§

Memento. — M. le Dr Paul-Emile Lévy vient de publier son volume intitulé *Neurasthénie et Névroses*, où il s'élève contre la thérapeutique reposant sur l'isolement, et où il préconise « la guérison définitive en cure libre ». — M. le Dr Doyen vient d'étudier le problème du *Cancer* et préconise le traitement quelquefois curatif, souvent préventif, par des vaccinations anticancéreuses.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

SCIENCE SOCIALE

Sully-Prudhomme : *Le Lien social*, publié par Charles Hémon. Alcan, 3 fr. 75. — Edmond Michel : *La Propriété*, Berger-Levrault, 12 fr. — Vte G. d'Avenel : *Les Riches depuis sept cents ans*, Colin, 4 fr. — Fernand Nicolay : *Ce que les pauvres pensent des riches*, Perrin, 3 fr. 50. — J.-P. Razous : *Le Devoir social des patrons*, Soc. d'éditions techniques, 3 fr. 50. — Memento.

Il faut louer les exécuteurs testamentaires de Sully-Prudhomme d'avoir publié les fragments de ce Lien social dans lequel le profond penseur dont s'honorait la poésie française aurait voulu condenser ses idées sur l'évolution humaine. Assurément l'ouvrage, tel qu'il nous est donné ne nous laisse qu'une satisfaction inachevée, mais l'impression, comme celle de toutes les ruines, n'en est que plus mélancolique et émouvante. L'essence du lien social, pour Sully-Prudhomme, c'est la possession de l'homme par l'homme, possession non pas politique ou juridique, ai-je besoin de le dire, mais psychologique ; c'est le développement du fameux sonnet « le Laboureur m'a dit en songe : Faiston pain », dans lequel le maître avait admirablement dramatisé ce que le jargon du jour appelle la solidarité sociale. Par là Sully-Prudhomme se rapproche de tous les psycho-sociologues, et il aurait approuvé aussi bien l'action intermentale de Tarde que l'entre-aide de Kropotkine. Rien de plus éloigné des conceptions matérialistes de la sociologie que la sienne ; sa classification des régimes ne tient aucun compte des climats, du sol, des capitaux, pas même des différences ethniques ou historiques ; elle se ramène à des facteurs purement moraux : violence, ascendant, raison, amour. A la violence se rattachent tous les états sociaux basés sur la force, soit celle de la guerre, soit celle du suffrage électoral ; à l'ascendant tous ceux qui reposent sur l'obéissance instinctive, pouvoirs spirituels ou autorités même despotiques spontanément suivies ; à la raison tous ceux qui procèdent d'une aliénation de droits individuels faite de plein gré et en connaissance de cause, conformément à la justice ; enfin à l'amour tous les états sociaux qui reposeraient sur le désintéressement et le sacrifice mutuel. Ce sont là fines analyses et justes pour le philosophe, mais est-il besoin d'ajouter que la réalité est plus synthétique, et que dans tout état social ces quatre forces se rencontrent, inégalement puissantes, mais avec des différences bien faibles entre ces inégalités ? Sauf dans les périodes de crise qui sont en dehors de toute norme, guerres, révolutions, sièges, on pourrait soutenir que les proportions respectives de la violence, de l'ascendant, de la raison et de l'amour n'étaient pas très différentes, je suppose, sous Auguste, sous Grégoire VII, sous Louis XIV et sous M. Falliè-res ; le scrutin a remplacé la hallebarde et le médecin s'est substitué au confesseur, voilà tout.

§

Ce sont là de nobles spéculations, et qui ne sont peut-être pas aussi abstraites que je dis. Sully-Prudhomme ne nie pas l'importance sociale des climats, des lieux, des biens, et il étudie très finement le rôle de ces facteurs dans chacun de ces régimes théoriques ; mais malgré tout, c'est bien théorique! et au sortir de ces graves considérations, on prend avec plaisir un livre de simples pour ne pas dire arides études statistiques, comme celui d'un inspecteur du Crédit Foncier, M. Edmond Michel : **la Propriété**, *évaluation de la fortune privée*, *enquête sur la propriété non bâtie et bâtie*, *enquête agricole*. Ah! les cartogrammes et les graphiques! Voilà ce que les plus grands philosophes ne nous donneront jamais. Et pourtant la plus minutieuse statistique, elle, n'est pas ennemie des idées générales. Ce gros livre de M. Michel qui, en dépit de son titre vaste, n'est au fond qu'une monographie locale, celle d'un de nos trois mille cantons (Bayeux), ne s'interdit pas les aperçus d'ensemble ; c'est sans effort qu'on y passe du pays bessin au reste de la France et la plupart des 44 cartogrammes sont consacrés au pays entier. Malheureusement les livres de ce genre ne se prêtent pas au compte-rendu ; il faudrait entasser à son tour les courbes et les tableaux ; on doit se contenter de les signaler avec les éloges, très grands, qu'ils méritent. En somme des livres comme ceux de M. Michel et de Sully-Prudhomme représentant également une vie entière, l'un de calculs et de notations, l'autre de pensées, il serait injuste de ne pas leur accorder le même tribut d'admiration reconnaissante.

§

Encore un livre qui représente des années et des années de labeur, **les Riches depuis sept cents ans**, par le vicomte G. d'Avenel, complément d'ouvrages antérieurs, *Paysans et ouvriers depuis sept cents ans* et *la Fortune privée à travers sept siècles*, celui-ci lui-même résumé de la grande *Histoire des prix*, en cinq gros volumes, de l'auteur. De tels ouvrages seraient à faire lire de force, non seulement aux doux philosophes trop portés à ratiociner dans le vide, mais encore et surtout aux dangereux monomanes réalistes, toujours en train de mâchonner leur chique de bétel de la réformation sociale. En dépit de leurs jets de salive rouge, un fait existe, indéniable, c'est que la richesse totale a augmenté dans le monde ; non seulement les richissimes d'aujourd'hui sont dix fois plus fortunés ou, à fortune égale, vingt fois plus nombreux que les plus opulents princes des temps féodaux, mais les simples riches et demi-riches se rencontrent en foule où ils ne s'apercevaient jadis qu'en maigres groupes, et enfin les pauvres sont beaucoup moins pauvres qu'autrefois ; depuis deux siècles, pour ne pas remonter au moyen-âge, les recettes

des 1200 extra-privilégiés ont sextuplé, celles des 420.000 bourgeois aisés ont quadruplé ou triplé, celles des 9 millions et demi de familles populaires ont doublé. Cette simple constatation devrait enfoncer un bouchon hermétique dans les gueules tempestueuses de beaucoup de nos contemporains. Quant à leurs cérèbres, celles qui ne seraient pas tout à fait matagrabolisées par le fakirisme politicien devraient s'efforcer jusqu'à comprendre que cette amélioration générale, faible, oui, sans doute, mais enfin réelle, ne tient ni à la politique, ni à la législation, ni à la révolution, ni au suffrage universel, ni à toutes autres sortes de niaiseries analogues, mais uniquement aux découvertes scientifiques qui ont accru immensément la somme des produits dont jouit l humanité. Dans les balances du monde, le moindre chimiste ou mécanicien, auteur du plus humble progrès technique, pèse plus que nos tonitruants Jaurès ou taraudants Sorel. M. Novicow l'expliquait naguère fort clairement dans son *Problème de la misère*, et les constatations minutieuses de M. d'Avenel sur les dividendes et les honoraires ne font que le confirmer. Le fakirisme en sera-t-il vaincu et convaincu? vous ne le voudriez pas! la sottise et l'envie alliées sont invincibles; or, il y aura toujours des gens prêts à consentir, tout au contraire, à voir baisser leurs salaires des deux tiers, pourvu que celui du voisin baisse de moitié. Mais laissons cela et revenons au livre de M. d'Avenel; il est farci de détails savoureux et précieux, et, quoique optimiste, il ne cache pas les immenses progrès encore à faire ; les riches ne sont encore qu'une poignée sur terre, pas même 1 pour 100, et les demi-aisés, ceux qui peuvent, avec leurs gains et leurs humbles revenus, dépenser plus de 2.500 par an, ne sont que le cinquième de la population. La grande différence sociale au point de vue des fortunes, entre notre temps et les temps antérieurs, c'est qu'autrefois la richesse était liée toujours à la puissance publique (seigneuries, bénéfices, charges de la couronne, offices de finances), alors qu'aujourd'hui la politique ne donne que de transitoires « quinze mille », ce qui est une bagatelle ; le Conseil d'administration du Louvre ou du Bon Marché gagne plus que le Conseil des ministres. D'autre part, la richesse n'engendre pas elle-même la richesse, quoi qu'en pensent les bonnes gens ; beaucoup de grandes entreprises n'ont débuté qu'avec d'infimes capitaux ; et les plus grands « gaigneurs » de la société contemporaine sont des ingénieurs, des savants, des artistes, des médecins qui ne doivent rien à leur portefeuille. En somme, le résultat final n'est pas mauvais, la richesse augmente et avec elle le bien-être, mais elle ne vaut à ses détenteurs ni la puissance, ni le prestige, ni même la faculté de s'enrichir encore. Rien ne dit qu'une société communiste présenterait des avantages aussi appréciables

§

C'est pourquoi on ne peut pas trop blâmer M. Fernand Nicolay d'avoir pris ouvertement la défense de ces odieux bourgeois dans un livre : **Ce que les pauvres pensent des riches**, dédié aux classes dirigeantes, avec épigraphe : Il n'est que temps! Mais il a eu le tort d'employer la forme dialoguée, qui ne convient qu'aux exposés de doctrines équilibrées; dès qu'il y a chez l'auteur volonté de convaincre, le dialogue tourne à l'artificiel, et l'un des deux interlocuteurs joue le rôle toujours un peu ridicule d'avocat du diable. Dans le livre de M. Nicolay, le « contremaître » et ses successifs ne donnent que de complaisantes répliques à l' « avocat » défenseur de l'orthodoxe doctrine, et se rallient de trop bonne grâce à ses conclusions ; des ouvrages de ce genre seraient certainement plus savoureux s'ils étaient faits, en collaboration, par deux tenants d'opinions adverses. Tel quel, d'ailleurs, le livre de M. Nicolay est intéressant, et même instructif : Si la grève devenait générale? A quoi servent les riches? L'Etat vaut-il mieux que les patrons? Sur toutes ces questions, il y a de fort judicieuses choses à dire, et l'auteur les dit.

Ceux qui, au surplus, préféreraient la forme d'exposé doctrinal à celle de la causerie peuvent recourir à des livres comme celui de Mme Razons, qui étudie avec science et conscience **le Devoir social des patrons et les obligations des ouvriers et des employés** ; successivement elle envisage ce que doit faire le chef d'industrie au point de vue de la direction des ouvriers, de la formation des apprentis, du soulagement des crises, de la solution des conflits, de la réparation des accidents du travail et des maladies professionnelles, et ce que, de leur côté, doivent faire les ouvriers dans les mêmes cas. Malheureusement, tout ceci est de la théorie ; comment espérer que l'ouvrier arrive de lui-même à « savoir se contenter temporairement d'un salaire inférieur à celui qui serait nécessaire pour satisfaire ses besoins présents et futurs » ? Le principal, j'allais dire l'unique devoir social des patrons et des ouvriers est la loyauté réciproque : le système de cachotterie ne donne que de mauvais résultats ; il faudrait que chaque patron n'hésite pas à mettre ses ouvriers au courant de ses gains et de ses pertes, de ses marchés et de ses projets, et qu'il le fît d'ailleurs sans flagornerie ni fausse sentimentalité. Au fond, il est très facile de conduire les hommes, tous les officiers vous le diront ; il faut les traiter avec justice, avec bonté, avec fermeté ; ajoutez pour l'industriel ce que j'appelais la loyauté en matière de salaires et de rapports personnels. C'est parce que les conflits entre ouvriers et patrons « pourraient » être solutionnés à l'amiable que l'on se met aujourd'hui à dire qu'ils « devraient » l'être et qu'on veut charger l'Etat de ce soin ; ce ne serait pas un mal s'il

est vrai qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. Une institution qui préviendrait les grèves, même sur le dos des patrons, serait, au fond, dans l'intérêt des patrons.

Monarchie. — Voici tout un lot de livres que leur caractère d'actualité politique a empêché de discuter longuement : Georges Valois : *La Monarchie et la classe ouvrière* ; et Charles Maurras : *Enquête sur la Monarchie*, 1900-1905, parus tous deux à la Librairie Nationale, 23, rue de Grenelle. Théodore Reinach : *Les Napoléons, réalité et imagination*, Edchu Vaughan Charpentier, et H. A. L. Fisher : *Le Bonapartisme*, six conférences faites à l'Université de Londres, traduites par H. Duncan, préface de Seignobos, Plon. Ce dernier livre est plus particulièrement intéressant pour nous Français, étant écrit par un étranger d'ailleurs bien intentionné, mais il n'apporte rien de bien nouveau ; sa psychologie de Napoléon Ier vient de Taine, et sa psychologie de Napoléon III, athéistique et sympathique, ne peut surprendre que ne politiciens ; ce qu'il y a de plus original dans le livre, c'est une phrase de préface : « Le second empire est rendu plus odieux par le contraste avec le régime de plus en plus libéral de la troisième république. » — Je ne crois pas que tel serait au fond l'avis de M. Henry Leyret qui, sous le titre *La République et les politiciens*, publie les « lettres de province » parues en 1908 dans *le Temps* (Bibliothèque Charpentier). Ces lettres sont suivies d'une centaine de pages tout à fait remarquables sur l'histoire de la troisième république ; l'auteur, sévère pour la plupart de nos hommes d'État, ne tarit pas d'éloges sur Waldeck Rousseau ; qui sait si l'histoire ne renversera pas les jugements ? Tout ce qui s'est fait de criticable depuis ce fut avec lui ne s'est fait, en somme, que par lui. — Encore des actualités, de genre différent : Albin Huart : *La Révision douanière*, préface d'Yves Guyot (Giard et Brière). C'est un plaidoyer en faveur du libre échange : « Ce n'est pas en fermant le marché national aux produits étrangers que les protectionnistes augmenteront la puissance de l'industrie et du commerce français ; ces barrières fictives, loin de les favoriser, les empêchent de prendre tout leur développement... » Très juste, mais combien de fois a-t-on dit cela ? Une autorité consciente et cupide de producteurs sera toujours plus influente sur le Cabinet et les Chambres qu'une immense, mais amorphe et veule majorité de consommateurs. — Joseph de Rome : *Une étude de l'apprentissage*, d'après des documents toulousains ; Paris, Picard ; Toulouse, Privat. Le sous-titre de cette étude : essai de philosophie sociale, est pleinement justifié ; l'auteur n'est pas un simple nomenclateur de documents statistiques, c'est un penseur, et la préface dont il fait précéder son étude a une réelle valeur philosophique ; peut-être l'auteur va-t-il bien loin quand il avance que la simple observation locale de l'apprentissage conduit à postuler une foi religieuse invariable, mais il a raison d'insister sur l'importance sociale de l'apprentissage ; c'est à sa décadence, provenant elle-même de l'excès de zèle des politiciens qui, en voulant protéger les jeunes ouvriers, détournent les patrons de les employer, qu'est dû l'accroissement inquiétant de la délictuosité juvénile ; le jour où la fréquentation de l'atelier succédera à la fréquentation scolaire, celle-ci bien mal assurée aussi, le taux de la criminalité baissera dans une proportion considérable.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Le voyage du ministre des colonies. — Jean Ajalbert : *Les Destinées de l'Ind chine. Voyage, Histoire. Colonisation.* Paris, Louis Michaud.

Le ministre des Colonies devait partir pour l'Indochine en voya d'étude. **Le Voyage du ministre des Colonies en Ind chine**, ah ! ce fut riche matière à esprit pour les humoristes d quotidiens ! Avez-vous remarqué comme l'humour abonde parmi l Diurnales ? Heureux pays que la France ! De plus en plus, s café f... le camp, de plus en plus aussi ses indigènes s'en réjouisse ou s'en amusent. Sans doute il vaut mieux rire que pleurer et l'a ri franchement de ce ministre des Colonies assez naïf pour êt curieux des colonies qu'il administre. Voilà un homme de soixan ans qui pouvait aller se promener à Trouville et qui préférait affro ter la traversée de la mer Rouge à l'époque de l'année où la chale est le plus torride, la traversée de l'océan Indien à l'heure où mousson souffle et rend tout voyage insupportable, et séjourner Cochinchine et au Tonkin durant la plus mauvaise saison : homme-là n'était-il point ridicule ? J'ignore quels résultats eût donn ce voyage au point de vue pratique. N'eût-il servi qu'à éclairer *visu* le ministre sur les pays dont il régentait les destinées, il pouv du moins être qualifié une bonne et louable entreprise. L'Indochi traverse une crise assez grave pour que le chef défunt responsab de l'administration coloniale fût excusé de sa courageuse curiosi « **Les Destinées de l'Indochine** sont rien moins qu'ass rées... » — C'est M. Jean Ajalbert qui parle... « Aux difficult « prolongées de la conquête et de l'installation (on se bat encore « Tonkin et la Cochinchine est sous la menace de retomber à l'in « génat) s'ajoutent les complications suscitées par l'éveil de la ra « jaune, le triomphe du Japon, l'exaltation réformiste de la Chi « l'organisation du Siam. Comment l'Annam ne serait-il pas ébra « du mouvement irrésistible qui déborde ses frontières, la nati « d'Annam, frémissante, tout irritée d'oppression étrangère, de n « fautes, de nos erreurs... » Dans son remarquable essai, assez va et sérieusement documenté en même temps que remarquablem écrit pour satisfaire ensemble économistes et amateurs de lettr M. Ajalbert se défend du reproche de pessimisme qui lui fut adres paraît il (pas par moi en tout cas), quand il fit paraître, en 190 *l'Indochine en péril* (1). Il n'a jamais été dans ses desse « d'effrayer les capitaux ». « D'ailleurs, rien n'effraie les capitaux q « la manière dont l'Indochine a été gouvernée... puis, pour la pl « grande part des capitaux qui se prélassent en Indochine, mie « eût valu qu'ils restassent en France. Ni la métropole, ni la colo

(1) *Mercure de France*, 1-XII-1906, p. 442.

'ont à se louer de l'enrichissement scandaleux de quelques capi-alistes des « monopoles », au détriment de la civilisation, de la aix intérieure, de la soumission et de la conservation de l'Indo-hine... » Ce reproche écarté, M. Ajalbert entre au vif de son sujet : poète et en artiste, il a voulu des titres imagés. Son premier pas nène dans la plaine des Tombeaux, « la voie appienne de la Cochin-ne », « plus impressionnante, plus surprenante par le mystère et 'étendue sans fin que les champs romains aux monuments clas-és... ». C'est l'occasion pour l'auteur de nous initier avec une tinctive et profonde psychologie au mystère de l'âme annamite, te âme que bêtement et sottement tous les discours officiels ont oclamée depuis cinquante ans « l'âme simpliste des Annamites, si aciles à gouverner, dociles, qu'il s'agit de distraire et d'amuser, des enfants incapables de se diriger eux-mêmes... ». Il proteste avec son contre ce jugement injuste que démentent les qualités splen-les de la race qui a su se libérer du joug des Chinois après des cles de lutte, et il expose toute l'âpre et sérieuse beauté de ce *lte des ancêtres* qui constitue pour les Annamites le devoir sacré tous les jours et qui est la manifestation rituelle de la force fami-le : « Qu'il faudrait réfléchir avant d'essayer d'imposer quelques-unes le nos formules à des cerveaux d'un tour si différent de nos raison-nements et de nos croyances ! Nous n'en prenons cure, et, tout de uite, par quelques arrêtés hasardeux, nous décidons de placer à 'indigène pêle-mêle nos spiritueux, nos philosophies et nos coton-nades ! » — Très juste cela, mais « si l'on réfléchissait » ferait-on nais œuvre pratique ? Quittant la plaine des Tombeaux, M. Ajal-t nous conduit dans la rivière de Saïgon : la vue des deux tours ges de la cathédrale devinée au loin l'amène à rendre hommage 'œuvre religieuse des missions en Indochine : œuvre courageuse hardie, « mais sans empire véritable sur le peuple d'Annam, sans conversion plénière de l'infidèle ». Parmi les nouveaux chrétiens e de pauvres hères pour qui la soumission parfaitement indiffé-nte aux lois du Seigneur représente seulement une amélioration situation matérielle ! Tel ce jardinier à qui l'un de ses anciens aîtres demandait ce qu'il devenait et qui répondait : — « *Moi pi i jadinier, moi fai catholite maintenant...* » — « Je ne suis us jardinier, je suis catholique maintenant. » Anecdote typique qui nlève rien de la grandeur du rôle joué jadis par les missionnai-s dans ce pays dont l'évêque d'Adran, plusieurs années durant, tint *ns le cœur de sa main* les destinées. La rivière de Saïgon con-it à *Saïgon la Française*, la perle de l'Extrême-Orient, bien nçaise par sa coquetterie, son luxe, sa gaieté, ses cafés, son éâtre et aussi par ses tares et ses laideurs, Saïgon trop française, ec des mœurs libres et hardies, — qu'exagéra cependant Farrère,

— Saïgon avec ses apaches coloniaux rossant les malheureux coolies comme à Clermont ou à Toulon... Puis, c'est *Hanoï la Préférée* que nous décrit M. Ajalbert, Hanoï à l'essor vif et soutenu qui comptait 23 maisons européennes en 1897 et 831 en 1906 ! — Il nous rappelle l'Exposition de 1902, à l'époque où M. Doumer versait l'argent à « pleins bords »..... « L'Indochine régnait sur l'Ex-« trême-Orient. A nous le Siam ! Et Hong-Kong et Canton devaient « se rendre : nous avions Quang-tchéou-wan... Pas un rocher qui ne « fût susceptible de fournir un point d'appui à notre flotte. Le budget, « en trois ans, s'était accru de dix millions de piastres, les caisses de « réserve débordant avec 30 millions de piastres ! Les Français pou-« vaient venir avec femmes et enfants... Quelle leçon avec cette expo-« sition, couronnement de l'œuvre doumérienne, la jeune France d'A-« sie tendait à cette vieille France d'Europe... Or, derrière le décor « factice de l'Exposition, c'était le lendemain trouble qui se préparait, « un lendemain de plusieurs années, où, faute d'un inventaire réso-« lu, par un optimisme persévérant quand même, M. Beau assuma « les pires responsabilités. » Rien à ajouter à ce jugement définitif... et, depuis, les emprunts se sont épuisés, plus de grands travaux, un typhon dévastateur. L'indigène murmure et bientôt, c'est le complot d'Hanoï 27 juin 1908, les sinistres exécutions que suivent d'élégantes européennes, d'ailleurs vite blasées. Voici donc *Huê, la ténébreuse*, par quoi s'explique le complot, Huê, la ville aux mandarins, ces mandarins « que nous avons fatigués de l'incompré-« hension de leur rôle : des notables nous avons fait des agents sur-« menés par d'incessantes exigences et des responsabilités multi-« pliées, au point qu'ils désertent des fonctions jadis honorées et que « nous n'en trouvons plus comme auxiliaires... ». En cet Annam notre venue a bouleversé l'organisation ancestrale : l'impôt indirect a été substitué à l'impôt direct (foncier et personnel). Pour les travaux publics, les corvées, le service militaire, également, révolution. M. Jean Ajalbert cite la plainte du sampanier, chantant à la nuit sur la lagune : « les Français, oh ! les Français reçoivent notre impôt « et nos cadeaux, ainsi que ceux des mandarins et prennent dans « notre pays tout ce qui peut leur plaire... » Poétiquement toujours, M. Ajalbert nous peint *les Filles du Mékong*, c'est d'abord *Pnom-penh des Eaux*, la capitale du Cambodge, Pnom-penh, le grand lac et ses pêches gigantesques : trente mille pêcheurs, cinq mille barques ! puis, Angkor-Thom, ancienne capitale de l'empire khmer... Après une admirable description, M. Ajalbert revient à l'histoire et rappelle la navrante aventure du voyage en France de Sisovath, aventure montée par M. Georges Leygues, — avant le legs fameux, — ce voyage du pauvre Roi qui demandait sans cesse à ses cornacs réclamistes : — « Mais quand donc se repose-t-on

en France? » — Triste majesté en proie aux besoins d'argent qui déclare : — « Je ne peux pas être un roi guerrier, je n'ai plus « d'armée; je ne peux pas être un roi réformateur, je n'ai pas « l'administration de mon royaume. Mais, je pourrais être un roi « bon si l'on me laissait ma liste civile... » — Il ne lui reste que ses danseuses et, pour l'imagination française, c'est tout le Cambodge, ces danseuses cambodgiennes, ces admirables ballerines, sœurs des figures immortalisées aux parois des galeries d'Angkor vât... *Luang-prabang des Rois*, c'est le Laos lointain, si loin de l'Indochine, beaucoup plus près du Siam et si facilement! Enfin *Quang tchéou-wan-du-sang* rappelle l'époque (1898) où l'Europe commençait de se partager la Chine. M. Ajalbert lui consacre une dizaine de pages. Mais à quoi bon rappeler cette sinistre affaire Liégeot? Quel intérêt? Est-ce donc de l'histoire, cela? N'est-ce pas plutôt le scandale colonial, et s'il y avait sadisme de la part de Liégeot à torturer les indigènes, n'y a-t-il pas aussi quelque sadisme à rappeler ces histoires? Et après tout, n'avons-nous pas aussi bien au Sébasto ou à la Maubert? Qu'est-ce que cela prouve? Après de belles pages sur Angkor et sur le sauvage et fragile Laos, après l'exquise chanson de *Sao-van-di*, je goûte assez peu ce hors-d'œuvre pas même *Jardin des supplices*. La partie descriptive et générale de l'ouvrage est terminée. M. Ajalbert aborde maintenant la question économique et financière telle qu'elle apparaît en 1908-1909. D'abord, et avec raison, il fait le procès de *l'Unité indochinoise*. « L'Indochine, dit-il, n'est pas un em- « pire d'une seule pièce. C'est un assemblage de morceaux qui ne « sauraient même être cousus ensemble, comme de la soie avec du « tricot de laine et de la cotonnade, un échantillonnage de tissus et « d'étoffes, jurant par la matière autant que par la couleur... Il « n'y aurait aucun mal, s'il ne s'agissait que d'une commodité pos- « tale, de désigner nos possessions d'Extrême-Orient d'un même « timbre. Mais l'Unité décrétée, on a tablé dessus comme si vrai- « ment elle existait. De là tant d'erreurs aux conséquences irrépa- « rables... » On ne saurait mieux dire et je n'ai dans cette rubrique même jamais dit autre chose. Pour grouper ensemble une colonie et trois protectorats, il a fallu pousser bien loin la manie de l'unification ou plutôt tout sacrifier aux exigences de la fiscalité. M. Ajalbert, avec verve, montre le néant de ces institutions pompeuses : directions générales, conseil supérieur de l'Indochine. « Gouverner partout et « n'administrer nulle part. » Telle lui paraît être la devise du gouvernement général. « Il n'y a qu'un gouvernement, il n'y a qu'une « administration de l'Indochine, c'est *l'interprète* », l'interprète qui arrête ou maquille les plaintes adressées au résident par ses administrés. Ici, M. Ajalbert fait un procès passionné de toute l'organisation administrative judiciaire et fiscale de l'Indochine. Les monopo-

les ne trouvent aucune grâce à ses yeux, et ils lui inspirent de véhémentes diatribes, et c'est avec une joie profonde qu'il enregistre le câblogramme Havas qui, le 11 juin dernier, annonça de Saïgon que M. Klobukowski, gouverneur général, avait notifié à tous les distillateurs français en Indochine que les contrats relatifs à l'alcool de vins ne seraient pas renouvelés à leur expiration. D'une manière générale, les critiques de M. Ajalbert sont fondées, mais elles ne sont pas toujours formulées avec une rigueur scientifique. C'est ainsi que, tout à l'heure, il accusait l'administration locale de vouloir étendre le régime de l'indigénat à la Cochinchine ou plutôt le rétablir. C'est inexact, ou plutôt c'est jouer sur les mots. M. de Pressensé, d'ailleurs, commit la même erreur, faute d'avoir lu les textes, lors de sa dernière interpellation à la Chambre des députés. M. Ajalbert incrimine le règne de l'interprète, mais il ne faut pas négliger le nombre sans cesse croissant des administrateurs qui possèdent sinon à fond, du moins très suffisamment la langue annamite. Sans doute il a été commis de graves fautes en Indochine et l'état de choses actuel laisse fort à désirer, mais il ne conviendrait pas d'exagérer la note pessimiste dans un pays où la thèse d'Onésime Reclus : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ! » rencontra tant de zélés défenseurs. L'âme annamite s'est modifiée et depuis quelques années nous avons pu assister à la création d'une opinion publique indigène et à l'éveil de l'idée d'une nationalité indochinoise. Les causes? Vous les trouverez aisément et M. Ajalbert les a dénoncées avec force dans l'exagération des impôts indirects, dans l'intermédiaire constant des mandarins et des notables, dans les malentendus provenant d'une mauvaise compréhension de nos actes, d'une fausse interprétation de nos déclarations. Les remèdes? Il est moins aisé de les indiquer et je comprends que M. Ajalbert ne s'y soit pas arrêté très longuement. Il nous donne une belle œuvre littéraire et documentée : n'est-ce point déjà beaucoup! Je reviendrai sur ce sujet. Mais dès maintenant, sans préjuger des solutions générales à intervenir, on pourrait souhaiter que le chef de l'administration locale fût très modéré dans ses déclarations publiques qui, jusqu'à présent, ont été assez mal interprétées. Le fonctionnement du referendum est dangereux en pays européen, que sera-ce si l'on veut l'établir en pays vaincu, en pays d'Asie, conscient de sa valeur et troublé par la propagande des agitateurs réformistes, chinois ou japonais? A quoi bon tant parler? A quoi bon promettre des réformes qu'on sait impossibles? Pourquoi promettre des réductions d'impôts, avec refonte générale de toute l'organisation administrative, alors qu'on a bien l'intention de se borner à des modifications d'étiquettes? Pourquoi annoncer à l'avance des dénonciations de contrats? Forfanterie inutile : ou bien, à l'expiration des contrats de monopole en cours, l'administration aura toute

liberté pour modifier la perception des impôts indirects, ou bien elle n'aura pas cette liberté. Dans le premier cas, le silence serait préférable à d'inutiles déclarations et dans le second cas également, car, ici, il ne faudrait pas oublier que l'histoire économique de l'Indochine depuis vingt ans a vu trop de résiliations de contrats aventureuses et onéreuses pour les finances locales. Du silence! Du silence! D'autant que les auditeurs sont assez disposés à mal traduire, même lorsqu'ils comprennent bien. Qu'on n'oublie pas, d'autre part, que l'organisation actuelle ne peut être brisée d'un coup, qu'elle comporte des charges inéluctables et que les impôts actuels pourront difficilement être réduits. L'assiette et le principe en sont critiquables. Peut-être, mais qu'on modifie d'abord la perception : la manière tout est là. Moins de déclarations bruyantes et un peu plus de doigté, un peu plus d'huile dans les rouages, une meilleure entente entre les divers services, et les destinées de l'Indochine seront moins menacées. En attendant, il convient de savoir grand gré à Jean Ajalbert d'avoir tracé une si intéressante peinture de notre Indochine et de rendre un plein hommage à son talent et à la sincérité de sa critique passionnée quelquefois, jamais basse ni médiocre.

CARL SIGER.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Ch. Stanton Devas : *L'Eglise et le Progrès du Monde*, Paris, librairie V. Lecoffre. — Joseph Serre : *L'Eglise et la Pensée*, Paris, Emm. Vitte. — *Les Hypothèses sur Lourdes*, Lyon, Paul Phily. — Xavier Moisant : *Psychologie de l'Incroyant*, Paris, Gabriel Beauchesne. — Abbé Ph. Ponsard : *La Croyance religieuse et les exigences de la vie contemporaine*, Paris, Beauchesne.

Il faut être reconnaissant au P. J.-D. Folghera, des Frères Prêcheurs, d'avoir traduit, à l'usage des lecteurs français, l'intéressant et beau livre de M. Charles Stanton Devas, maître ès arts de l'Université d'Oxford. L'ouvrage a pour titre : **L'Eglise et le Progrès du monde**, et il jette beaucoup de lumière sur un certain nombre de questions, qui ne sont pas sans préoccuper les esprits religieux de notre temps. L'auteur, par exemple, étudie les dix antinomies que présente le Christianisme. Ce sont les suivantes : 1° l'Eglise se montre opposée et favorable à la civilisation intellectuelle ; 2° l'Eglise se montre opposée et favorable à la civilisation matérielle ; 3° l'Eglise représente une religion de souffrance et de bonheur ; elle enseigne une morale faite d'austérité et de joie ; 4° l'Eglise se montre l'antagoniste et le soutien de l'Etat ; sa rivale, aussi bien que son alliée ; 5° l'Eglise professe l'égalité de tous les hommes, et maintient l'inégalité créée par la propriété et le pouvoir ; 6° l'Eglise est pleine de scandales et toute sainte ; elle propose une loi difficile et aisée ; 7° l'Eglise défend et combat la liberté en matière de religion

et la liberté de conscience ; 8° l'Eglise est une et la chrétienté a toujours été divisée; 9° l'Eglise est toujours la même et elle change toujours ; 10° l'Eglise a toujours été vaincue et elle est toujours victorieuse.

De ces oppositions, et de la manière merveilleuse dont l'Eglise, à travers les siècles, les a résolues, harmonisées et conciliées, l'auteur nous amène à conclure avec lui à son caractère surnaturel. « Les difficultés de l'histoire ont leur solution dans le théisme; celles du théisme dans le christianisme : celles du christianisme dans l'Eglise catholique. » Je trouverais à signaler beaucoup de pages : mais, parmi celles qui méritent tout particulièrement d'être détachées, en voici une qui a trait aux fondements de l'esthétique. Elle est aussi profondément pensée que poétique et délicate.

Les savants peuvent expliquer avec une parfaite exactitude la poussière cosmique, la réfraction de la lumière, les degrés d'humidité et autres causes qui, en été, les soirs d'orage, allument les pourpres du couchant. Ils peuvent calculer les forces qui maintiennent à cent pieds en l'air la voûte de pierre d'une cathédrale gothique. Ils peuvent faire l'analyse chimique des pigments de la Madone degli Ansidei de Raphaël. Mais, du principal, ils ne disent rien. Et ceux-là disent moins encore qui décrivent le sentiment esthétique en termes d'une psychologie matérialiste, qui le réduisent à des sensations visuelles, auditives ou motrices, au simple éveil d'émotions agréables par un stimulus organique. Pour ceux dont l'âme a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, les beautés de la nature et de l'art esquissent comme un geste vers le ciel ; au travers des formes et des couleurs créées transparaît comme une vague image de la beauté incréée : l'éclat des nuages en feu et les abîmes de lumière dorée sont comme un pâle reflet de cette cité qui n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer ; les collines qui fusent jusqu'à la voûte sculptée évoquent les sept piliers de la Jérusalem céleste ; l'expression divine donnée au visage humain, — ce qui est le chef-d'œuvre de la peinture, ne serait-ce qu'une esquisse sur le mur d'une prison, — témoigne d'un effort pour exprimer l'inexprimable beauté de l'homme glorifié.

C'est un but à peu près semblable qu'a poursuivi M. Joseph Serre, dans son opuscule si plein : **l'Eglise et la Pensée**, mais, comme le titre l'indique, il a surtout étudié le Catholicisme dans l'ordre intellectuel. Il a voulu montrer qu'il n'est, en réalité, malgré les préjugés courants, défavorable ni à la pensée, ni à la science, ni à la largeur, à l'originalité et à la liberté de l'esprit. La citation qui suit résume bien toute sa thèse :

Ce que n'ont peut-être point suffisamment remarqué ceux que choque ou scandalise la multiplicité toujours fulminante des décrets de l'Index ou des Syllabus des Papes, c'est que, si l'Eglise condamne et réprouve tour à tour toutes les exagérations, c'est-à-dire toutes les négations (car exagérer c'est exclure), elle proclame, par là même, l'affirmation universelle, l'idée

totale, qui cherchait à se faire jour par les bouffissures multiples de ces exagérations contradictoires. Et en cela (on ne l'observe point assez), l'Eglise fait œuvre éminente de lumière et d'équilibre mental. S'il y a dans la forme forcément négative, prohibitive des condamnations et interdictions formulées par un Syllabus ou un Index, une apparence d'hostilité à l'intelligence humaine, à la philosophie, à la science, qui scandalise les profanes, décourage même parfois les penseurs catholiques, et suggère aux incroyants des railleries ou des blasphèmes — on oublie — jamais l'a-t-on jamais aperçu? pourtant ce point est capital et c'est ce que j'essaye ici de faire entrevoir) que l'Eglise ne condamne jamais les *idées*, mais toujours les *systèmes;* jamais les rayons, mais les ombres que ces rayons projettent; jamais les *affirmations*, c'est-à-dire *jamais la pensée*, mais toujours les *négations*, les *amoindrissements* ou les exagérations, et dans les exagérations mêmes seulement ce qu'elles recèlent de *négatif*.

C'est que toute vérité est orientée vers l'être, toute erreur vers le néant. Aussi le négatif est la marque même de toute erreur, de toute hérésie, puisque celles-ci ne sont jamais en somme des *idées*, des actes positifs d'intelligence, mais des *diminutions* de l'idée intégrale, des mutilations uniquement, c'est cette restriction, qui tombe sous le coup des condamnations de l'Eglise, laquelle maintient ainsi, sous couleur de dogmatique et d'intolérance, et en proscrivant tour à tour tous les systèmes, l'intégrité de l'esprit humain, *la largeur et la plénitude* de l'idée totale et universelle.

Voici la conclusion de M. Joseph Serre :

Les deux bras étendus entre terre et ciel, d'une extrémité des choses à l'autre, de l'Homme-Dieu sur la croix, font vraiment, même dans l'ordre de la pensée, le geste divin, le geste infini, le signe de la conciliation et de l'embrassement universel ; et de même que toutes les fautes du genre humain vont, par le repentir, se perdre en son immense pardon, ainsi toutes nos erreurs, c'est-à-dire toutes nos vérités partielles, toutes nos philosophies humaines viennent, après le sacrifice de leurs négations et de leurs limites, s'unir et se fondre dans la plénitude harmonieuse de son esprit, de son Eglise, qui est la Vérité totale.

On reconnaîtra, j'espère, à ces dernières lignes, le noble et lumineux penseur qui nous a donné un si beau livre sur Ernest Hello. Faut-il rappeler que Joseph Serre est aussi un poète exquis, et que nous lui devons un recueil de vers pleins d'inspiration et d'élan : *les Deux Ailes de l'âme?* On pourra lire également de lui avec profit **les Hypothèses sur Lourdes**, où il déclare que l'on sent « la présence d'une volonté bienfaisante et libre, foudroyante et calme, supérieure à l'eau et aux lois de la matière, à la suggestion et à son domaine restreint, à la foule et à la solitude, à la foi et au doute, au possible et à l'impossible humain. »

Je suis bien en retard pour parler de la **Psychologie de l'Incroyant**, de M. Xavier Moisant. C'est jusqu'ici un des meilleurs livres de la *Bibliothèque Apologétique*, éditée par Gabriel Beau-

chesne. On y admirera des études fortement fouillées, sobrement et vivement écrites sur la *Philosophie de Voltaire* et sur celle d'Auguste Comte. La dernière étude du livre est consacrée à Charles Renouvier. Le puissant auteur du *Personnalisme* nous y est montré comme un héritier des sages d'Hellénie.

Cette âme avide de science, de clarté, de réformes, de justice, n'éprouvait ni cette conviction ardemment expectante, ni ce mélange ineffable de préoccupation, de confiance et de désir, qui constitue « l'immense espérance ». Certes, Renouvier fut le philosophe de l'immortalité. Mais son espoir de la vie future, tout semblable au sentiment d'un Socrate ou d'un Platon, exprimait le vœu d'un sage.

« La mort n'était pour lui qu'un sommeil. » Après le sommeil, qu'importe qu'il soit court ou de longue durée, — il n'y a pas de durée pour le sommeil de la mort, — le réveil de nouveau ouvrira les paupières, de nouveau, il faudra se lever, tracer son sillon laborieusement, courageusement. *Semper eadem, sed aliter. Aliter*, je veux dire dans un autre milieu, dans d'autres circonstances. C'est la série des épreuves. Ainsi, tandis que le chrétien regarde la vie présente comme l'épreuve unique et décisive, inspiré toujours par la Grèce païenne, Renouvier attendait les laborieuses purifications des épreuves successives.

Pendant les derniers jours il se plaisait à contempler, de sa chambre de malade, les lumineux horizons. On nous l'a décrit mourant, au matin de ce premier septembre 1903, « en pleine féerie du soleil levant ». C'est la fin d'un philosophe grec attardé en pays chrétien, qui, à la manière des héros de son pays, contemple encore la belle lumière, et dont le regard exprime, non moins que l'espoir d'une vie future, la nostalgie de l'antiquité.

Je voudrais dire ici tout le bien que je pense des conférences apologétiques réunies par M. l'abbé Ph. Ponsard sous ce titre : **la Croyance Religieuse et les Exigences de la Vie Contemporaine**. M. Philippe Ponsard est un esprit et une âme à qui rien de notre temps ne reste étranger. Il en étudie les doctrines et les tendances, il s'efforce d'y saisir des aspirations au Bien suprême et à la Vérité infinie. Il terminait un essai sur *la Formation du sentiment esthétique chez les enfants* par ces nobles paroles : « Chaque âme est faite pour la Beauté, elle l'attend, et nous devons croire que nous pouvons la lui révéler. Et quand même, après tous nos efforts, il paraîtrait que nous n'avons nullement réussi, ne croyons pas pour cela que nos efforts ont été vains. Les pensées et les paroles de beauté sont comme des lumières qui ne s'éteignent plus. Ce que l'un perd, un autre le recueillera. Et, en tout cas, de s'employer à faire naître la beauté dans une âme, notre âme à nous a déjà plus de beauté. Et la plus petite parcelle de beauté mérite le sacrifice de toute une vie. » Dans ses conférences, il a apporté les mêmes élans de sincérité, le même désir passionné d'embellir et de perfectionner au dedans ceux de ses contemporains qui pouvaient

l'entendre. Il leur parle directement, mêlant la logique la plus pressante à ce que le sentiment et la poésie ont de plus poignant et de plus pur. Après un saisissant tableau des Vosges qui s'éveillent au matin, sous le soleil, avec leurs forêts, leurs villages, leurs moissons, et leurs clochers, il s'écrie :

Vivre, c'est croire à de l'invisible. Et c'est pourquoi nous n'accepterons comme doctrine de la vie que celle qui portera, avec des certitudes immanquables, un peu et même beaucoup de mystère...

Vivre, c'est passer de ce que l'on est à ce que l'on doit être : quelle doctrine assure le libre et plein épanouissement de nous-mêmes ?

Vivre, c'est agir. Quelle doctrine est capable de nous donner une règle d'action ?

Vivre, c'est aimer. Quelle doctrine nous explique l'amour ?

Vivre, c'est croire à de l'invisible. Quelle doctrine nous rend compte de ce qui en nous ne tombe pas sous les sens et qui fait notre grandeur ? Quelle doctrine nous renseigne sur cet avenir invisible que le présent porte dans ses flancs ? Quelle doctrine nous garantit la réalité de l'idéal qui est la condition de la vie ?

Autant de signes auxquels nous pouvons reconnaître la valeur de toutes les doctrines qui se présentent à nous, et qui prétendent résoudre le problème que nous avons posé.

Et, en constatant les plaies saignantes de son époque, M. Ph. Ponsard n'est point pessimiste. Il dirait volontiers avec Joubert : « Dieu a égard aux siècles. Il pardonne aux uns leurs grossièretés, aux autres leurs raffinements. Mal connu par ceux-là, méconnu par ceux-ci, il met à notre décharge, dans ses balances équitables, les superstitions et les incrédulités des époques où nous vivons. Nous vivons dans un temps malade : il le voit ; notre intelligence est blessée : il nous pardonnera, si nous lui donnons tout entier ce qui peut nous rester de sain. »

LOUIS LE CARDONNEL.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Rudolf Steiner : *L'Initiation ou la Connaissance des mondes supérieurs*, trad. de l'allemand et précédé d'une introduction par Jules Sauerwein, in-12, Publications théosophiques. — V.-E. Michelet : *L'Amour et la Magie*, in-8, Librairie Hermétique. — Lenain : *La Science Cabalistique*, avec lettre-préface de Papus, petit in-8, Librairie du Merveilleux. — G. Lanoë : *Le Roman Celtique*, in-12 carré, Société Nantaise d'Éditions. — Prestidigitateur Alber : *De l'Illusion*, in-16. Bloud et Cie. — Jacques Brieu : *Essai critique sur la Forme d'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale*, broch. p. in-8. Librairie du Magnétisme.

M. Rudolf Steiner est un écrivain mystique qui jouit d'une grande autorité parmi les théosophes, surtout parmi ceux de nationalité allemande. J'ai déjà, ici même, parlé d'un de ces ouvrages, *le Mystère chrétien et les mystères antiques*. Celui que M. Jules Sauerwein

vient de traduire et pour lequel il a écrit une introduction explicative très intéressante, a certes plus de valeur que le précédent. C'est — ainsi que l'indique son titre : **L'Initiation ou la Connaissance des Mondes supérieurs**, — un véritable manuel des candidats à l'*Initiation*. Il est divisé en deux parties : la première traite des caractères de la science spirituelle, de la préparation, de l'illumination et de l'initiation, des dispositions morales utiles au candidat et des conditions qui lui sont imposées ; la seconde est la description des phénomènes organiques qui précèdent et accompagnent l'initiation.

M. Steiner semble avoir vécu les choses qu'il décrit, tout au moins en partie. Il est donc sur le chemin de l'Initiation, mais il ne paraît pas l'avoir parcouru en entier ; il est encore en deçà du Seuil. Les derniers chapitres sont, en effet, moins bien que les premiers. Il donne l'impression de quelqu'un qui parle — non d'après sa propre expérience, — mais d'après celle des autres. M. Steiner d'ailleurs ne semble pas être complètement affranchi des limitations créées par les hommes. Selon lui, le disciple ne doit pas oublier la collectivité, la nationalité ou la race, à laquelle il appartient, lorsqu'il franchit le Seuil. Je me demande s'il est assez évolué pour le franchir lorsqu'il a conservé en lui l'orgueil de sa race, son goût pour la guerre et ses instincts de conquête, d'accaparement et de domination universelle. Les grands initiés, comme le Christ et le Bouddha, se sont toujours adressés à l'humanité entière et non à l'une de ses fractions exclusivement. En vérité, pour être détaché complètement de soi même et de tout ce qui divise les hommes, il faut penser et œuvrer en *mode impersonnel*.

M. Steiner prétend que « personne ne peut connaître exactement la valeur historique de documents tels que les Évangiles, s'il n'a auparavant éprouvé leur signification mystique par ses expériences antérieures ». Je ne suis pas de son avis. La signification mystique d'un document est indépendante de sa valeur historique. Celle-ci peut être nulle et celle-là très grande, et vice versa. Ce sont deux valeurs qui n'ont pas de commune mesure.

Quelques autres de ses affirmations me semblent aussi hasardées. Ainsi il déclare que « le soi supérieur n'a l'occasion de se développer que dans le monde physique ». Pourquoi alors les autres mondes ?

Le devoir du disciple, dit il encore, est de « tirer de ce qui est mortel la semence de l'être immortel ». Donc on doit pouvoir tirer aussi le plus du moins, l'infini du fini.

Malgré ces faiblesses, ce traité de haute yoga, à l'usage des Occidentaux, est d'une grande valeur occultiste et éthique, d'une richesse et d'une profondeur d'idées peu communes.

§

M. Victor-Émile Michelet est un causeur charmant, spirituel et un écrivain de valeur. Aussi n'est-ce pas au point de vue de la forme, que je me permettrai de le critiquer ; ce n'est pas non plus au point de vue des théories occultistes, qu'il connaît fort bien, mais au sujet de quelques-unes de ses assertions.

M. Michelet croit, avec Saint-Yves d'Alveydre, — mort récemment — que l'humanité ne peut vivre, si elle n'est organisée théocratiquement.

Si le régime théocratique est le régime social par excellence, pourquoi donc a-t-il été vaincu? Pourquoi « la théocratie universelle de l'Agneau » a-t-elle abouti au « schisme d'Urbain » ? C'est une question à laquelle Saint-Yves et ses disciples ont oublié de répondre.

Une chose paraît ne saurait périr. Si la théocratie est morte et bien morte, c'est qu'apparemment elle renfermait en elle-même des germes de mort.

Saint-Yves d'Alveydre a écrit un livre qu'il a intitulé *la Mission des Juifs* et qui est l'histoire de l'idée théocratique et sa glorification. Mais, hélas ! ce n'est que l'histoire légendaire d'un passé également légendaire. Ce n'est, au demeurant, qu'un beau poème qu'anime un grand souffle.

Quant à sa *Mission des Souverains*, qui fait suite à l'ouvrage précédent, ce n'est pas autre chose qu'une sorte d'*uchronie*. Au lieu de chercher à corriger l'histoire, Saint Yves aurait mieux fait de l'expliquer. Cet homme du passé n'a pas vu où il n'a pas compris le changement profond qui s'est accompli dans les idées et dans la société depuis 89 ; son œuvre historique et sociale n'est pas grosse d'avenir ; elle n'est que l'oraison funèbre d'un passé lointain, à jamais disparu.

Je reviens à l'auteur de **l'Amour et la Magie**. M. Michelet traite avec un peu trop de dédain, voire de mépris, la science et les savants. « Les gens de science, dit-il, sont d'ordinaire de simples brutes » (p. 157). On ne saurait être plus galant.

M. Michelet tient la science de notre temps pour « une niaiserie ». Et il déclare qu' « *il n'y a pas de science expérimentale*, attendu que la méthode expérimentale est impuissante à mener à la connaissance » (p. 47). A elle seule, sans doute. Mais sans elle il n'y aurait ni physique, ni chimie.

M. Michelet a, par contre, un faible pour les poètes. Car il est lui-même poète. Il déclare que les poètes sont « les éternels voyants » (p. 136). Ailleurs, il dit que « voir la réalité, c'est le douloureux privilège des poètes » (p. 163).

Ce n'est pas là l'opinion d'un occultiste, généralement estimé, de

J.-A. Vaillant. Dans *la Clef magique de la Science et du Fait* (p. 9), il oppose à Prométhée, — qui est le symbole « du *docte*, du secret, du prestif », — son frère Épiméthée. Celui-ci est « le poète menteur, imaginatif, ami de la *permutation* du sens des mots et des signes ».

« Ce fut en vain, ajoute-t-il, que celui-ci fut changé en singe (*scientias*) pour avoir changé en allégories les signes (*sensus*) autégoriques (1) de la science, sa révélation ou revolation du contenu de cette boîte (la boîte de Pandore) de tous les dons, sous la sale de la fable, devint la source de tous les maux qui, du Japon aux colonnes d'Hercule, ont affligé depuis l'espèce humaine ».

Généralement les poètes croient porter en eux l'Absolu ; parfois même ils se croient l'Absolu, *ces relatifs !*

L'orgueil n'est pas le moindre de leurs défauts.

Ils s'illusionnent et ils illusionnent les autres. Ils sont séduisants comme la Maya indoue et ils sont dangereux et trompeurs comme elle.

Si on voulait user d'un terme de comparaison à leur égard, c'est à la femme qu'il faudrait songer. Ils sont en effet, au savant et au philosophe, ce que la femme est à l'homme. Le livre de M. Michelet en fournit abondamment la preuve. Je laisse au lecteur le soin de l'y découvrir ; il aura, en outre, l'avantage de faire une agréable lecture.

§

On vient de réimprimer **La Science Cabalistique**, de Lenain. Cet ouvrage, fort estimé des occultistes, était devenu introuvable. Que messieurs les éditeurs en soient remerciés ici.

Ainsi que l'indique le sous-titre, cet ouvrage traite de *l'art de connaître les bons Génies qui influent sur la destinée des hommes*.

« Je me suis particulièrement attaché, déclare Lenain, à connaître leurs influences, leurs qualités élémentaires, les diverses parties de la sphère où ils président, avec leurs révolutions sur les jours et sur les heures, enfin leurs talismans mystérieux que j'ai recueillis, avec le plus grand soin, sur les manuscrits les plus rares, ainsi que leur explication et la manière de les composer, pour qu'ils soient favorables à ceux qui les invoquent ; à cet effet, je les ai distribués, par ordre, dans la sphère cabalistique. »

Ce préambule explicatif me dispense d'en dire davantage. J'ajouterai toutefois que M. Papus a écrit une lettre préface pour ce volume.

(1) Par *autégorie*, Vaillant entend le *sens propre*, opposé à *allégorie*, qui signifie *l'autre sens*, le *sens figuré*.

§

Contrairement à son titre, l'ouvrage de M. G. Lanoë n'est ni un roman, ni une étude sur les Celtes ou le Celtisme. **Le Roman Celtique** n'est pas davantage un traité de physique, quoiqu'il ait pour sous-titre : *l'Arc-en-Ciel*, et l'auteur lui-même n'est pas franc-maçon, bien que le second sous-titre soit : *Traité de Fr... Maç... écossaise et de Symbolique religieuse*.

Ce livre est, à vrai dire, une tentative de synthèse religieuse et un essai d'explication symbolique de divers récits cosmogoniques. Il y est aussi question du symbolisme des couleurs (de là le premier sous-titre), des cérémonies cultuelles, de la croix et du graal (de là sans doute le titre général).

Ce travail, qui mériterait d'être repris et traité sur un plan plus vaste, est loin d'être dénué d'intérêt. Il renferme d'ingénieux rapprochements et beaucoup d'idées, souvent originales et profondes.

M. G. Lanoë, — qui a lu la Bible et la Maha-Bharata, le Zend-Avesta et le Koran, saint Jean, Renan et Ragon, — paraît être un esprit curieux et très intuitif.

§

Le prestidigitateur Alber a écrit un excellent ouvrage traitant **De l'Illusion**. Sa lecture ne saurait être trop recommandée aux spirites. Si l'on en croit cet habile illusionniste, il est possible d'imiter la plupart — sinon tous — des phénomènes psychiques, depuis les simples rapts et les empreintes sur papiers noircis jusqu'aux matérialisations et au moulage d'une main ou d'un pied n'appartenant à aucun des assistants, ni au médium.

Le prestidigitateur Alber n'est pas anti-spirite. Son préfacier, M. Raymond Meunier, chef des travaux à l'École des Hautes Etudes, ne l'est pas non plus. Il déclare loyalement qu' « il y a dans l'ensemble des phénomènes que nous comprenons sous le titre de métapsychiques : 1° des phénomènes psycho-pathologiques ; 2° des phénomènes pittoresques et simulés ; 3° des phénomènes extrêmement intéressants, scientifiquement décelables par les méthodes expérimentales, nous révélant des forces non connues, ou des processus encore inconnus de forces et de phénomènes connus ».

M. Alber a l'intention de publier un livre sur les fraudes les plus typiques. Souhaitons qu'elle se réalise bientôt.

§

Dans son **Essai critique sur la Forme**, M. J. Brieu s'est proposé d'étudier les origines de la Forme, ses rapports avec la Pensée, le *processus* de la Création, ou des trois personnes divines, d'après les données comparées de la Théosophie, de la Kabbale, du Zo-

roastrianisme et de la philosophie Védanta. Il montre l'impossibilité de représenter l'Absolu ou le Préantinomique, et quel est le véritable symbolisme du point, de la ligne et de l'angle. Il dit le passage de l'Absolu au Relatif, comment l'Idée s'objective et ses virtualités se matérialisent et pourquoi ses réalisations sont diverses et jamais semblables; il note enfin les aspects de l'existence au point de vue *formel* et soulève incidemment le problème des espaces ou des êtres à *n* dimensions. Sur ces différentes questions M. Brieu n'est pas toujours de l'avis des occultistes et il en donne les raisons.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue bleue : M. A. Bossert parle de Weimar au temps de Gœthe. — *La Revue du temps présent :* M. Albert de Bersaucourt publie et commente des pamphlets de M. Courtat contre Victor Hugo. — *La Nouvelle Revue française :* Un poème d'Emile Verhaeren sur Michel-Ange. — *La Grande Revue :* Bernard Shaw et la Censure, par M. A. Hamon. — *La Revue de Paris :* le professeur A. Aulard met en relief un conventionnel peu connu, François Robert, surnommé *Robert Rhum*. — Memento.

Sans Gœthe on ignorerait probablement en France le nom du grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar et celui de la petite capitale allemande. Aussi M. Bossert a-t-il été bien inspiré en intitulant son étude : « Weimar au temps de Gœthe », dont la Revue bleue du 31 juillet publie la deuxième et dernière partie. En voici quelques passages, particulièrement intéressants :

... Les mœurs de Charles-Auguste étaient celles des petits princes allemands de son temps. C'étaient celles de la cour de Versailles, mais elles durèrent encore en Allemagne, quand déjà la Révolution les avait balayées du sol français. Charles-Auguste prodiguait sa galanterie devant les dames, dans les formes un peu brusques qui étaient dans son tempérament, et il ne dédaignait pas les amours populaires. La belle comtesse Werthen, la sœur du ministre prussien Stein, reçut longtemps ses hommages. Il eut bientôt sa maîtresse attitrée, Caroline Jagemann, qu'il créa baronne de Heygendorff. Elle était fille d'un moine défroqué, dont la duchesse Amélie fit son bibliothécaire. Elle avait été attachée au théâtre de Weimar, après s'être formée à l'école d'Iffland, à Mannheim. Tous les témoignages reconnaissent son talent et sa beauté, mais tous s'accordent aussi sur son esprit d'intrigue et son caractère intraitable. Elle avait un profil très pur, des yeux expressifs et une voix séduisante; elle eut, comme Ninon de Lenclos, du charme jusque dans la vieillesse. Seule, elle balançait auprès de Charles-Auguste l'influence de Gœthe, qu'elle finit par remplacer dans la direction du théâtre. Elle était détestée à la cour et méprisée dans la ville. A Versailles, le scandale passait loin des yeux de la foule, mais Weimar était trop petit pour que tout n'éclatât pas au grand jour. Dans la bourgeoisie, on glosait sur ce qu'on observait en haut lieu; on avait bien le respect invétéré des prérogatives de caste, mais pourquoi se serait-on incliné devant une par-

venue? Des placards injurieux étaient affichés devant la porte de Mme de Heygendorff. A la mort de Charles-Auguste, elle partit précipitamment; elle vécut ensuite à Mannheim et à Dresde, et mourut en 1848. Elle laissa deux fils dont l'un servit dans l'armée saxonne et l'autre dans l'armée prussienne, et une fille, qui devint dame d'honneur chez Bernard, le second fils légitime de Charles-Auguste.....

... Knebel, le précepteur du prince Constantin, était, au dire de Schiller, l'homme qui, après Gœthe, avait le plus d'influence sur Charles-Auguste. Sa haute stature et sa large poitrine le faisaient ressembler à un héros du vieux temps : c'est Gœthe qui le peint ainsi dans le petit poème d'*Ilmenau*. Sa pipe ne s'éteignait jamais. Il était susceptible et hypocondre, avec un fonds de bienveillance universelle. Herder l'appelle Timon le philanthrope. L'hypocondrie peut s'allier avec la bonté : plus on est frappé des maux de l'existence humaine, plus on doit éprouver le besoin de les guérir. Le cœur de Knebel s'apitoyait volontiers sur toute créature. Dans les chasses de la cour, il s'appliquait surtout à sauver le gibier. « Celui qui n'a pas le respect de l'être vivant, écrit-il un jour dans son *Journal de voyage*, peut trouver facilement qu'un cerf ne diffère pas beaucoup d'un paysan. » Il était partisan de la Revolution française. Après la chute de Napoléon il écrivit ce distique : « Le géant est sorti avec le nain pour combattre le dragon. Le géant a tué le dragon; le nain est revenu en chantant victoire. » Quelques-unes de ses poésies sont restées dans les anthologies ; il a traduit Lucrèce, son auteur favori. Il épousa, en 1798, une cantatrice de Berlin, avec laquelle il vécut ses dernières années dans une retraite champêtre aux environs d'Iéna, où il mourut en 1834, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (1)...

... Parmi les dames de la cour, aucune n'avait la plume de Mme de Sévigné ou de Mme La Fayette ; mais quelques-unes ont leur place dans la littérature par leurs rapports avec les écrivains. Le nom de Mme de Stein est inséparable de celui de Gœthe, et Mme de Kalb a été mêlée temporairement à la destinée de Schiller et à celle de Jean-Paul.

Gœthe, à son arrivée à Weimar, fut d'abord subjugué par la grâce sévère de Mme de Stein. Après l'idylle de Sesenheim et le roman sentimental de Wetzlar, après l'apparition triomphante de la coquette Lili, la vraie distinction mondaine se présentait à lui pour la première fois sous la figure d'une femme. Il aima Mme de Stein avec passion jusqu'à son voyage en Italie, et il lui écrivit fréquemment pendant le voyage. A son retour et après qu'il eut fait encore l'expérience du pur amour italien, il s'aperçut seulement qu'elle avait presque sept ans de plus que lui. Mme de Stein se retira, le cœur ulcéré, devant Christiane Vulpius, la florissante fille du peuple, qu'elle appelait dédaigneusement *cette demoiselle*. Plus tard, elle redemanda ses lettres à Gœthe et les détruisit...

... Quant à Christiane, elle devint, en 1806, la femme de Gœthe ; mais elle se trouva toujours gênée dans son rôle officiel. Elle disait dans son dialecte saxon :

(1) Voir Hugo von Knebel Dœberitz, *Karl Ludwig von Knebel, ein Lebensbild*. Weimar, 1890.

Depuis que j'ai épousé le conseiller privé, je n'ai pas eu une heure de repos (1).

Mme de Kalb était une nature plus énergique et moins fine que Mme de Stein. Elle avait épousé, par amour, pour des convenances de famille, le major de Kalb, qui revenait d'Amérique, où il avait servi comme officier français dans la guerre de l'Indépendance (2). Elle se sépara de lui, et s'attacha toute sa vie à une âme capable de la comprendre, un cœur à qui elle put communiquer le feu intérieur qui la dévorait. Elle se passionna tour à tour pour Schiller et pour Jean-Paul, pour celui-ci surtout; mais il semble qu'elle les ait effrayés tous les deux par sa longue indécision. Au reste, libre de préjugés comme elle était, elle n'aurait pas plus reculé devant l'amour libre que devant le divorce. Schiller, qui, au temps où il écrivait *Wallenstein* et *Marie Stuart*, s'était uni en harmonie d'esprit avec elle, se détacha d'elle brusquement, lorsqu'il épousa Charlotte de Lengefeld; il lui renvoya ses lettres, qu'elle brûla « son influence sur moi, écrit-il à Körner le 9 mars 1789, n'a pas été bienfaisante; les châteaux en Espagne de ma jeunesse romantique se sont effondrés, et ce qui est naturel et vrai reste seul debout. »

Nanette et Patouillet ne sont connus que grâce à Voltaire, qui daigna répondre à leurs attaques. M. Comtat, lui, pourra d'une immortalité de plus courte durée, quoiqu'il se soit montré violent et haineux envers Victor Hugo. L'article documenté que M. Albert de Bersaucourt consacre à ce « folliculaire » (**Revue du temps présent**, 1er août) fait suite à ceux parus déjà dans *le Mercure de France*, *la Plume*, *la Revue critique*, *les Entretiens idéalistes*, la *Revue catholique et française* « Les pamphlets contre Victor Hugo » seront une contribution à l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle.

Comtat donne à entendre qu'un M. Nemo (ignotus) a été élu par l'Académie française en remplacement de Victor Hugo. M. Nemo vient prendre séance et prononce à sa manière l'éloge de son prédécesseur.

M. de Bersaucourt résume certaines parties de ce discours et en cite d'autres.

« Alors, pourquoi donc Victor Hugo s'est-il arrogé le titre de vicomte et l'a-t-il porté officiellement jusqu'au jour de son exil de France ? Pourquoi, contrairement aux principes qui régissent cette matière, l'a-t-il donné, en 1813, à son frère Eugène, comme si chaque mâle naissait vicomte dans la famille des Hugo ?

Ici, Messieurs, se présente un premier exemple de la sagacité indispensable à tout littérateur qui essayera d'écrire la vie de cet homme phénoménal, un exemple des dangers où se perdront inévitablement les audacieux qui prétendront le juger suivant les règles vulgaires du bon sens et qui

(1) *Nul n'a des liens aussi forts, aussi sacrés. Sans blesser la sainte Nature, je n'ai pu briser.*

(2) Le major de Kalb était le frère du président de Kalb, qui administra si mal les finances de Wurtemberg. Leur père avait eu l'administration des finances sous la régente Amélie.

n'auront pas la probité de transformer ses défaillances apparentes en perfections évidentes. Des malveillants ont osé dire qu'en remuant un aïeul et un bisaïeul menuisiers il avait voulu imiter J. B. Rousseau, son prédécesseur lyrique, qui renia un père cordonnier. Mensongère sottise ! La réalité il succomba à la plus extraordinaire humilité qui ait jamais glorifié un chrétien. Il n'eut point assez de confiance dans ses gigantesques mérites... Il n'eut point cet orgueil devenu si commun parmi les parvenus, l'orgueil de mettre leurs humbles débuts en opposition avec leur noble arrivée aux splendeurs sociales. Né pourtant dans une condition déjà élevée, il crut avoir besoin d'emprunter, par une modeste roturière, une partie de son illustration littéraire aux anciennes familles patriciennes qui, jadis, usèrent avec tant de sobriété de la lecture et de l'écriture. Il osa affronter un ridicule où seul un homme placé entre ciel et terre pouvait se hasarder, sans y être anéanti à jamais. Il osa s'exposer à une accusation de *faux en écriture privée* !

Le directeur de l'Académie répond à M. Nemo. Du parallèle qu'il établit entre le patriarche de Ferney et l'auteur de *la Légende des siècles*, on lira, non sans le goûter peut-être, cet essai de statistique :

Mais si Voltaire a été le bienfaiteur des éditeurs, Victor Hugo a été le bienfaiteur de la papeterie française. Grâce aux prix glorieux qu'il exigeait de ses manuscrits, avant l'époque où on lui en refusa l'achat, ses éditeurs durent les publier en minces volumes à vastes marges, à lignes peu nombreuses, à développement extraordinaire de papier blanc. Ainsi les 3[illegible] pages des dix volumes de la première édition des *Misérables* présentent une surface de 124 mètres 09[illegible] de papier, par exemplaire, et les 864 pages de l'unique volume de l'édition dernière, déduction faite des gravures, ne présente qu'une surface de 43 mètres 29[illegible]. En d'autres termes, la première édition contient, par exemplaire, 80 mètres 803 de surface de papier absolument inutile. Un assez grand nombre d'ouvrages du grand lyrique ayant été imprimés à cinquante mille exemplaires et plus, je crains de rester au-dessous de la vérité en évaluant à cent milliers de rames le papier blanc que ses éditeurs ont substitué au papier imprimé dans ses œuvres trop nombreuses. Mais je ne suis que juste en répétant que l'auteur a été, sous cette forme, le bienfaiteur de la papeterie française.

§

Evoquer Michel-Ange peignant les fresques de la chapelle Sixtine devait tenter un grand poète comme Emile Verhaeren et lui fournir l'occasion de publier un beau poème de plus (**la Nouvelle Revue française**, 1er août) :

Quand Buonarotti dans la Sixtine entra
Il demeura
Comme aux écoutes,
Puis son œil mesura la hauteur de la voûte
Et son pas le chemin de l'autel au portail.
Il observa le jour versé par les fenêtres

Et comment il faudrait et dompter et soumettre
Les chevaux clairs, mais violents, de son travail.

Puis il partit jusques au soir vers la campagne.

Les lignes des vallons, les masses des montagnes
Peuplèrent son cerveau de leurs puissants contours,
Il surprenait dans les arbres tordus et lourds,
Que le vent rudoyait ou ployait avec force,
Les tensions d'un dos, ou les galbes d'un torse,
Ou l'élan vers le ciel de grands bras exaltés,
Si bien qu'en ces instants toute l'humanité
— Gestes, marches, repos, attitudes et poses —
Prenait pour lui l'aspect amplifié des choses.
Il regagna la ville au tomber de la nuit,
Tour à tour glorieux et mécontent de lui,
Car aucune des visions qu'il avait eues
Ne s'était, à ses yeux, apaisée en statues.

Le lendemain avant le soir,
Sa lourde humeur crevant en lui comme une grappe
De raisins noirs,
Il partit tout à coup chercher querelle au pape.
« Pourquoi l'avoir choisi,
Lui, Michel-Ange, un statuaire ;
Et le forcer à peindre en du plâtre durci
Une calme légende au haut d'un sanctuaire?
La Sixtine est obscure, et ses murs mal construits :
Le plus roux des soleils n'en chasse point la nuit !
A quoi bon s'acharner sur un plafond funèbre
A colorer de l'ombre et dorer des ténèbres ?
Et puis encor, quel bûcheron lui fournirait
Le vaste bois pour un si large échafaudage? »
Le pape répondit sans changer de visage :
« On abattra pour vous ma plus haute forêt. »
. . . . . .
Ce fut par un jour d'automne,
Que l'on apprit enfin
Que le travail, dans la chapelle, avait pris fin
Et que l'œuvre était bonne.
La louange monta comme un flux de la mer
Avec sa vague ardente et son grondement clair,
Mais Jules deux, le pape, hésitant à conclure,
Son silence fit mal ainsi qu'une brûlure,
Et le peintre s'enfuit vers son isolement.
Il rentra, comme heureux, en son ancien tourment,
Et la rage, et l'orgueil, et leur tristesse étrange,
Et le soupçon mal refréné
Se remirent à déchaîner
Leur tragique ouragan à travers Michel-Ange.

§

Bernard Shaw eut quelquefois à se plaindre de la Censure, mais il le fit toujours avec esprit. Son traducteur français, M. Augustin Hamon, dans l'article qu'il consacre à la Grande Revue, 25 juillet, à celui qu'il appelle « le Molière du XX^e^ siècle », donne un extrait de la préface du volume *Unpleasant Plays*, dont nous détachons ce qui suit :

En 1737, Henry Fielding, le plus habile dramatiste, — seule exception étant faite pour Shakespeare, — que l'Angleterre ait produit entre le moyen âge et le dix-neuvième siècle, consacra son génie à la tâche d'exposer et de démolir la corruption parlementaire alors à son apogée. Walpole, incapable de gouverner sans corruption, bâillonna promptement la scène par une censure qui est en pleine vigueur encore aujourd'hui. Fielding, chassé du métier de Molière et d'Aristophane, choisit celui de Cervantès; et, depuis lors, le roman anglais est devenu une des gloires de la littérature, tandis que le théâtre anglais était sa honte. L'étrangle que Walpole abattit sur Fielding descendit sur moi sous la forme du Lecteur royal des pièces ou Censeur, un monsieur qui me vole, m'insulte et me supprime aussi irrésistiblement que s'il était le tsar de toutes les Russies, et moi le plus vil de tous ses sujets. Le vol consiste à me faire payer cinquante francs pour lire chacune de mes pièces excédant la longueur d'un acte. Non seulement je ne désire pas du tout qu'il les lise, ou du moins officiellement, car, personnellement, il est le bienvenu, mais de plus je ressens très vivement son impertinence. Cependant il faut que je me soumette, pour obtenir de lui un document insolent et intolérable, que je ne puis lire sans que mon sang bouillonne. En ce document, il certifie que, dans son opinion, — *son* opinion! — ma pièce « ne contient dans ses tendances générales, rien d'immoral, ou quoi que ce soit d'inconvenant sur la scène », et qu'en conséquence le Lord Chambellan « permet » sa représentation. Quelle impudence! Malgré ce certificat, il maintient encore son droit, s'il changeait d'avis plus tard, soit de me poursuivre comme un citoyen ordinaire pour outrage à la morale publique, soit de me faire poursuivre par un citoyen quelconque. D'ailleurs, si réellement il protège le public contre mon immoralité, pourquoi le public ne le paie-t-il pas pour ce service? Le policier ne s'adresse pas au voleur pour recevoir ses gages, mais bien à l'honnête homme qu'il protège contre le voleur. Et pourtant, si je refuse de payer, ce tyran peut en réalité ruiner tout directeur qui, malgré lui, produirait ma pièce. Si, une fois payé, il a peur d'autoriser la pièce, c'est-à-dire s'il craint plus les clameurs des adversaires de mes opinions que celles de leurs partisans, alors il peut l'interdire et imposer une amende de 1.250 francs à tous ceux qui prendraient part à sa représentation, depuis le gazier jusqu'au principal tragédien. Et notez qu'il n'y a pas à se débarrasser de lui. Depuis qu'il existe, ce n'est pas aux dépens du contribuable, mais c'est en volant les auteurs; aussi aucun parti politique ne gagnerait dix voix en le supprimant. L'influence politique particulière ne peut l'atteindre, car une influence particulière de ce genre s'exerce seulement sous l'impulsion de la bienveillance individuelle à l'égard d'autres individus. Aussi, elle crée de bonnes petites places pour y

mettre de bonnes petites personnes, au lieu de s'en débarrasser. Je sais que le Censeur est nécessairement un fonctionnaire odieux et malfaisant. Je sais que si j'étais appelé à ce poste, — probablement j'y postulerai à la prochaine vacance — je ne pourrais pas plus m'empêcher d'être odieux et malfaisant que ne pourrait s'empêcher de l'être un madrier posé devant les roues d'une locomotive. Pourtant il me répugne de soulever cette question, de crainte que la presse ne rende le remède pire que le mal. Elle a, en effet, maintenant, perdu toute tradition de liberté et n'est pas capable de concevoir d'autre alternative que de remplacer le Censeur royal par un censeur municipal ou provincial, c'est-à-dire un diable à deux têtes par un diable à sept têtes. Et ainsi je me cramponne à la Censure, de même que beaucoup de radicaux se cramponnent à la Chambre des Lords ou au Trône, de même que les femmes au caractère dominateur fuient les hommes qui aiment à être les maîtres, pour épouser des hommes faibles et aimables. Comme la prunelle de mes yeux je chérirai le Censeur, jusqu'au jour où la nation sera préparée à jouir de la liberté de la scène dans les mêmes conditions qu'elle jouit de la liberté de la presse, c'est-à-dire en permettant au dramatiste et au directeur de théâtre de représenter ce qui leur plaît, sous réserve d'en supporter les conséquences devant la loi commune, tout comme les auteurs et éditeurs...

§

M. A. Aulard a tiré de l'oubli un membre de la Convention qui, pour avoir acheté huit barils de rhum, faillit être condamné à mort en vertu de la loi sur les accaparements. Il y a, dans l'étude très documentée que le professeur consacre à François Robert, dit Robert Rhum (**la Revue de Paris**, 1er août), des détails extrêmement curieux sur les mœurs révolutionnaires.

Né dans le pays de Liège en 1763, François Robert s'établit de bonne heure en France : il était, en 1789, avocat à Givet, où il devint commandant de la garde nationale. La municipalité de cette ville l'ayant envoyé à Paris pour porter diverses réclamations à l'Assemblée constituante, il fit la connaissance du chevalier de Keralio, professeur à l'École militaire, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il épousa la fille en mai 1790. Elle avait trente-trois ans, il en avait vingt-sept. C'était, dit madame Roland, « un gros homme, à face de chanoine, large, brillante de santé et de contentement de soi-même, avec cette fraîcheur que n'altèrent jamais de profondes combinaisons ». Quant à elle, madame Roland se moque de sa toilette, mais en avouant que c'était « une petite femme spirituelle, adroite et fine ». C'était aussi un bas-bleu : elle avait publié une *Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre*, des traductions de l'anglais et de l'italien, et, à l'exemple de sa mère, elle fit aussi (plus tard) des romans dans le goût du temps : *Alphonse et Malthide ou la Famille espagnole, Amélia et Caroline ou l'Amour et l'Amitié, Rose et Albert ou le Tombeau d'Emma.*

Son salon réunissait alors, en 1790, les premiers républicains, peu nombreux, peu connus. Elle dirigeait un journal, *le Mercure national*, qui demandait la République, quand aucun autre journal ne la demandait.

Sous son influence, Robert publia, en décembre 1790, un manifeste républicain : *le Républicanisme adapté à la France.*

Il fallait rappeler ce Robert précurseur de la république pour faire comprendre Robert Rhum. Car, si Robert acheta du rhum pour le revendre, c'est qu'il avait contracté des dettes pour soutenir le journal républicain de sa femme, et s'il fut menacé de la guillotine à cause de son rhum, c'est parce que sa politique l'avait mis en vue.

Lui-même, dans une apologie publique, se plaignit plus tard de la malveillance des Jacobins pour son républicanisme, qu'ils trouvaient prématuré, et pour le journal de sa femme, dont l'audace les scandalisait.

Madame Robert fit donc de mauvaises affaires avec *le Mercure national*. Si on en croyait Madame Roland, elle aurait même fait une « banqueroute frauduleuse » pour ses « entreprises de librairie ». En tout cas, son mari déclarait, en 1790, qu'il devait encore une assez forte somme à des imprimeurs et à des marchands de papier, dont il publia la liste...

Voici la conclusion du travail de M. Aulard :

... Le fait que la Convention ait failli envoyer à l'échafaud, dès octobre 1793, l'intime familier et l'ancien secrétaire de Danton, sans que celui-ci osât prendre sa défense, n'indique-t-il pas que dès lors la situation politique du rival de Robespierre était compromise ? Autre remarque. On se représente la municipalité parisienne comme régissant dictatorialement Paris au début de l'an II : l'attitude de la section du Théâtre-Français qui n'obéit ni à la Commune ni à la Convention, montre que ce sont plutôt les sections qui gouvernaient alors Paris, ou, pour mieux dire, qu'elles se gouvernaient chacune par une sorte d'autonomie révolutionnaire. D'autre part, si c'est comme dantoniste que Robert fut ainsi persécuté, si c'est par antipathie pour sa femme, bas-bleu à prétentions politiques, nos documents semblent montrer que la persécution contre ce brave homme fut inspirée aussi par l'outrance d'un sentiment civique, à la foi naïf et féroce, par la fièvre d'un patriotisme réellement ému du tort que les accaparements pouvaient causer à la défense nationale, réellement indigné de cet exemple d'accaparement donné par un législateur. Enfin, ce qui eût réjoui le cœur de Michelet, c'est la farouche Commune de Paris qui, dans cette étrange aventure où la Convention avait été si timide, eut le courage, finalement, de se montrer humaine, et d'innocenter le brave Robert.

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (31 juillet) commence la publication des « Souvenirs d'un médecin de Paris (1789-1855 », le docteur Poumiès de la Siboutie.

La Nouvelle Revue (1er août). — « L'Assistance publique en Angleterre », par M. Maurice Bellom.

La Revue (1er août). — M. H. de Gallier : « Comment on se mariait autrefois. »

Le Feu (1er août). — M. Sauveur Selon : « Le Cas Mariotte-Strauss ». Il s'agit de la *Salomé* d'Oscar Wilde mise simultanément en musique par M. Richard Strauss et par M. Antoine Mariotte.)

Le Correspondant (25 juillet). — M. Henri Bremond : « Le Centenaire de Tennyson. » — M. Joseph Ageorges : « Une amitié de journalistes. — Henri

de Latouche et Honoré de Lourdoucix, d'après des documents nouveaux, avec des lettres inédites de Latouche et George Sand. »

INTERIM.

LES JOURNAUX

La littérature coloniale (*Le Temps*, 19 août). — La philologie romane (*Vivo Prouvènço*, 7 août).

M. Pierre Mille se demande, dans **le Temps**, si nous avons une littérature coloniale, et tout d'abord ce doute paraît singulier. Pourtant, si l'on prend soin de ne pas confondre *colonial* avec *exotique*, on se rangera volontiers à l'opinion de M. Pierre Mille, laquelle est qu'en vérité, et malgré les apparences, nous n'avons pas de littérature coloniale.

Nous avons, sans doute, une littérature qui concerne les colonies, mais nous n'en avons pas qui soit sortie des colonies mêmes, rédigée par des gens qui y soient nés, qui en aient sucé le lait, qui y aient grandi, joué, aimé. Et M. Pierre Mille pense à un Rudyard Kipling.

Quant à la littérature qui concerne les colonies, nous y apparaissons avec abondance, éclat et originalité, depuis le dix-septième siècle jusqu'à ces derniers jours, depuis les anciennes relations du Canada jusqu'aux esquisses coloniales de M. Pierre Mille lui-même. C'est ce qu'il appelle une littérature de tourisme colonial. Elle contient Chateaubriand; cela ne lui donne pas une médiocre valeur.

Une œuvre de littérature coloniale, selon moi, dit M. Pierre Mille, serait celle qui eût été produite dans un pays où les Européens sont transplantés depuis un certain temps, par un de ces Européens qui y serait né, ou tout au moins y aurait vécu les seules années où l'on possède une sensibilité, où on pénètre dans leur essence la nature et les hommes : je veux dire celles de l'adolescence et de la première jeunesse. Plus tard on se contente du pittoresque et de l'utilité.

Et voilà pourquoi il y a vraiment une littérature coloniale de langue anglaise : Kipling était un Anglo-Indien. Son père était professeur de dessin dans je ne sais plus quelle ville de l'Inde. Lui-même a vécu tout enfant avec des *ayahs* hindoues, des chaprassis du Bengale ; il savait bien que ce n'étaient que des domestiques et des hommes ou des femmes qui n'étaient pas de sa race, des sujets, des inférieurs; mais ils lui faisaient toucher le sens réel des choses tel qu'ils l'apercevaient, et les Européens, les maîtres du pays, ne parlaient point devant lui comme des Anglais, avec la mentalité, la moralité, les qualités, les défauts, les vices, les vertus de leurs compatriotes d'Angleterre, mais avec la mentalité, la moralité, les qualités, les défauts, les vices et les vertus de chefs qui ne se sentent plus surveillés par une démocratie religieuse et jalouse, et qui ont, avec d'autres devoirs, des principes à la fois plus généreux et plus relâchés. Ainsi vint à Kipling plus que l'intelligence, la sensation profonde, interne, pour ainsi dire, du milieu dont il a parlé, si différent du milieu anglais, — à tel point que

beaucoup de ses premières œuvres, l'*Histoire des Gadsby*, par exemple, où une jeune fille prend un amant à sa mère pour s'en faire un mari, paraissent effroyablement choquantes aux lecteurs de la métropole !

Et après avoir cité les principaux livres de tourisme colonial depuis le dix-huitième siècle, œuvres peut-être encore plus romantiques que coloniales, il continue :

C'est d'ailleurs, on peut le croire, parce que nos études de mœurs coloniales ont toujours été l'œuvre de touristes coloniaux que nos coloniaux ne veulent pas en général s'y reconnaître. Et ils ont très souvent raison ; ils ne partagent peut-être pas une seule de nos préoccupations esthétiques, morales ou politiques. Les indigènes nous semblent intéressants, touchants, pittoresques : ils leur paraissent dangereux. Nous pouvons consacrer des heures de notre vie à des complications sentimentales ; eux, il faut qu'ils vivent ou seulement qu'ils ne meurent pas. Ils n'y arrivent pas toujours. Nous sommes dans une société à la fois très fortement hiérarchisée et démocratique ; ils se considèrent comme tous égaux et tous aristocrates, la couleur de leur peau étant ici le plus sûr, le moins contestable des titres de noblesse : la vraie noblesse, celle qui donne droit à des privilèges ! Et, pour le moment, ils ont en général autre chose à faire que d'écrire. C'est cependant pour moi un mystère que l'Algérie, où la population est déjà si dense, et où s'élaborent une éthique et une société si originales, ne nous ait pas encore donné, sauf *Cagayous*, dont le sujet et l'intérêt sont après tout restreints, un livre d'une saveur directe, personnelle — je dirais volontiers nationale. Cela eût pu se faire.

Comme littérature coloniale, nous avons donc *Cagayous*. Je possède et j'ai lu un de ces petits livrets algériens. Ils ne sont pas sans intérêt philologique. Ce français truffé, d'arabe prononcé à la française (Bab el Oued devient Bablouette) et d'espagnol populaire, n'est pas sans saveur. J'en ai déjà parlé ici même, il y a quelques années.

§

M. J. Anglade, dans **Vivo Prouvènço**, le journal de M. Pierre Devoluy, se plaint que l'enseignement de la philologie romane ne tienne pas dans les universités françaises la place qui lui est due. Il voudrait aussi que l'on fît une plus grande place à l'étude du provençal ancien et moderne : cela serait légitime, au moins dans les pays de langue d'oc. Il n'est pas douteux, du reste, que le provençal ne donne la clef de beaucoup de formes françaises, au premier abord illogiques. M. A. Thomas a usé avec fruit de cette méthode.

Faudrié, dit M. Anglade, que dins cado Universita franceso i'aguèsse, pèr lou mens, un ensignamen de vièi francés. A quel estùdi noun es pas un ensignamen de lùssi, mai un ensignamen necite. Tout lou mounde m'a di de o.

Mai ai pièi demanda que l'ensignamen de la filoulougio roumano fugue mai generau e que caupèsse à tout lou mens dos grèndi lengo literàri : lou

prouvençau e lou francés. Lou bèn sarié de pousqué i'apoundre l'italian, lou catalan, lou castihan. Es ço que se fait en Alemagno : e se l'on estùdio lou prouvençau à Könisberg vo à Breslau, vesèn pas perdequé s'estudiarie pas à Rennes vo à Nancy.

L'estùdi coumpara dóu francés e dóu prouvençau sarié fegound. Counéissès l'esperiènci qu'ai facho, li siècis darrié mes à Nançy : ai pouscu dins 3 o 4 mes faire legi pèr d'estrangié (Bulgare, Rùssi, Alemand) de tèste prouvençau ancian e mouderne. Nostis estudian n'en farien bèn autant e sènso peno ! Mai pèr aco faudrié qu'anèsse, l'ensignamen dóu viei francés, parié emé lou dóu viei prouvençau. La metodo coumparativo, en lenguistico es la soulo fegoundo.

Ces idées sont excellentes : le français doit s'enseigner historiquement et comparativement.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre Romain d'Orange : *La Victoire*, tragédie en trois actes, en vers, de M. Louis Payen (7 août.) ; *Antoine et Cléopatre*, tragédie en trois actes, en vers, de M. Elzéar Rougier, d'après Shakespeare (8 août). — Théatre Antique de la Nature de Champigny-la-Bataille : *Le Retour de Chérubin*, un acte, en vers, de M. Ernest Gaubert. — Memento.

Pour la première fois, le 8 août, il m'a été donné de voir, en plein air, un théâtre refuser des spectateurs. Je ne crois pas que jamais les pierres romaines d'Orange aient supporté pareille foule, même aux jours où les tribuns militaires saluaient, avant le spectacle, la statue de César, en sa haute niche, même lorsqu'en 1869 Antony Réal, le père de l'actuel « Chorège » (à Orange, on appelle *chorège* l'organisateur des fêtes dramatiques), ouvrit aux acteurs le vaste amphithéâtre délaissé. On donnait l'*Antigone* de Meurice et Vacquerie, où Mme Bartet avait déjà paru en 1894. Elle revenait, et Mounet-Sully avec elle. Ces deux noms entraînèrent le public, mieux que les vers médiocres de cette adaptation.

Il me fut impossible de trouver une place. J'écoutai six actes, assis à la turque, sur un petit coussin à même le sol. Etant donnée la disposition des gradins, chaque spectateur repose sa tête entre les genoux d'un auditeur ou d'une auditrice du gradin supérieur. C'est parfois agréable. Pendant le spectacle, des marchands d'oreillers et de limonade débitent leur camelote. Ces oreillers sont pour s'asseoir. Quand il y a peu de monde, on en achète deux ou trois et l'on peut faire un bon sommeil, étendu sous les étoiles. C'est charmant. Je connais une pensionnaire de la Comédie-Française qui se reposait ainsi d'avoir dansé en sleeping ! Dimanche 8 août, elle n'eût pas trouvé la place pour s'étendre. Personne n'a dormi et pourtant **L'Antoine et Cléopâtre** de M. Elzear Rougier ne présentait point

un intérêt capital. Certains alexandrins obtinrent un succès que le poète n'avait pas prévu :

> Un aspic et voilà mon armée en bascule...
> Beau, ce Cœsar ?
> Il est superbe de profil!...
> Ses bras ont la couleur de mes grands éléphants...

M. Elzéar Rougier, qui est un fort galant homme et un lettré, écrit (ou plutôt *n'écrit* pas) des vers subtils, précieux, dans lesquels les métaphores ne se suivent guère. De Shakespeare, qu'il a taillé, tronqué, émondé, il n'a retenu que certaines images risquées. Sa pièce, où il y a des qualités dramatiques et des intentions, *passa* comme un lever de rideau. Les acteurs y avaient pratiqué d'importantes coupures, et comme l'auteur n'était pas là, on ne s'était pas gêné. Mlle Madeleine Roch, avec une rare énergie, et M. Camille Garde essayèrent de défendre cette tragédie amputée. Ils firent preuve de talent, de force, ils réussirent par instant à donner le change. En précipitant le débit, par une série d'attitudes des plus heureuses, Mlle Roch réussit à *enlever* quelques tirades dont on ne comprenait rien, bien qu'on entendît parfaitement tout ce que disait l'actrice. Les trois sonnets de Heredia eussent mieux valu.

On acclama *Antigone*, longuement et justement. Car Mme J. Bartet nous donna la preuve de ce que peut la volonté unie à l'intelligence. Rien n'est moins pour le plein air que la voix de Mme Bartet, telle qu'on l'applaudit au Français. Elle réussit à s'en créer une nouvelle qui portait aux plus lointains échos du vaste théâtre, qui fut forte, puissante, bien timbrée et nette. La veille déjà, dans *Bérénice*, elle nous avait préparé à cette surprise. Bien que cette tragédie de Racine ne convienne guère au plein air, M. Paul Mounet, en donnant au rôle de Titus, une sorte de fureur auguste, de noblesse hautaine, d'emportement douloureux, et Mme Bartet en exprimant, en dehors des conventions habituelles, la douleur de la reine répudiée, firent goûter les moindres nuances de cette œuvre tendre, parfaite, composée et trop menue, en son action, pour séduire huit mille personnes le même soir.

La Victoire, de M. Louis Payen, eut un meilleur sort que la pièce du même nom de M. Saint-Georges de Bouhélier. (Félicitons celui-ci de n'avoir pas protesté à propos de ce titre et souhaitons que cet exemple soit suivi.)

La scène est à Delphes, devant le temple d'Apollon, en 480 avant Jésus-Christ. Erynna, prêtresse que ses vœux attachent, chaste pour toujours, à l'autel du Dieu, doit désigner le chef qui conduira les guerriers à la victoire contre l'ennemi envahisseur de la patrie. Poussée par une inspiration qui vient plutôt de Vénus que d'Apollon, elle

désigne le bel Acristos ; le choix est heureux, car Acristos revient vainqueur. Mais la défaite du Perse ne lui suffit pas, il veut encore triompher d'Erynna. Il convaincra la prêtresse, qui ne demande qu'à être convaincue.

ACRISTOS

Lève un front délivré
Que ne va plus flétrir la sainte bandelette !...
Les Dieux nous voient tous deux, leur colère est muette...
Mais non, je les connais, je sais qu'ils sont cléments !
Ils te disent tout bas de briser ton serment,
Puisqu'il est sacrilège à toute la nature !
Ils n'ont jamais souscrit à cette règle impure
Qui retranche une vie au pied de leurs autels.
Les prêtres ont trahi les desseins immortels
En faisant d'une femme une morte-vivante...
Femme, contemple-les et sois sans épouvante,
Les Dieux sont doux et bons, et l'homme qui les sert
Peut goûter à la joie éparse en l'univers !

ERYNNA

Dieux qui m'abandonnez, ma force est épuisée !
Sa voix en moi descend ainsi qu'une rosée
Qui refleurit mon âme et rafraîchit mon cœur.
Pour la seconde fois, Acristos est vainqueur !...
(*Elle va près de l'autel.*)
Puisqu'Acristos est là vivant, puisque je l'aime,
Je dépose à l'autel le sacré diadème...
Je ne suis plus ta fille, Apollon !...

Elle promet d'aller rejoindre, à la nuit, le beau guerrier éloquent. Mais voici qu'un vieillard se dresse devant elle, pour lui barrer la route ; elle ne le connaît pas, il ignore qu'elle est sa fille. Il la menace. Elle le tue. Il a crié. On accourt. On interroge Erynna. Entre le grand-prêtre gardien de la discipline liturgique et la prêtresse révolutionnaire le dialogue s'exaspère :

EUPATER

Tu veux donc demeurer sacrilège et parjure ?
Je te supplie encor, fléchis ton âme impure
Et penche vers l'autel divin un front soumis !

ERYNNA

J'ajouterais un crime à ceux que j'ai commis
Si je joignais les mains pour des prières feintes.

EUPATER

Si tu n'as dans le cœur ni repentirs ni craintes
Devant ce peuple en deuil, devant tes Dieux trahis,
Femme, respecte au moins les lois de ton pays...

ERYNNA

Il faut briser la loi quand la loi n'est pas juste.

EUPATER

Tu juras d'obéir devant l'autel auguste,
Et j'ai reçu jadis ton serment dans mes mains.

ERYNNA

La nuit de l'âme humaine a d'éclatants matins.
L'aube est venue à moi, je me suis éveillée,
Je ne suis plus esclave, un Dieu m'a déliée !

Acristos se mêle violemment à la discussion. Il avoue qu'il poussa la prêtresse à rompre ses vœux. Il jette son épée dans la balance. Mais si la lutte entre le sacerdoce et les prétoriens commence déjà, le grand-prêtre est trop habile pour entamer un duel douteux. Sa sentence excuse le général dont la ville a besoin et condamne la prêtresse. C'est alors que l'empreinte sacerdotale reparaît sur l'âme de cette dernière. Elle se dévouera, elle se tuera, ordonnant à Acristos de se taire et de se soumettre. Elle prophétise les jours et les dieux nouveaux, avant de tomber au pied de l'autel.

De beaux vers, une pièce adroitement construite, tour à tour dramatique et éloquente, du mouvement, une grande élévation de pensée ont assuré à M. Louis Payen le juste, l'éclatant succès qu'il méritait et que nous attendions.

Mme Segond-Weber avait défendu cette pièce, avant qu'elle fût jouée, l'avait mise en scène, et l'a conduite au triomphe. Il faut la louer pour toutes les trouvailles heureuses qu'elle eut dans le mouvement des chœurs, le décor, la figuration. Elle joua le rôle d'Erynna de façon inoubliable, avec un art vivant, noble, pur, dans un grand style. Elle atteignit aux plus belles réalisations scéniques. Acristos, c'était l'excellent Dorival. M. Paul Mounet composa la figure douloureuse de Démias, avec infiniment d'adresse. M. Fenoux fut un grand-prêtre impérieux. Louons MM. Henry Perrin et Roger Karl. Mlle Madeleine Céliat est si belle, sous le péplos, qu'on en oublie qu'elle a une voix profonde, harmonieuse, émouvante. Elle évoque les plus pures images de la statuaire grecque.

A Champigny-la-Bataille, M. Albert Darmont voulut donner, pour la première fois devant un vrai public, un petit acte du signataire de ces lignes. **Le Retour de Chérubin**, joué dans quelques salons, avait déjà figuré à un gala, aux Bouffes-Parisiens. On me dit qu'il a plu en plein air. Je ne l'ai pas vu, et je rapporte ce succès à mes interprètes, car je sais avec quelle souplesse Mlle Yvonne Ducos, qui sera une grande tragédienne, a traduit le rôle de Chérubin. Je sais avec quelle crânerie élégante, elle porte le travesti et quel charme a sa voix ardente et nette. Mlle Yvonne Mirval jouait Rosine, après

Mlles Nancray et Céliat. Elle fut justement admirée, me dit-on, pour sa tendresse émue et sa beauté épanouie.

Memento. — Théâtre du Parc de Sceaux (15 août) : *L'Impromptu du Parc de Sceaux*, un acte en vers de M. Emile Fix. — Théâtre de Verdure de Tulle (15 août) : *Le Moissonneur*, pièce en 5 actes de M. Raoul Charbonnel, musique de scène de M. Francis Casadesus.

ERNEST GAUBERT.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Inauguration du Musée de la Renaissance au château d'Azay-le-Rideau. — Exposition du Costume au Musée des Arts décoratifs. — Exposition des fouilles d'Antinoé au Musée Guimet. — A la Malmaison. — Exposition de la toile imprimée et du papier peint au Musée Galliera. — Nouvelle loi sur la conservation des monuments historiques. — Tapisseries françaises au Musée de New-York. — Un musée des Beaux-Arts en Islande. — Memento bibliographique.

Le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts a inauguré, le 10 juillet dernier, le Musée de l'art de la Renaissance dont nous avons annoncé la création dans le **Château d'Azay-le-Rideau**, acquis, il y a quelques années, avec l'argent provenant de la donation Dru (1). Quelques généreux amateurs — en tête desquels il convient de citer Mme Louis Stern, MM. Edmond et Henri de Rothschild, Doistau, Fernand Halphen, Larcade, Trotti, etc., — séduits par l'idée de rendre la vie à ce château dégarni, aidèrent l'Etat à réaliser ce projet, et, grâce aux meubles, tapisseries, peintures et sculptures dus à leur libéralité, voici aujourd'hui l'élégant édifice somptueusement orné et donnant l'impression d'une demeure habitée. L'Etat à contribué à cette reconstitution en envoyant quelques meubles du Musée du Louvre, deux lits avec tentures de damas provenant de l'ancien château du marquis d'Effiat et que conservait le Musée de Cluny ; et le Garde-Meuble a décoré l'une des grandes salles du premier étage avec cinq pièces de la belle tenture de l'*Histoire de Constantin* exécutée aux Gobelins d'après les cartons de Rubens.

Une autre évocation du passé nous est offerte à Paris, au **Musée des Arts décoratifs** : l'exposition que la Société de l'Histoire du Costume y a organisée, et qui durera jusqu'au 10 octobre, est une des plus charmantes qui nous aient été montrées au pavillon de Marsan et rivalise en intérêt avec l'exposition du Théâtre de l'an dernier. C'est la plus brillante et la plus amusante des leçons de choses. Somptueux carrosses ou traîneaux Louis XV, où de belles dames en galants atours sont conduites par des cochers et des laquais en riches livrées, alternent avec les tableaux, les dessins, les estampes, les sculptures évoquant les modes d'autrefois, les vitrines où mannequins et poupées font revivre aux yeux tout un monde suranné, où les cos-

(1) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1907, p. 164.

tumes de tout pays et de toute époque — parmi lesquels un étonnant costume d'infante du temps de Velazquez, — les étoffes brillantes ou délicieusement fanées, les innombrables accessoires de parure ou d'habillement s'accumulent : gants et chaussures, éventails et lorgnettes, cannes et épées, bagues et pendeloques, râpes et tabatières, réticules, bonnets d'enfants, etc., etc. Parmi ces mille objets, des souvenirs historiques retiennent plus longuement l'attention : robe de mariage, bas et ombrelle de Marie-Louise, mouchoir de dentelle de Napoléon, gilet de Robespierre aux couleurs nationales et tout couvert de devises révolutionnaires, gilet blanc de Marat, écharpe tricolore de Camille Desmoulins, manteau du sacre de Charles X, nécessaire et armes du général de Reiset, etc. Et voici également, apparue soudain au détour d'une salle, une charmante reconstitution d'une chambre Louis XVI, où des amateurs réunis autour d'un clavecin écoutent déchiffrer une partition de Rameau ou du chevalier Gluck...

Tout cet ensemble infiniment pittoresque, présenté avec un goût exquis par le président et les vice-présidents de la Société d'Histoire du Costume, les peintres Maurice Leloir, Detaille et l'érudit archéologue Maurice Maindron (lequel n'a pas manqué, à bon droit, d'y faire figurer un choix de ces armes anciennes qu'il connaît si parfaitement), est comme l'avant-goût de ce que pourrait offrir à la curiosité et à l'étude le musée que la Société se propose de fonder et qu'elle a déjà reçu la promesse de pouvoir loger dans l'Orangerie du Luxembourg, quand le musée des artistes vivants l'aura évacuée pour aller s'installer dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. Souhaitons bonne chance à ce projet, dont la réalisation serait très utile aux artistes en quête de documents et — service plus précieux — sauverait de la destruction les pittoresques costumes de nos anciennes provinces, de plus en plus abandonnés, dont naguère, à cette même place, nous demandions la conservation dans le vaste musée d'art et de traditions populaires que nous ne cesserons de réclamer et dont le « Museon Arlaten » de Mistral, si justement célébré en mai dernier (1), et le Musée Alsacien à Strasbourg sont de si admirables chapitres.

Ces reconstitutions du passé ne vont pas sans quelque mélancolie, surtout lorsque, comme au **Musee d'Ennery** en ce moment, ce sont les morts eux-mêmes qu'on exhume, pitoyables momies rapportées régulièrement chaque année par M. Gayet de ses fouilles d'Antinoë pour évoquer à nos yeux, avec des portraits funéraires, des étoffes, des céramiques, des ustensiles de toute sorte, la civilisation alexandrine du IIIe siècle en Égypte.

Autre collection d'étoffes à la **Malmaison** (enrichie récemment

(1) V. *Mercure de France*, 16 juin 1909, p. 740.

par le ministre du Commerce d'une pendule des *Trois Grâces* de Chaudet qui ornait jadis la demeure de Joséphine) : le conservateur du Garde-Meuble national, M. Dumonthier, y montre, dans ce cadre si bien fait pour elles, les belles étoffes d'ameublement de l'époque Empire dont nous avons signalé l'exposition récente au Musée des Arts décoratifs.

Au **Musée Galliera**, qui continue la série de ses expositions d'art industriel, voici une intéressante réunion (qui durera jusqu'au 30 septembre) de papiers et toiles imprimés et pochés, cartonnages et reliures industrielles, qui se compose d'une section rétrospective et d'une section moderne. La partie rétrospective est tout à fait charmante : on y admire tour à tour des spécimens de toile de Jouy, comme il nous fut donné d'en voir réunie en cet endroit, il y a deux ans, une très complète collection ; de jolies reliures romantiques de livres d'étrennes, dont les unes ont du style et les autres une fantaisie pittoresque très séduisante et qui toutes, dans leur aspect suranné, sont bien supérieures aux vulgaires productions de la reliure industrielle contemporaine ; enfin, une très nombreuse et très curieuse collection (appartenant à M. Quentin-Bauchart) de boîtes à dragées de l'époque Directoire à l'époque Louis-Philippe, elles aussi autrement ingénieuses et artistiques que les fades boîtes de la plupart de nos confiseurs d'aujourd'hui.

Dans la section moderne, on s'arrêtera devant les papiers peints des maisons Follot, Desfossé et Karth, Petitjean, les étoffes imprimées de M. Maurice Dufrène et de M. Coudyser, les décors de boîtes de parfumerie de M. Félix Aubert, les éventails en papier signés de Chéret, Willette, Léandre, Robida, et autres artistes en renom, les spirituels cartonnages pour théâtre de la maison L. Bérard, et surtout les papiers peints au pochoir de M. Hellé, les charmants papiers de garde de M. Auriol et de M. Chudant, les simples et délicats cartonnages de livres de la maison Franz.

Le même musée va s'enrichir, ainsi que ceux du **Luxembourg**, de la **Manufacture de Sèvres**, du **Musée des Arts décoratifs** et des **Arts et Métiers**, d'une série des plus belles productions du maître céramiste Chaplet, mort en juin dernier et qu'il avait, durant sa vie, conservées dans son atelier.

§

Les pouvoirs publics se sont enfin émus de l'exode sans cesse croissant, et que nous avons si souvent déploré, de nos trésors artistiques à l'étranger : avant de se séparer, la Chambre et le Sénat, sur la proposition de MM. Aynard, Sembat, Jules Roche, Delcassé, Jaurès et Denys Cochin — qu'il faut louer grandement de s'être ainsi réunis, malgré leurs divergences d'opinions politiques, en un

même amour de notre patrimoine artistique. — ont voté une **nouvelle loi sur la conservation des monuments historiques** qui pourra rendre de grands services. On sait que, d'après la loi sur les monuments historiques du 30 mars 1887, le classement qui les soumet à certaines règles d'entretien ne peut avoir lieu qu'avec le consentement du propriétaire. Il en résultait que, dans la pratique, le nouvel acquéreur d'un monument ou d'un objet déjà classé n'était pas engagé : il pouvait demander le déclassement. La sécurité offerte par le classement était donc éphémère, et c'est de quoi l'on s'est aperçu trop souvent. La loi promulguée le 19 juillet, en complément de la loi de 1887 a pour résultat principal de rendre durable l'effet du classement. Au reste, en voici les dispositions :

Article 1er. — Les objets mobiliers autres que ceux qui appartiennent aux départements, aux communes ou à des établissements publics et dont la conservation présente, au point de vue de l'art ou de l'histoire, un intérêt national peuvent être classés avec le consentement du propriétaire.

Art. 2. — Les objets mobiliers classés ne pourront être restaurés, réparés ou modifiés qu'avec l'autorisation du ministre des Beaux-Arts et sous la surveillance de son administration.

Art. 3. — L'exportation hors de France de tout monument ou de tout objet classé est interdite.

Art. 4. — Les effets du classement suivent, en quelques mains qu'ils passent, tout objet mobilier ou tout immeuble par destination redevenu meuble.

Art. 5. — Toute infraction aux dispositions qui précèdent sera punie d'une amende de 100 à 10.000 francs, sans préjudice de l'action en dommages-intérêts qui pourra être intentée au nom de l'État.

On peut espérer que, grâce à cette loi nouvelle, beaucoup de nos œuvres d'art seront sauvées. Le Parlement, comme on l'a dit au moment même du vote, a fait une bonne action en prenant enfin les mesures capables de sauvegarder nos richesses artistiques.

Pourquoi le ministre de l'Instruction publique n'a-t-il pas eu, un mois plus tôt, le même souci lorsqu'il opposa un *veto* inexplicable à l'achat, voté par le Conseil des Musées nationaux, pour une somme relativement minime, de la suite des trois belles tapisseries du temps de Charles VII dite *la Baillée des roses*, qui fut si admirée en 1904 à l'Exposition des Primitifs français? A la suite de ce refus, le **Musée Métropolitain de New-York** s'en est rendu acquéreur pour la somme de 350.000 francs. Et voilà de nouveau des chefs-d'œuvre de notre art français à jamais perdus pour nous!

L'arrestation d'une bande de malfaiteurs et de recéleurs dont le chef, Delaunay, s'est suicidé après avoir tué le sous-chef de la Sûreté et un inspecteur de police venus pour l'arrêter, a fait découvrir la plupart des **œuvres d'Art récemment dérobées** à la

cathédrale de Limoges et au **Musée de Guéret** (1), six plaques de la châsse de saint Vaury et trois fragments de la châsse de saint Pardoux volés à l'église de Saint-Vaury (Creuse) en novembre dernier, enfin la statuette en or du *Saint Michel* de Frémiet dérobée il y a quelques années dans le trésor du Mont-Saint-Michel.

Un **Musée des Beaux-Arts en Islande.** Le sculpteur islandais Finar Johnsson vient d'offrir à sa contrée d'origine la totalité de ses œuvres, qui comprennent environ quarante groupes, statues ou bas-reliefs, à condition qu'un musée soit construit aux frais du gouvernement, non seulement pour recevoir ses œuvres, mais pour abriter des collections futures. L'Althing islandais a accepté le don ainsi que les conditions qui l'accompagnent.

Memento. — Ces temps derniers nous ont apporté quelques ouvrages précieux sur nos musées de province. Le Musée Bonnat, à Bayonne, si libéralement enrichi par l'illustre peintre en témoignage de l'affection filiale et reconnaissante qu'il a gardée à sa ville natale, vient d'être l'objet d'un excellent catalogue illustré, rédigé par M. Gustave Gruyer, consacré à la collection de peintures, dessins, eaux-fortes, sculptures et objets d'art donnés par l'artiste (*Musée Bonnat : Collection Bonnat*, catalogue sommaire par Gustave Gruyer. Paris, A. Braun et Cie; in-8, 200 p. av. 37 planches). Il ne comprend pas moins de 493 numéros, dont 117 pour les peintures, 174 pour les dessins, 191 pour les sculptures. On y remarque entre autres un tableau du Greco : *le Duc de Benavente;* une esquisse de van Dyck : *l'Élévation de la croix;* une de Rubens : *le Triomphe de Vénus;* quatre Rembrandt, dont une *Tête de rabbin* largement brossée; l'esquisse du *Serment des Horaces* de David; sept Ingres, dont un *Portrait de Mme Devaucay,* réplique de celui du Musée Condé à Chantilly, et le précieux petit tableau *Paolo et Francesca de Rimini;* des peintures du donateur, de Barye, Corot, Daubigny, Géricault, Troyon, Tassaert, Degas, etc.;— dans la collection des dessins, particulièrement belle, des œuvres admirables de Michel-Ange, Léonard, Raphaël, Vittore Pisano, Rembrandt, van Dyck, Dürer, Barye, Delacroix, Ingres (représenté par 17 dessins), Poussin, Prud'hon, Puvis de Chavannes, Th. Rousseau, Saint-Marcel, Watteau, etc.; — parmi les sculptures, près de 100 terres cuites grecques, une terre cuite de Benedetto da Majano : *Sainte Madeleine entourée d'anges;* un charmant bas-relief, *la Vierge et l'Enfant,* de Rossellino; une merveilleuse suite de bronzes de Barye, une réplique en terre cuite de l'*Amour* de Bouchardon, trente-sept médaillons de David d'Angers, une riche collection d'ivoires du Moyen âge; — puis des eaux-fortes de M. Bonnat, des verreries antiques, des céramiques chinoises et japonaises, etc. Les œuvres les plus marquantes sont reproduites sur 36 belles planches en photogravure.

A Toulouse, l'éditeur Privat a publié la suite des études entreprises par M. Rachou sur les œuvres de peinture et de sculpture du musée de cette ville qu'il dirige, études inaugurées par une intéressante brochure sur les énigmatiques statues de la fin du XVIe siècle provenant de la chapelle de

(1) V. *Mercure de France* du 15 mai 1909.

Rieux et de la basilique Saint-Sernin. Les deuxième et troisième fascicules sont consacrés, l'un à la description critique de douze intéressantes peintures primitives italiennes et allemandes, dont la reproduction accompagne le texte (*Le Musée de Toulouse : Peinture. I : Description des douze primitifs;* par Henri Rachou; in-4, 55 p., av. 22 fig.; 5 fr.), — l'autre à l'étude d'une partie des nombreuses sculptures de l'école toulousaine qui sont une des principales richesses du musée : *Vierges* et *Pietà* provenant d'édifices de la ville et où l'on peut suivre du XII^e^ au XVI^e^ siècle l'évolution de l'art local, parti d'abord de l'imitation des ivoires byzantins pour constituer ensuite aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles une école régionale très particulière, et venir se perdre, à partir de la Renaissance, dans le courant général de l'art (*Le Musée de Toulouse : Sculptures. II : Description des Vierges et Pietà*, par Henri Rachou, in-4; 50 p., av. 23 fig.; 3 fr. 50). Une notice historique sur la formation du musée, installé, comme on sait, dans l'ancien couvent des Augustins, notice accompagnée de 10 vues des salles et du cloître où sont exposées les œuvres de sculpture, sert d'introduction au premier de ces deux fascicules, qui, avec ceux qui suivront, constitueront, par le texte et par l'image, une monographie très intéressante de ce riche musée.

M. Alcanter de Brahm, dont nous avons déjà signalé ici la brochure *Une visite au Musée Carnavalet,* vient de publier, sur la collection des peintures de ce même musée, un livre agréable où sont passées en revue, chronologiquement, depuis les Primitifs jusqu'aux peintres du Paris moderne, les œuvres des portraitistes, des peintres de mœurs, de genre ou de scènes historiques, des paysagistes, des miniaturistes, que renferment les galeries du musée. Une table, par ordre alphabétique d'auteurs, des œuvres citées, avec l'indication des salles où elles sont exposées, termine utilement ce volume (*La Peinture au Musée Carnavalet*, par Alcanter de Brahm, préface d'Octave Uzanne; Paris, Sansot, in-16, XX-24 p., av. 4 grav. hors texte; 3 fr. 50.)

A l'étranger, nous avons à signaler d'abord l'apparition, chez l'éditeur F. Hanfstaengl, de Munich, du septième fascicule de sa monumentale et magnifique publication, parvenue ainsi à la moitié de son programme : *La Galerie de peinture du musée du Prado, à Madrid.* Velazquez, cette fois encore, y occupe la place d'honneur avec trois de ses plus beaux chefs-d'œuvre : *l'Ésope, la Reddition de Bréda* (ou *les Lances*) et *la Fabrique de tapisseries de Santa Isabel à Madrid,* dite *les Fileuses.* Viennent ensuite un des plus charmants tableaux de Murillo : *l'Enfant Jésus et le jeune saint Jean,* surnommé *los Ninos de la Concha,* et les deux admirables Titien : *Vénus et Adonis* et *la Vierge avec saint Ulfus et sainte Brigitte.* Ces planches, exécutées en héliogravure d'une extrême fidélité, dans les dimensions extraordinaires que nous avons dites, et qui permettent d'apprécier tout le détail de la facture des originaux, sont accompagnées de la suite du texte de M. Karl Voll, pages elles-mêmes illustrées de photogravures d'après quatre des plus belles œuvres de Rubens.

A Londres, les conservateurs du British Museum viennent de publier, comme suite aux deux guides déjà parus à travers les salles des antiquités égyptiennes, un guide-catalogue concernant les collections de cette même

section de sculptures. *A Guide to the Egyptian Galleries (Sculpture)*; in-8, XXII-501 p. av. 40 ill. et 39 planches; 1 sh. 6 p.) et un autre guide à travers l'ensemble de ces collections (*A Guide to the Egyptian collections in the British Museum*; in-8, XIV-325 p. av. 180 fig. et 53 planches; 1 sh.), qui, dressés avec la plus rigoureuse méthode scientifique, accompagnés de plans, de cartes, d'éclaircissements historiques, de références bibliographiques, de fac-similés d'inscriptions, enfin de nombreuses reproductions des œuvres les plus marquantes, seront, pour les visiteurs du musée, du plus fructueux enseignement et constituent un instrument de travail extrêmement précieux.

Il en est de même du livre où, sous le titre : *The Art Treasures of London : Painting* (London, A. Fairbairns ; in-16, XX-164 p. av. plans et 53 grav. hors texte ; 3 sh. 6 p.) M. Hug Stokes a dressé, en une sorte de *corpus*, la liste de toutes les peintures anciennes ou modernes conservées dans les galeries publiques de Londres, à Dulwich College, à Hampton Court, et dans les collections des Universités d'Oxford et de Cambridge. Après une introduction contenant des notices succinctes sur les galeries avec des plans de celles-ci, l'auteur a groupé les peintures par écoles, et, dans chaque école, par ordre alphabétique des noms d'artistes qu'accompagnent des notices biographiques. On voit ainsi du premier coup d'œil tout ce que les galeries anglaises possèdent d'œuvres d'un même peintre ; vis-à-vis de chaque titre, des signes abréviatifs et des chiffres indiquent la galerie, la salle et le numéro de l'œuvre en question. Une table de tous les noms cités complète le volume, qu'illustrent 53 reproductions des tableaux les plus célèbres.

A Londres encore, la maison d'édition « The Burlington Art Miniatures » a entrepris la publication d'une série de reproductions, par le séduisant procédé de la « mezzo-gravure », des chefs-d'œuvre des galeries d'Europe, publiques ou privées. Chaque série comprend 18 gravures du format cartes postale, réunies dans un élégant album, avec 4 pages de notices. Une récente série, consacrée à notre Louvre, renferme les œuvres suivantes : *le Mariage mystique de sainte Catherine*, du Corrège ; *la Laitière*, de Greuze ; *Madame Récamier*, de David ; *la Source*, d'Ingres ; *l'Ensevelissement du Christ*, de Titien ; *les Bœufs allant au labour*, de Troyon ; *le Bain de Diane*, de Boucher ; *l'Embarquement pour Cythère*, de Watteau ; *l'Immaculée Conception*, de Murillo ; *la Belle Jardinière*, de Raphaël.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Une explication de l'« âme belge ». — Les origines estudiantines de la *Jeune Belgique*. — La *Jeune Belgique* fut-elle catholique ? — Le prix triennal de littérature dramatique. — Anthologies Albert Giraud et Caroline Popp (Dechenne, Bruxelles). — Charles Bernard : *Un sourire dans des Pierres* (Van Oest, édit. Bruxelles). — Horace Van Offel : *La Véritable histoire de Mannekin Pis* (Imprimerie artistique, rue du Chêne, Bruxelles). — Gérard Harry : *Maurice Maeterlinck* (Garrington, édit. Bruxelles). — Dominique De Bray : *La Chaîne d'Or* (édit. de la Société Nouvelle, Mons). — Memento.

On a fait couler beaucoup d'encre à propos de **l'Ame Belge ;**

M. Alfred Mabille, l'éminent directeur de l'Instruction publique et des Beaux-Arts dans la ville de Bruxelles, nous paraît avoir posé et résolu la question dans un article à la fois très spirituel et très digne adressé au journal *l'Eventail*. « Je trouve étrange, constate M. Mabille, qu'on se pâme devant l'âme provençale ou l'âme normande, et qu'on n'ait que des sarcasmes ou des dénégations lorsqu'on parle de l'âme belge. Lorsqu'on joua *le Cloître* à Paris, Catulle Mendès trouvait la langue de Verhaeren bizarre et incorrecte. Maeterlinck était accusé d'abuser de l'image et d'avoir un ton d'esprit qui déconcertait au premier abord. Trop de couleur, trop de peinture, dit-on à Demolder, et l'on pourrait faire le même reproche à Verhaeren... si l'on était d'avis qu'il y a un reproche à faire. Eh bien, s'il y a là une façon particulière de s'exprimer, d'envisager les choses, de les traduire par l'image, de penser, comment appelez-vous ça? Ceux qui sont de la race savent bien que c'est à travers le français une autre langue, un autre génie qui transparaissent : une autre langue encore active, encore ardente, laissant encore sa musique dans l'oreille de ses écrivains, ses formes, sa richesse d'images, ses expressions pittoresques dans leur mémoire. Il en est de même au pays de Liège, où l'influence germanique fut si longue et si pénétrante. Maintenant est-ce une âme belge, n'est-ce pas une âme belge? Peu m'importe. Le mot « belge » a gardé pour beaucoup son côté ridicule que le « Boulevard » parisien lui avait imprimé. Et il est certain que lorsque le « Boulevard » a parlé, alors...! Après ça, qu'on trouve notre accent et notre langage vaseux, comme tel de mes amis qui trouve délicieux l'accent franc-comtois, normand ou l'assent de Marseille, je n'en ai cure. J'avoue que je trouve grand plaisir à écouter certains orateurs flamands parlant en français, qu'il y a dans ce déplacement des toniques, cette accentuation des consonnes, une étonnante virilisation de la langue. Et peut-être que tous ces éléments jetés à même dans la cornue : accent, vision, forme de dire et de penser, on parviendra, après distillation, à constituer ce qu'est cette petite âme belge à propos de laquelle on se bat, on hausse les épaules, on rit... et l'on sourit. »

Un autre sujet de polémiques plus ou moins littéraires et plus ou moins violentes : **la Jeune Belgique** fut-elle catholique? Récemment, l'Université de Louvain célébrait avec éclat je ne sais quel centenaire de sa fondation. Au programme de ces fêtes, la littérature intervint pour une certaine part et les organisateurs rappelèrent fort à propos que nombre de nos meilleurs écrivains d'aujourd'hui avaient passé par notre *Alma mater*. Quelques orateurs tentèrent même à répandre dans le public la conviction que notre mouvement littéraire était d'origine estudiantine et plus spécialement louvaniste, voire catholique. D'intéressants et amusants souvenirs de

M. Ywan Gilkin, publiés dans l'avant-dernier numéro de *la Belgique artistique et littéraire*, étaient aussi, sans que l'auteur l'eût précisément voulu, de nature à entretenir cette équivoque et à flatter la politique du gouvernement clérical. Aussi Louis Delattre, le conteur bien connu, qui fut de la *Jeune Belgique*, a-t-il tenu dans *le Petit Bleu* à remettre les choses au point et surtout à protester contre la « cléricalisation » de notre vie littéraire : « On a eu tort, selon moi, disait M. Delattre, de faire défiler sous une bannière confessionnelle, notre jeune littérature, aux fêtes de l'Université de Louvain ; on a eu tort de créer cette atmosphère nébuleuse et même un peu louche, autour de l'histoire des origines de ce mouvement... Nous avons, depuis quelques années, en Belgique, une littérature d'expression française admirable qui s'est faite sans le gouvernement. Pourquoi veut-on la passer à la couleur cléricale ? Pourquoi vouloir traîner nos meilleurs poètes, ornés de banderoles « catholiques », derrière un char, fût-il le char de l'Etat » Et passant en revue ? l'œuvre de la plupart de nos écrivains et des meilleurs, M. Delattre, en rappelle la pensée nullement orthodoxe, voire la tendance païenne sinon subversive, dans tous les cas le caractère anti-cafard et anti-puritain.

D'ailleurs une lettre, publiée quelques jours après par *le Petit Bleu*, corroborait les affirmations de M. Delattre en reproduisant cette déclaration même des fondateurs de la *Jeune Belgique :* « Nous faisons de la littérature et de l'art avant tout, mais non exclusivement ; nous prétendons représenter la *Jeune Belgique* tout entière, et comme tels nous estimons que rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger... Nous sommes libéraux, notre devise est : Excelsior ; notre revue est une tribune libre, nous y admettons toutes les opinions. »

La *Jeune Belgique* demeura toujours fidèle à son programme. Les opinions les plus antithétiques s'y rencontrèrent. Il suffit de parcourir ses nombreux volumes pour se convaincre qu'il n'y eut pas de revue plus libre, plus large, plus tolérante, donc moins cléricale.

Le jury chargé de décerner le **prix triennal** de littérature dramatique a désigné avec une presque unanimité comme lauréat pour la plus récente période M. Ywan Gilkin. Le *Savonarole*, qui vaut cette nouvelle distinction au noble poète de *la Nuit* et de *Prométhée*, est le drame en prose de très haute conception et de parfaite mise en œuvre que je louai à cette place lors de sa parution.

L'Anthologie des Ecrivains belges de langue française vient de s'augmenter de deux volumes, l'un consacré à M. Albert Giraud, l'autre à Mme Caroline Popp. Ces deux choix sont faits avec beaucoup de tact et de goût. Le premier contient, à côté de quelques-uns des plus beaux poèmes de l'auteur de *Hors du*

Siècle, quelques pages de sa prose mordante et lumineuse, entre autres une introduction à des *Souvenirs*, une conférence sur Hugo et un conte de hautaine allure : *le Silence du Poète Hirel*.

Le second a rappelé l'attention sur une estimable femme de lettres bien oubliée aujourd'hui, sinon inconnue, Mme Caroline Popp, dont la prose, non dépouillée d'élégance, valait surtout par l'humour et la bonhomie et avait fait le régal des lecteurs de l'*Office de Publicité*, le seul hebdomadaire soucieux de littérature qui fleurît chez nous entre les années 1860 et 1880. On a eu raison de réunir en volume quelques-uns de ces aimables articles, parmi lesquels ces deux fantaisies intitulées *le Nez* et *Il y a de l'oignon* sont particulièrement réussies.

M. Charles Bernard, un poète que le droit et le journalisme semblaient avoir accaparé au détriment de nos lettres, vient de faire une sympathique rentrée avec un volume d'essais : **Un sourire dans des Pierres**, dont la finesse, le tour précieux, l'érudition fleurie, la vision ingénieuse jusqu'à la trouvaille et éminemment personnelle, s'apparentent à la fois aux qualités d'un Ruskin en Angleterre et d'un Barrès en France. Impressions d'art et impressions de voyage, les deux à la fois, celles que nous préférons ont pour sujet *la Maison de Rubens* et *Christophe Plantin*. Ce dernier morceau surtout est de tout premier ordre et de nature à intéresser spécialement le lecteur français en ce sens qu'à propos du célèbre imprimeur tourangeau qui émigra, travailla et prospéra à Anvers, M. Bernard se livre à des déductions aussi pleines de charme que de logique tendant à établir l'existence d'une action française dans une ville qu'on n'est que trop porté à dépeindre aujourd'hui comme exclusivement imprégnée de germanisme. Bref, un livre excellent, profond, instructif et affranchi de tout pédantisme, donc rare et délicieux.

Je vous ai vanté autrefois la **Véritable histoire de Manneke-Pis** contée par M. Horace Van Offel dans « la Belgique artistique et littéraire ». Un éditeur intelligent a eu l'excellente idée de publier cette cordiale légende, agréable dosage d'archaïsme et de fantaisie, de candeur et d'humour, peut-être ce que M. Van Offel a écrit de plus parfait, — en un petit volume gentiment illustré par Constant Van Offel, le frère de l'écrivain.

Le livre de M. Gérard Harry sur **Maeterlinck**, dont je vous ai signalé récemment la parution, représente un document indispensable à tous ceux qui désirent connaître la vie, le caractère, le personnage intime de l'auteur fameux de *la Princesse Maleine* et de *la Vie des Abeilles*. A côté de pages de critique très avertie, le livre foisonne d'anecdotes et de traits amusants, tel celui-ci éminemment révélateur du scrupule et de la probité de Macterlinck : « Eugène Demolder lui avait adressé le tout premier exemplaire de son *Jardi-*

nier de la Pompadour. Le lendemain, l'auteur de l'*Intelligence des fleurs* accourt, à la vitesse maxima de son automobile, à la Demi-Lune, à Essonnes, dans Seine-et-Oise, où Demolder a écrit ce charmant et odorant roman Louis XV, parmi les rosiers géants, les « torches de parfum » plantées là par son défunt beau-père, Félicien Rops. Maeterlinck est ému, troublé. On dirait qu'un grand malheur l'amène. Quoi?... Il a découvert dans l'œuvre de son ami un anachronisme. Dans la foule des fleurs qui y défilent, en cortège de couleurs et d'aromes, Demolder, si consciencieux et si documenté cependant, a compris le dahlia. Or, le dahlia était inconnu encore sous le règne de la Pompadour ou plutôt de Louis le trop aimant... Quel désastre!... Et Maeterlinck d'engager l'auteur à détruire immédiatement toute l'édition du roman maculée de cette petite tache et à en faire imprimer une autre!... Il n'y eût certes pas manqué à sa place... »

A signaler aussi, parmi les livres et brochures que notre activité livresque sinon toujours littéraire ne cesse de répandre sur un marché plutôt indifférent, **la Chaîne d'Or**, par M. Dominique De Bray, un honnête et probe petit volume, destiné à cultiver le goût de la vie humble, studieuse, sans luxe matériel, mais d'autant plus opulente au point de vue intellectuel, moral et véritablement esthétique.

Memento. — Excellent numéro de la *Société Nouvelle* (juillet). A lire : *le Pain*, d'Elie Reclus, un conte sobre et poignant de M. Edouard Deverin, des articles de MM. Le Senne et Jacques Bricu, divers poèmes, une étude de M. Piérard sur le sculpteur impressionniste *Medardo Rosso* (avec de nombreuses illustrations), et surtout des pages d'un intérêt saisissant de M. Karl Federn sur le *Procès Murri et M. Scipion Sighele*.

La Belgique Artistique et Littéraire (août). Un bon article de M. Victor Kinon sur le critique Eugène Gilbert.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grèce. — Sotiriadis : *L'Erotocritos* ; « Panathinaia ». — Agis Théros : *Dimotika tragoudia* ; « O Pherbos », Athènes. — Rigas Golphis : *Ta tragoudia tou Aprili*. — Leandros, K. Palamas : *Ta prota tragoudia* ; « La Hestia », Athènes. — Jean Polemis : *To patio violi* ; « La Hestia », Athènes. — M. Malakassis : *Pepromena*. — Mavroudis : *Micra Tragoudia*. — S. Skipis : *Kalvia Metra* ; Peyrillier, Le Puy-en-Velay. — Petros Vlastos : *Ston iskio tis sykias* ; « La Hestia », Athènes.

La Crète n'est pas seulement ce que pense une vaine diplomatie : la clef d'or de l'Orient, une clef qui a tout l'air de ne vouloir tourner que dans une serrure grecque, et qui est capable de s'y porter toute seule. S'il ne s'agissait que de constater une fois de plus les plates et cupides rivalités, qui perdront peut-être l'Europe un

jour et qui aveuglément refusent de comprendre la valeur civilisatrice de l'Hellénisme, ce ne serait pas ici le lieu d'insister. Si la Crète, selon la belle parole de Psichari, doit être considérée comme « le pur diamant de la Romaïcité », c'est que chez elle s'éleva vers la liberté la première voix grecque, c'est que la langue nationale de la nouvelle Grèce reçut chez elle l'investiture du sacerdoce littéraire et que, dès le XVI^e^ siècle, une poésie vivace, un théâtre original, comme en témoignent les savants travaux de M. Constantin Sathas, avaient commencé de fleurir sur son sol. Déjà le même langage, aujourd'hui parlé à travers tout le territoire grec, s'y montrait fixé, selon les règles d'une grammaire qui n'a guère varié depuis lors et que Simon Portius allait établir.

Le vocabulaire non plus n'a pas changé, ou presque.

Si nous en croyons M. N. G. Politis, l'**Erotocritos** serait même antérieur au XVI^e^ siècle ; car les Turcs n'y apparaissent point et c'est encore un prince chrétien qui nous y est présenté comme régnant à Constantinople. Or, l'*Erotocritos* est un poème d'ordre unique, quelque chose comme le *Tristan et Yseult* de la mer Egée, et le plus ancien monument littéraire de la Grèce moderne. Noël n'est resté plus populaire, et il convient, ce nous semble, d'insister particulièrement sur son caractère ; car, pour nous ranger cette fois à l'opinion la plus accréditée en Grèce, celle de MM. Yannaris et G. Sotiriadis, il nous montre de façon saisissante le sentiment hellénique accouplé à l'esprit chevaleresque, tel que l'avaient importé en Orient les croisés de Baudoin de Flandre et de Boniface de Montferrat. Villehardouin nous a conté leur arrivée émerveillée devant Constantinople ; mais il ne pouvait deviner le remous profond qu'allait déterminer, à travers tout le monde grec, cette invraisemblable aventure. Outre que Venise, par un marchandage ingénieux, s'adjugeait le monopole du commerce oriental et préparait ainsi sa grandeur, la domination franque allait inaugurer en Grèce une ère nouvelle. Byzance, et tout ce que ce terme comporte d'habitudes surannées, prend virtuellement fin à cette date, qui justement marque l'époque héroïque de l'expansion française à travers le monde.

Ne découvrait-on pas récemment que le Siegfried des *Nibelungen* avait son prototype dans le *Floovent* français et que la celtique Table-Ronde, illustrée par Chrestien de Troyes, avait eu sa part de fécondation dans la naissance de la grande épopée germanique. *L'Erotocritos* n'est pas moins national que celle-ci et pourtant il dérive des mêmes manifestes influences. Longuement on pourra discuter sur le caractère plus ou moins fantaisiste de l'action, qui se passe tout entière en pays grec et dont les péripéties s'enchaînent autour d'un thème de pur amour, à la façon d'un conte de Marie de France ; à travers les cinq chants du poème, qui sont comme autant de rhapso-

dies, ce sont des sentiments purement grecs qui trouvent partout leur expression. Malgré les origines certainement vénitiennes du poète Vincent Cornaro, rien d'italien ne s'y mêle et quand, pour se rendre digne d'Arétousa, fille d'Heraklès, roi d'Athènes, le fils de Pezostratos triomphe des Valaques ennemis, c'est une affirmation d'hellénisme qui se fait jour, en même temps qu'une preuve d'héroïsme. Mais d'avoir proclamé, dans le propre parler du peuple, que la valeur individuelle peut contrebalancer les prérogatives du rang et de la naissance, voilà le principe de toute rédemption, et cela ne put être conçu, par réaction, que grâce aux influences de l'Occident. Sous le choc, la Grèce redécouvrait son âme que, malgré des siècles d'esclavage, elle ne devait plus perdre.

Ainsi, à l'instar de l'Angleterre de Chaucer et de plusieurs autres glorieuses nations, la Grèce moderne peut marquer d'une date en quelque sorte française les origines de sa littérature nationale.

Ce n'est pas à dire pour cela que rien ait été rompu des liens qui la rattachent virtuellement à l'antiquité et les **Chants populaires**, dont M. Agis Théros nous offre aujourd'hui un choix des plus judicieux, sont là pour le prouver.

Telles figures de guerriers plus ou moins historiques ou légendaires, Kondoyannis, Androutsos, Botzaris, Géotis, etc., ont toutes les caractéristiques des héros d'Homère et, en lisant *le Retour de l'Exilé*, par exemple, on ne peut s'empêcher de songer à Pénélope. Les dieux du vieil Olympe eux-mêmes n'ont fait que changer de forme ou de nom : Digénis Akritas n'est qu'un autre Hercule; les Nérëïdes ont survécu, qui se mirent au cristal des sources, et Charon vient toujours chercher les morts de la terre hellénique. Par la vertu du ciel, de la montagne et de la mer, le caractère fondamental de la poésie grecque garde son authenticité.

M. Agis Théros a divisé son recueil en trois parties essentielles : *l'Amour, les Combats, la Mort;* car la lyre populaire a trois cordes principales où vibrent tour à tour les élégies, les pæans et les thrènes.

Pour composer son bouquet, M. Théros a emprunté des fleurs à chacun des recueils qui ont précédé le sien, ceux de Fauriel, de Tommaseo, de Marcellus, de Legrand, de Passow, de Schmidt, d'Aravantinos, de Zambelios, etc. ; mais il y a aussi placé, outre l'intéressante préface, un effort personnel. Nous mentionnerons un poignant myrologue : *les Larmes,* et, parmi les ballades que l'auteur n'a pas cru pouvoir classer dans les trois premières divisions : *la Chouette*, *les Trois aigles.*

Telles de ces pièces sont de petits drames en raccourci, et le trésor reste ouvert, où déjà des mains avisées ont choisi pour la scène *les Deux frères* et *le Pont d'Arta.* Leur beauté poétique est des plus

hautes et je ne connais, pour s'y égaler, que les *sônes* et *g-arzion* du folk-lore breton. Voilà bien le livre sacré de l'Hellénisme, et les nouvelles générations littéraires ne sauraient accepter de meilleur évangile.

C'est ce qu'a compris Rigas Golphis, dont les **Chansons d'Avril** sont comme un frais bouquet de fleurs sauvages, cueillies entre les rochers des montagnes ou près des sources miroitantes, et les arômes vierges du sol natal parfument chacun de ses vers.

Toute la première partie du volume, *Champs et montagnes*, fait particulièrement songer à Krystallis, tant le vers est net et souple, le sentiment délicat, sans apprêt de nostalgie, et si nous en croyons les beaux élans de la pièce finale, l'auteur serait également Rouméliote. Ce poète vit moins avec les idées qu'avec la nature qu'il associe à ses peines, à ses joies, à ses enthousiasmes.

La précoce maîtrise manifestée par Léandros Palamas en ses **Premiers chants** semble dériver de méditations ou lectures plus diverses, et il faut applaudir des pièces de la valeur de *Corcyre* ou de *Nouveaux Klephtes;* cepen laut il semble que le charme se double, quand réussit à se faire jour l'accent de la Muse populaire, comme dans *Renégat* ou *les Paroles du Fleuve*.

Sans doute, M. Jean Polémis lui-même, qui est un charmeur lamartinien et un maître ouvrier du vers, ne doit-il le meilleur de son talent que de s'être penché parfois sur la source enchantée du folklore national.

M. Polémis est un mélodiste de l'amour et l'on ne peut mieux le qualifier qu'en lui appliquant l'un des vers de son récent recueil : **le Violon suranné** : « A la lampe vieillie brille une jeune flamme. » Seulement cette flamme ne s'irise guère.

Si l'anarchie littéraire ne régnait pas en Grèce de façon si abusive, nous pourrions dire que nous ne consentons pas à considérer comme inférieurs les poètes de pure émotion. Pour se tenir à l'écart de certaines spéculations intellectuelles, un Lambros Porphyras n'en est pas moins un maître; car il sent profondément, et jusqu'à la souffrance, tout ce qu'il chante. Poètes du cœur et poètes de l'esprit, aux deux catégories rivales les chants populaires peuvent offrir des rythmes et des symboles; mais l'avenir n'est pas aux vains mimétismes. Sur le sol fécondé par la tradition doit germer la graine d'occident, puisque d'occident viennent les influences les plus hautes et cette germination ne saurait s'opérer sans l'aide efficace du sentiment personnel. Malakassis refait ainsi ce que fit naguère Henri Heine en Allemagne, et sa voix pénétrante prend un accent de rhapsodie concentrée. Ses **Destins** nous le montrent en parfaite possession de son art, attentif et grave, prompt à découvrir dans la nature de quoi symboliser son émotion durable ou passagère.

Il y a dans ces petites pièces pensives qui s'intitulent : *Solitude*, *Tempête*. *A un vieux miroir*. *Vain espoir*, *Sur le rocher*, etc., un lamento de myrologue et quelque chose aussi d'amer qui répugne à la violence des cris.

La peine élégiaque que chante Mavroudis en ses **Petites chansons** éploie moins sûrement ses variations rythmiques, et ce n'est pas toutefois sans charme ; car les fleurs, les arbres, les oiseaux et le vent y participent discrètement ; mais pour un si petit flacon, la liqueur est-elle assez concentrée ? Peut-être que non.

Ni dans le sentiment, ni dans l'intelligence exclusivement ne sied la suprématie poétique. L'idée ne peut s'incarner que dans l'émotion et, quand le sentiment s'approfondit, il l'universalise par là même jusqu'en symbole. Celui-ci, par conséquent, requiert la création intérieure. C'est la foi qui organise les mythes, encore que la spéculation intellectuelle ait à en fournir les matériaux. C'est pourquoi fondamentalement ils ne sont jamais obscurs. Ce sont des coupoles où la lumière s'irise, et qu'engendre la convergence de lignes architecturales issues de la base même de l'édifice. Leur qualité profondément humaine confère aux chants populaires une aptitude particulière à faire naître le symbole, que Solomos, à force d'exaltation lyrique, sentait naturellement sourdre de son tempérament génial.

Cette aspiration vers l'idée, vers le cœur des choses, est propre au Rômios ; mais de ce que les influences occidentales, plus ou moins imprégnées d'ibsénisme et de nietzschéisme proclamèrent le dionysisme individuel, il ne s'ensuit pas que de copieuses lectures et de véhémentes admirations suffisent à faire éclore les fleurs rares du lyrisme héroïque et transcendant.

Tourmenté d'un songe eschyléen d'initiation aux profonds mystères de la vie et de l'art, Notiri Skipis veut faire servir les idées modernes à reprendre ce qu'il y a d'universel dans le passé grec. Il rêve d'accorder Nietzsche et Flaubert, Shakespeare et Sophocle, et il nous apparaît un peu comme le Digénis Akritas de la poésie. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit fortement combattu, ni que l'art individuel de Kalvos l'ait pu séduire. Par le sentiment personnel, en effet, l'auteur des *Odes* se voulut créer un rythme, une langue, un style à lui et restaurer ainsi une Grèce intellectuelle à son image. Il y a chez Skipis quelque chose d'analogue ; mais son audace s'exerce en même temps sur le fonds. Du côté de la langue, au contraire de Kalvos, il accepte sans réserve les formes démotiques ; mais il les veut rythmer selon les plus diverses cadences. Le recueil intitulé **Mètres Calviens** nous le montre préoccupé de restaurer ces rythmes oubliés que le Pindare Zantiote ne sut faire accepter complètement de ses contemporains, et dont la vigueur harmonieuse est indéniable. Skipis en tire des effets imprévus, et il émane incontestablement des dix

pièces de *Foire sanctifiée* plus qu'un charme de musique rare : une vive originalité d'invention et de pensée. *Exil*, *Hymne à la Douleur* ont de la force ardente et, quand le poète consent à étreindre plus objectivement la nature, instinctivement son vers s'assouplit pour se rapprocher des cadences populaires. Ainsi dans *Vieux cimetière*, dans *Crépuscule*.

On conçoit que la variété de moyens déployée par Skipis et ce quelque chose d'âprement fiévreux qui le caractérise déconcerte un peu ses compatriotes ; mais l'hostilité de plusieurs est préférable sans doute à l'indifférence de tous, et les Grecs ont leurs raisons qu'il ne nous sied pas d'approfondir.

Pour nous, qui ne nous étonnons guère et qui demeurons sans anathème à la bouche, attentifs à tout ce qui s'efforce généreusement, nous savons bien que la Grèce ne peut sans douleur accoucher de son avenir.

M. Angelos Sikelianos, qui s'affirme à son tour chercheur éperdu de mythes et de rythmes, et qui vient du pays de Valaoritis, ne sera pas moins discuté. Le jeune auteur du *Voyant* célèbre l'ivresse panique et proclame que les dieux ne sont pas morts, mais se réveilleront aussitôt que l'homme saura de nouveau étreindre la Nature avec assez d'amour. Il y a en lui du Keats et du Maurice de Guérin. C'est un païen exalté, en même temps qu'un prêtre de l'héroïsme.

Au contraire, en sa *Trilogie* lyrique, *l'Esprit*, *l'Homme*, *la Mort*, Démosthène Dimacopoulos célèbre, selon la formule hautement subjective que Martzokis illustra, la grandeur de l'idéal chrétien.

Et nous avons fait le tour du cadran poétique.

Les cinq récits en prose, que Petros Vlastos nous offre sous le titre **A l'ombre du figuier**, et dont on ne saurait trop louer les qualités de langue et de style, symbolisent d'une étape à l'autre la vie entière de l'Hellénisme, et le captivant recueil semble une épopée de l'âme grecque en cinq rhapsodies. Ce sont d'abord les temps mythiques de Pandore et de Prométhée, puis un épisode de la guerre du Péloponèse, la domination franque, un tableau grandiose de Byzance, et, pour terminer, un morceau de choix : *Argyrô*, où monte la plainte éperdue de la servitude au temps de la Révolution. C'est là œuvre de pur artiste épris de visions émouvantes, où l'intelligence garde peut-être une part trop exclusive, mais dont la perfection même porte au songe, en dépit de ce qu'il peut y avoir de composite en leur arrangement.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Les Idées politiques de Renan. — Renan a essayé à diverses reprises d'entrer dans la vie publique ; la plus sérieuse de

ses tentatives fut celle du mois de mai 1869, quand il se présenta aux élections du Corps législatif dans la circonscription de Meaux ; il ne semble pas, en effet, qu'il faille attacher grande importance à ses autres candidatures sénatoriales de 1878 et années suivantes ; non pas que l'envie de siéger aux côtés de son ami Berthelot ne fût pas vive chez lui, mais il devait se rendre compte que l'esprit de clocher prenant de plus en plus le dessus, même chez les électeurs du second degré, le succès devenait très aléatoire pour les non-résidants ; lui-même a dit, plus tard, en plaisantant à demi, que s'il avait brigué un siège au Sénat c'est que cette assemblée lui semblait devoir réserver à ses membres (on était alors au fort de la crise boulangiste) quelques occasions de mort héroïque ; peut-être y a-t-il eu ici influence du *genius loci* de sa principale candidature sénatoriale qu'il posa, lui, Breton, à Marseille !

§

Les velléités de vie politique de Renan n'en soulèvent pas moins des questions intéressantes, et qu'on peut examiner à la suite de son dernier historien, M. Gaston Strauss.

D'abord, l'idée ne viendra à personne de contester que la place de Renan ne fût en l'une de nos assemblées nationales. Sans se confondre avec un Institut, un Parlement doit comprendre plusieurs représentants de la haute culture d'esprit : « La généralisation est une spécialité », a dit Comte. De par ses merveilleuses qualités intellectuelles, Renan était tout à fait digne de siéger dans une des deux Chambres, il n'y aurait même pas eu à redouter que l'engrenage des commissions et des discussions le détournât de ses travaux personnels ; les esprits de son envergure savent se défendre, et les séances parlementaires ne lui auraient pas plus interdit de mettre sur pied son *Histoire d'Israël* qu'elles n'avaient empêché Berthelot d'écrire son *Origine de l'alchimie*.

S'il était entré au Corps législatif de 1869, Renan aurait-il joué un rôle important ? Pourquoi pas ? Le milieu politique était alors moins vulgaire qu'aujourd'hui ; un homme très fin, très poli, très onctueux pouvait y réussir mieux qu'un tonitruant tribun ou qu'un ancien préfet à poigne, d'autant que, sous des apparences hésitantes, Renan cachait une volonté énergique et un ascendant indéniable. Il n'aurait même pas été impossible qu'il détînt le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Emile Ollivier, et que son influence exerçât une action peut-être salvatrice sur l'emballement de ses collègues. Sans formuler cette hypothèse, il disait lui-même que, s'il avait été député au moment de la déclaration de guerre, on l'aurait arraché de la tribune plutôt que de l'empêcher de demander la vérité entière, absolue. Mais en ceci peut-être, à distance, se faisait-il illu-

sion ; tous les hommes de cette génération que j'ai connus, octogénaires aujourd'hui, avaient l'intime conviction que, placés au timon du char, ils eussent prévenu la culbute; or, qui sait si, dans l'affolement général, ils n'auraient pas fait chorus avec les plus violents ?

Dans tous les cas, si l'Empire avait duré, il est plus que probable que l'Empereur aurait appelé Renan au Sénat, comme il avait fait de Sainte-Beuve ; l'influence de l'impératrice se serait ici, comme d'habitude, brisée contre celle du prince Jérôme Napoléon, que son cousin n'aimait pas, mais qu'il ménageait. Toujours dans l'hypothèse du régime impérial continué, c'est le prince qui, à la mort de Napoléon III, aurait vraisemblablement exercé la régence au nom du petit Prince Impérial. Renan aurait été sûrement un de ses lieutenants politiques ; comme il n'y aurait pas eu dans l'espèce de réaction cléricale en 1871, il aurait pu procéder avec plus de tact que M. Combes à la sécularisation de la France, si le pays l'avait demandée, et de gros inconvénients auraient été évités.

Quand il se présenta à la députation à Meaux, l'auteur de *la Vie de Jésus* était très hostile au régime impérial, mais il n'avait pas manifesté une adhésion nette à l'un des anciens partis ; il se disait volontiers légitimiste en théorie tout en ayant ses amitiés dans le petit clan républicain ; Chateaubriand, sur ses vieux jours, avait adopté la même attitude. Mais quoique Renan ne fût pas bonapartiste, il serait excessif de lui reprocher de s'être présenté aux élections comme candidat constitutionnel ; bien que blâmant le coup d'État de décembre, il avait prêté le serment de fidélité à l'Empereur et conseillé de le prêter à ceux de ses amis qui hésitaient. C'est qu'en vérité les serments de ce genre n'obligent pas en conscience un honnête homme ; c'est une sorte de condition illicite ou immorale qui tombe sans vicier le contrat ; au fond, la volonté d'une majorité de citoyens envoyant un des leurs les représenter à la Chambre l'autorise à prêter du bout des lèvres le serment dont le refus l'empêcherait de remplir son mandat; c'est alors le gouvernement auteur d'une injustifiée contrainte qui supporte la responsabilité morale de la restriction mentale. Le contre-coup, il est vrai, un peu inattendu de ceci, c'est qu'il faut juger de même les serments imposés en sens contraire et qu'il y aurait pharisaïsme à ne pas accorder les circonstances atténuantes au parjure du Prince-Président renversant le régime républicain auquel il avait promis fidélité.

Plus injuste encore serait-il de reprocher à Renan de s'être incliné devant ce suffrage universel qu'il n'avait eu jusqu'alors qu'en mépris et contre lequel il devait, après 1870, prononcer les anathèmes les plus formidables. Là encore c'est le but qui commande la route, et le bon citoyen ne doit bouder contre aucun des régimes sous lesquels il vit. Il serait même meilleur, pour prévenir le danger toujours pos-

sible du fanatisme, que les régimes fussent servis par des hommes de préférences contraires ; notre république de 1871-1875, que servait un personnel royaliste, a fait de l'excellente besogne, et si une monarchie se rétablissait, elle aurait avantage à recruter ses ministres parmi des républicains de cœur. Au surplus, dans un état idéal, la constitution devrait tenir compte des divergences d'un chacun, démocratiques, aristocratiques, et ne pas imposer les mêmes fourches caudines à tous ceux qui veulent se consacrer au bien public ; une représentation politique parfaite devrait comprendre, au moins dans la Chambre haute, des citoyens issus de sélections diverses ; des hommes comme Renan y entreraient, en ce cas, de plain pied, élus qu'ils seraient par des corps savants ou des assemblées spéciales, tandis que, dans l'état actuel des choses, on ne voit pas comment un génie indépendant, à moins qu'une organisation puissante ne le prît sous sa protection et ne se chargeât, comme à forfait, de le faire passer, pourrait se plier aux intrigues des comités, aux polémiques des feuilles et aux vilenies des campagnes électorales, sans lesquelles on ne peut guère entrer au Parlement.

§

Ceci dit, quelles étaient au juste les opinions politiques de Renan ? Il n'est pas de domaine sur lequel il se soit plus contredit, ou plus exactement c'est le seul sur lequel il se soit contredit, car dès qu'il a eu l'âge de raison ou à peu près, Renan a pensé en matière religieuse comme il pensait encore à la fin de ses jours. Mais en politique Renan a indéniablement changé ; de tempérament il était légitimiste, préférant la branche aînée à la cadette, et prêt à se consoler de la chute de celle-ci en 1848 si la révolution avait ramené le comte de Chambord ; la forme républicaine de cette révolution ainsi que la forme prétorienne du coup d'état qui la suivit l'ancrèrent dans ses idées antidémocratiques ; bien avant Taine, il condamne la Révolution française avec une sévérité qui ne devait pas être dépassée. C'est en 1873 environ que, sous le coup des émotions de la guerre et de la Commune, cette évolution aristocrate atteint son plus haut période. Peu s'en faut que dans ses anathèmes contre la démocratie égalitaire, Renan n'englobe toute la société moderne. Mais presque aussitôt un mouvement en sens contraire commence ; peu à peu, le philosophe s'adapte au régime nouveau, il adore ce qu'il a brûlé ; le *Caliban* qui, en face du mage Prospéro, n'était qu'une brute à face humaine, devient, dans *l'Eau de jouvence*, un chef d'Etat tolérant et tolérable ; à la fin de sa vie Renan rivaliserait, si ce n'était le sourire, avec un président de distribution de prix d'écoles laïques. Je ne sais si l'on a pu observer des revirements psychologiques plus complets.

Assurément on peut expliquer le sien de la façon la plus philosophique. M. Gaston Strauss, dans son livre sur *la Politique de Renan*,

insiste sur le côté pratique de la pensée du maître ; théoriquement, il était partisan de cette aristocratie hautaine dont il a rêvé si puissamment la domination dans ses *Dialogues philosophiques ;* en fait, il s'adaptait aux réalités, fussent-elles les plus égalitaires du monde ; cette contradiction ne ferait en somme que l'éloge de son bon sens et de son respect des droits d'autrui. Mais tout en reconnaissant la part de vérité que tient cette explication, je me demande si le cours de la vie ne suffit pas à rendre compte de cette évolution. Quel est celui qui pense et sent à cinquante ans comme à vingt-cinq ? Tous les points de vue changent, les diables se font ermites et les ermites se font diables. Renan lui-même a insisté, un peu trop complaisamment aux dires de certains, sur le droit de s'amuser qu'ont acquis pour leurs vieux jours ceux dont la jeunesse a été austère et laborieuse ; le goût aristocratique va bien aux jeunes gens d'âme fière, même orgueilleuse, et les vieillards un peu fatigués, un peu désillusionnés, s'accommodent mieux du vaste milieu démocratique où leurs cheveux blancs leur valent toujours un suffisant respect ; l'évolution de Renan est la nôtre à tous, et son changement ne devrait surprendre personne.

Même, s'il y avait opposition apparente entre diverses périodes de son existence, on pourrait, je crois, trouver l'unité profonde de sa doctrine dans un trait qui lui est plus particulier : la crainte de la domination de l'Eglise. Quand on étudie Renan à fond, et dans ses écrits intimes, cahiers de jeunesse, lettres, notes privées, on le trouve beaucoup plus nettement anticlérical que dans ses livres et ses discours, où il est en coquetterie réglée avec la tolérance souriante et le libéralisme intégral ; ses billets écrits de Rome à son ami Berthelot sont instructifs à ce point de vue ; au fond il était sorti du séminaire Saint-Sulpice avec des sentiments beaucoup plus âpres et âcres qu'on ne le pourrait croire d'après *les Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* Or, il semble qu'avec ce fil conducteur tout s'éclaire ; et les contradictions ne sont que des changements de tactique pour atteindre le même but. Si Renan incline tout d'abord vers une monarchie solide et vers une aristocratie héréditaire, c'est que ces deux institutions s'opposent naturellement à la puissance théocratique ; l'alliance du trône et de l'autel, qui nous semble normale, est au fond très artificielle, tous nos rois ont été d'opiniâtres ennemis du clergé, et comme le disait un jour M. Remy de Gourmont, monarchie et athéisme vont fort bien ensemble. Il est permis de supposer que ce qui déplut à Renan dans la révolution de 1848 ce fut autant la renaissance des sympathies pour les prêtres que la recrudescence des enthousiasmes pour les démagogues. Son rêve aristocratique qui vise un cénacle de savants laïques est dirigé contre les rivaux du clergé non moins que contre les vassaux du peuple. Par là s'expliquent ses plus subtiles

oscillations ; ce qui lui déplaît dans la restauration impériale, c'est l'appui qu'elle demande à l'épiscopat ; l'Impératrice, la « Montijo », comme il l'appelle, est sa bête noire ; par contre le prince Napoléon a toutes ses sympathies ; ses défiances contre l'Empereur lui-même s'atténuent au fur et à mesure que la politique particulière du souverain s'engage dans la voie antiromaine. Après 1870, dans toute la fougue de son zèle aristocratique, il se garde bien de s'engager avec le comte de Chambord dont il exècre l'ultramontanisme, non plus qu'avec le prince Impérial, dont il ne parle jamais et qu'il semble soupçonner de connivence dévote avec sa mère, et c'est quand il voit que le régime républicain se consolide décidément sur le terrain anticlérical qu'il se rallie de façon définitive à lui ; l'ombrage que lui porte l'Église a fait ce miracle de le réconcilier avec la démocratie !

§

La campagne électorale de 1869 semble bien mettre en lumière cette attitude irréconciliable de Renan. Il se présentait à Meaux contre un radical, M. de Jouvencel, un clérical, M. de Moustier, et un candidat officiel M. de Jaucourt, sans parler de deux autres candidats impérialistes indépendants ; les voix, au nombre de 27.652, s'étaient ainsi réparties au premier tour :

M. de Jouvencel (radical)	8.650
M. de Jaucourt (officiel)	6.621
M. Renan (tiers parti)	6.010
M. de Moustier (catholique)	4.097
M. Geoffroy (indépendant)	1.654
M. d'Avène (indépendant)	524
Bulletins blancs	94

Tout en ayant fait acte d'adhésion au régime, Renan était plus près du candidat radical que du candidat officiel ; il avait même proposé un échange de promesses de désistement réciproque à M. de Jouvencel, qui s'y était refusé ; mais peut-être était-il plus près encore du candidat officiel que du clérical ; un de ses partisans lui écrivait : « Si on avait su partout que vous étiez le Renan que le clergé avait tant de fois maudit, la victoire était certaine. »

Au second tour, le nombre des voix qui, chose curieuse, s'était amoindri, 27.503 seulement, se répartit entre les trois candidats restants de la façon suivante :

M. de Jouvencel	10.450
M. de Jaucourt	9.167
M. Renan	6.886

Renan n'avait donc gagné que 876 voix, qui lui vinrent probablement des deux candidats indépendants ; les 2.546 voix que conquit M. de Jaucourt durent lui venir de la même direction et quelques-

unes du parti clérical, mais le gros des voix de ce parti, 1.800 au moins, se portèrent sur le candidat radical, M. de Jouvencel, et assurèrent son triomphe. A cette époque, l'antipathie pour le régime impérial était telle chez les tenants des anciens partis qu'ils préféraient les candidats les plus avancés aux candidats officiels ; mais n'en déplaise à l'électeur de Renan dont je citais l'opinion, il est très probable que le représentant du tiers parti aurait bénéficié, de préférence au radical, des voix catholiques s'il n'avait pas été justement l'objet des condamnations unanimes de l'épiscopat ; à ce point de vue, Renan pouvait avec raison se considérer comme une victime du parti religieux, et ce dut être pour lui une raison d'accentuer plus tard son adhésion au régime républicain quand, après le retour victorieux des 363, celui ci prit l'anticléricalisme pour programme.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

A. Keller : *Bonaparte et le Directoire ;* Albert Méricant. 3 50

Raphaël Symptor : *Jeanne d'Arc n'a jamais existé;* Edition bibliographique. 2 »

Littérature

Guillaume Apollinaire : Les Maîtres de l'amour : *L'Œuvre du Marquis de Sade.* (Zoloe. Justine. Juliette. La Philosophie dans le boudoir. Oxtiern ou les Malheurs du libertinage, etc.). Pages choisies comprenant une œuvre entière, des morceaux inédits et des lettres publiées pour la première fois, tirées des Archives de la Comédie-Française. Introduction, Essai bibliographique et Notes par Guillaume Apollinaire. Ouvrage orné de 2 gravures et d'un autographe hors texte. Bibliothèque des Curieux. 7 50

Philosophie

Jacques Brieu : *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes ?* Editions de la « Société nouvelle ». » »

Poésie

Louis Lecoq : *Les Lumières;* Edition de la « Méditerranée française ». 3 50

Ernest Pérochon : *Flûtes et Bourdons ;* Niort, Clouzot. 2 »

Sfenosa : *Choix de poésies françaises et provençales ;* Marseille, « Vie provençale ». 3 50

Publications d'Art

Henri Prentout : *Caen et Bayeux ;* Laurens. » »

Questions religieuses

Youssouf Fahuri : *Les Congréganistes de Turquie ;* chez l'auteur et dans toutes les Librairies. 1 »

Romans

Jean Box : *Tatia,* Paul Lacomblez, Bruxelles. 3 50

Jean Carrère : *La Dame du Nord ;* Grasset. 1 »

Grazia Deledda : *Je meurs où je m'attache,* trad. d'Albert Lécuyer ; Hachette. » »

Jacques Drésa : *La Foire aux Chefs-d'œuvre ;* illustrations de Fabiano, Editions de « la Vie Parisienne ». 3 50

Michel Epuy : *Petite âme;* La Mutuelle des auteurs. 3 50

Delphi Fabrice : *L'Homme à tout faire;* Bibliothèque des Publications artistiques. 1 45

J.-F. Louis Merlet : *Le Visage de Machinvel*, Fayard. 1 25
Monique : *Dans les Ténèbres*; Angers, Imp. Burdin et Cie. 1 25
Michel Provins : *Les Illusions*; Fasquelle. 3 50
J.-Joseph Renaud : *L'Enlizé du Mont Saint-Michel*; Editions Pierre Laffitte et Cie. 3 50
Gabriel Soulages : *Le Malheureux Petit Voyage*, roman ancien; Bernard Grasset. 3 50
Henri Strentz : *Images simples et ferventes*; Editions de « La Phalange ». 3 50

Sciences

François Peyrey : *Les Oiseaux artificiels*; Dunod et Pinat. 12 50

Sociologie

Pierre Baudin : *La Politique réaliste à l'extérieur*; Fasquelle. 3 50

Théâtre

Edouard Rothen : *Politiciens*, pièce en un acte; Edition du « Cri de Marseille ». 0 30
Laurent Tailhade : *La Feuille à l'envers*, revue en un acte; Messein. 2 »

Voyages

Jules Huret : *En Allemagne. Berlin*; Fasquelle. 3 50
Emile Michel : *La Forêt de Fontainebleau*; H. Laurens. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'influence allemande en Roumanie. — Le Monument Charles Guérin. — Le Congrès international des Editeurs. — *L'Argus de la Presse* contre les autres Argus. — Le Sottisier universel.

L'influence allemande en Roumanie.

Monsieur le Directeur et honoré confrère,

Il n'est plus un secret pour personne que l'Allemagne fait des progrès énormes dans notre pays, aussi bien sur le terrain intellectuel que sur le terrain économique. Le ministre de France à Bucarest, M. Blondel, vient de constater, dans un rapport officiel, la défaite de la civilisation française chez nous, et il ajoute, tristement, que l'Allemagne s'empare de tout ce que perd la France, comme influence, dans ce pays que, tout récemment encore, on pouvait prendre pour une colonie française.

Malheureusement, l'affirmation de l'envoyé de la République n'est que trop vraie, et malgré les efforts de plusieurs hommes de lettres, restés fidèles à la France, à cette France à laquelle nous devons notre situation d'Etat indépendant et qui nous a formés intellectuellement, l'influence française ne cesse de s'affaiblir. Cependant, notre mentalité, notre manière de penser, très rapprochée de celle du peuple français, pourrait encore avoir raison de la ténacité allemande et assurer à la France la victoire dans ce combat, où une partie de notre latinisme est en jeu, où une partie du patrimoine de la grande race latine est sérieusement menacée par la barbarie germanique.

Néanmoins, la réussite des Allemands n'eût pas été tellement facile, si deux erreurs n'étaient intervenues à temps : l'une, voulue, de la part de certains politiciens roumains, défenseurs trop zélés des intérêts du germanisme ; l'autre, involontaire, de la part de la société des gens de lettres français. Jusqu'aujourd'hui, nos éditeurs n'étant pas obligés de payer des

droits d'auteur, notre marché littéraire était comme inondé par les traductions de la littérature française. C'était, nous le reconnaissons, un pillage, mais un pillage qui faisait que tout notre mouvement intellectuel fût sous l'influence de la France littéraire. Maintenant les choses vont changer, à la suite du traité intervenu à ce sujet entre la France et la Roumanie, et dont le résultat sera que les éditeurs roumains se mettront à publier seulement des traductions des écrivains allemands, qui ne réclament aucune indemnité et sont heureux de pouvoir contribuer, eux aussi, à l'extension de l'influence allemande.

Nous luttons depuis des années pour le triomphe du *frantzouzésme* (influence française), et sommes désolés de voir l'influence intellectuelle française encore plus menacée que jamais. Nous croyons donc de notre devoir d'intervenir, par votre intermédiaire, près la Société des Gens de lettres pour la décider à renoncer au bénéfice qu'elle retirerait de l'application du nouveau traité et qui serait sans importance auprès de l'anéantissement auquel serait infailliblement vouée l'influence française dans notre pays, jadis francisé et aujourd'hui presque totalement germanisé.

Le *Mercure de France* étant très apprécié et aimé de nos compatriotes, nous avons la ferme conviction que ces quelques lignes trouveront de sa part le meilleur accueil, et au nom de ceux qui sommes encore restés fidèles à la civilisation française, — la vraie lumière, pour employer une expression de Charles Maurras, — nous le prions, ainsi que son éminent directeur, de recevoir l'expression de toute notre gratitude et de nos meilleurs sentiments confraternels.

CAION
Directeur du *Românul literar*.

Bucarest, le 18 août 1909.

§

Le Monument Charles Guérin. — L'inauguration du monument de Charles Guérin, qui avait été fixée au 26 septembre prochain, n'aura lieu que le dimanche 17 octobre.

§

Le Congrès international des Editeurs, septième session, se réunira à Amsterdam du 27 juin au 2 juillet 1910. Voici les sujets mis à l'ordre du jour :

L'influence des romans-feuilletons et des nouvelles insérés dans les journaux et revues sur le livre ;

Le journalisme, les périodiques littéraires et scientifiques et les journaux illustrés hebdomadaires et mensuels en rapport avec le livre ;

Par quelle méthode peut-on étendre le cercle des acheteurs de livres sérieux ?

L'influence de la baisse du papier et des procédés mécaniques d'illustration sur le livre ;

La Conférence de Berlin de 1908 en rapport avec la Convention de Berne ;

La fabrication et la vente d'instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique et la cinématographie en rapport avec le droit d'auteur, l'exécution publique, le livre et les publications musicales ;

Quelle attitude doit prendre la librairie à l'égard de la vente des livres à tendances nettement immorales et vicieuses ?

La maison d'expédition de la librairie néerlandaise à Amsterdam, son organisation et son administration ;

Quels moyens pourraient être employés pour maintenir, dans tous les pays de l'Europe et de l'Amérique, le prix fort pour la vente des livres neufs aux particuliers ?

La nouvelle législation américaine sur le droit d'auteur en rapport avec la convention de Berne et la librairie internationale ;

L'influence de la critique littéraire sur la vente du livre.

§

« L'Argus de la Presse » contre les autres Argus.—M. de Chambure, qui a fondé et dirige depuis plus de trente ans *l'Argus de la Presse*, proteste contre les entreprises qui se servent dans leurs firmes du mot Argus. Il nous adresse la communication suivante :

L'Argus de la presse (fondé en 1879), le premier et le plus ancien bureau d'articles de journaux du monde entier, tient à informer la presse française qu'il n'a rien de commun avec certain *Argus Suisse de la presse*.

L'Argus possède à l'étranger des succursales dans presque toutes les nations, *à l'exception de la Saisse*, pays dans lequel nos abonnés sont servis directement de Paris.

L'Argus de la presse n'a rien de commun, non plus, avec certaines firmes qui se sont créées, tant en France qu'à Paris, sous le vocable *Argus* et dont quelques-unes même cachent un fonctionnement de prétendus renseignements privés et secrets; *l'Argus de la presse* ne s'occupe que des documents *publics*, parce qu'ils ont été publiés, soit dans les journaux, soit dans les revues, soit dans les livres, etc.

L'Argus de la presse (Faubourg Montmartre, 37, rue Bergère) prie instamment qu'on lui signale tous les cas de concurrence déloyale qui pourraient être relevés, ainsi que tous ceux qui usurpent et utilisent sans droit l'honorabilité de son nom.

§

Le Sottisier universel.

C'est l'histoire d'une jeune fille noble et d'un jeune comte. Ils sont fiancés et ils s'épousent. C'est la première partie du roman. Dans la seconde, l'action devient plus tragique encore. — *Le Matin*, 8 août.

L'Afrique du Sud offre en ce moment de bons débouchés aux baudets pour la reproduction. — *Informations et Renseignements de l'Office national du commerce extérieur*, 14 août.

C'est ainsi que du célèbre sonnet [vingt vers] de Baudelaire : *A la très chère*, etc. — RENÉ LARA, *Figaro*, 21 août.

Vers trois heures, une éclaircie à l'ouest nous montre l'aube s'élevant sur une buée humide montant de la mer. — *La Presse*, 26 juillet.

Coquille.

Il est reconnu que l'homme est avant tout un être sociable. La vie solidaire lui est odieuse et il lui faut instinctivement s'associer. — *La Presse*, 26 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Collection des plus belles pages

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y a meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivains. n a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être lu, ais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volumi-euses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus Belles Pages* ne désire être classique que par sa aleur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute idée iorale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisies ubliées jusqu'à ce jour.

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

Alfred de Musset, Avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Giesinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthélemy et un Portrait d'après Vanloo..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

MERCVRE DE FRANCE

3e ANNÉE

POESIA

5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans sa langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Merrill, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn — Vielé-Griffin, — Verhaeren — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart Merrill, — Paul Fort, — Rosalès, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès — Helene Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

Par Fascicule in-8 de 130-150 pages. — Deuxième année, 1909. — Le Numéro, 2 fr. 50

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 AOUT 1909

I. — LE COQ NOIR (fin), par **M. Kalman de Mikszath.**

II. — PRÉFACE, par **M. le comte Jules Andrassy**, Ministre Royal de l'Intérieur de Hongrie, d'un ouvrage intitulé : *LE DROIT DE L'ENFANT ABANDONNÉ ET LE SYSTÈME HONGROIS DE PROTECTION DE L'ENFANCE.*

III. — LE DROIT DE L'ENFANT ABANDONNÉ, par **M. Zoltan de Bosnyak**, chef de section au Ministère Royal de l'Intérieur de Hongrie (tiré du même ouvrage).

IV. — LES FIANÇAILLES SUCCESSIVES DE BÉATRICE D'ARAGON, par **M. Albert de Berzeviczy** président de l'Académie Hongroise, ancien Ministre des cultes et de l'instruction publique.

V. — SUR UNE EXPOSITION D'ÉTOFFES D'AMEUBLEMENT AU CHATEAU DE MALMAISON, par **M. Frédéric Masson**, de l'Académie Française.

VI. — L'ÉVOLUTION ET LE RÔLE SOCIAL DE LA MÉDECINE AU TEMPS PRÉSENT, par **M. le docteur Louis Landouzy**, Membre de l'Académie de Médecine de France, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

VII. — LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BUDAPEST.

VIII. — POÉSIES. — *LE CHATIMENT — LA SOLITUDE*, de **Jules Bois.**

IX. — SOUVENIRS DU CANADA, par **Mgr le comte Pierre Vay de Vaya.**

X. — CHEMIN FAISANT, nouvelle de **Thomas Kobor**, traduite du hongrois, par **X.**

XI. — CHRONIQUE FRANÇAISE DES LETTRES ET DES ARTS, par **M. Edmond Pilon.**

XII. — LES PROLÉTAIRES pièce de **Grégoire Csiky**, traduite du hongrois, par **M. Paul Bert de la Bussière.**

XIII. — XXVIe BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST.

MERCVRE DE FRANCE

POSTES, TÉLÉGRAPHES ET TÉLÉPHONES

Commerçants,

Particuliers

LISEZ

PARIS-POSTES

En quelques secondes vous aurez trouvé tous les renseignements dont vous pouvez avoir besoin sur le service des Postes, Télégraphes et Téléphones, pour toutes les destinations du monde entier, vous saurez quand vos lettres partent, quand elles arrivent.

Clair, pratique, exact et complet.

PRIX : **7** francs **50** relié.

Direction et administration : 6, rue Régis, Paris (VI^e^)

CHEMINS DE FER P.-L.-M.

BILLETS D'ALLER

ET

RETOUR DE VACANCES

Pour familles à prix réduits.

(1re, 2e et 3e classes).

Délivrés jusqu'au 15 Septembre. — Validité jusqu'au 5 Novembre.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Prix. — Les deux premières personnes paient le tarif général, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 °/₀, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 °/₀.

Arrêts facultatifs aux gares de l'itinéraire.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Billets d'Aller et Retour individuels et de famille pour les stations thermales et estivales des Pyrénées, du Golfe de Gascogne et du Roussillon.

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, Laruns-Eaux-Bonnes (Eaux Chaudes) Pierrefitte-Nestalas, (Cauterets, Luz-St-Sauveur), Bagnères-de-Bigorre, Luchon, Ax-les-Thermes, Axat (Aude), Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, etc...

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année à toutes les gares de son réseau, pour les stations thermales et estivales du Midi :

1° Des Billets d'aller et retour individuels avec réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi ;

2° Des billets de famille de 1re, 2e et 3e cl. comportant une réduction de 20 à 40 o/o suivant le nombre des personnes, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris).

Durée de validité : **33** jours.

A compter du jour de départ, ce jour compris, avec faculté de prolongation.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

GENNEVILLIERS Gde Propriété à usage d' **USINE**, lieu dit « **Les Lots** ». Cne 9.955 m., av. **Matériel** M. à pr. (pt être baissée), **200.000** fr. adj. s. 1 ench. Mairie Gennevilliers, le 3 Septembre 1909, 3 h., par Me THION-DELACHAUME, not. à Paris, 10, boul. Sébastopol.

A adj. 5 sept. 1909, 1 h. par Me VAVASSEUR, not. à Colombes.

COLOMBES 1° **Maison** près gare, av. jardin, 7, rue Besson. Cne 300 m. **M. à pr. 19.000** fr. 2° **Maison** rapport av. gr. **terrain**, 160, r. des Gros-Prés, près gare et tramways. Cne : 1.010m. **M. à pr. 10.000** fr. **GARENNE-COLOMBES** **Maison**, 17, r. du Renard. Rev. 4.230 fr. **M. à pr. 50.000** fr. près gare La Garenne. **COURBEVOIE** **Maison**, av. Marceau, 93. **M. à pr. 18.000** fr.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret 0 r. 25.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

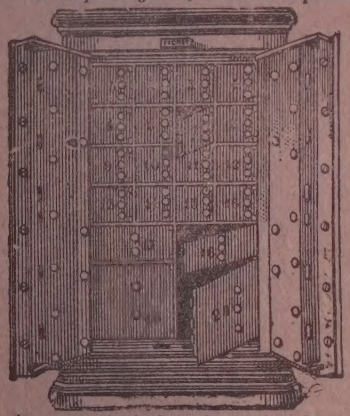
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Élysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Égypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.